

ALMANACH
DE LA
QUESTION SOCIALE
ILLUSTRÉ

Pour 1902 (Douzième Année. — Troisième Série.)

*Rédigé par les Écrivains les plus autorisés du socialisme et l'élite
de la Littérature contemporaine,*

Sous la direction de P. ARGYRIADÈS.



L'Almanach est chose
plus grave que ne le croient
les esprits futiles.

MICHELET.

#. H. RIAD. CO.

P. ARGYRIADÈS

PARIS

A l'Administration de la « QUESTION SOCIALE »
5, Boulevard Saint-Michel, 5.

DÉPOT GÉNÉRAL

POUR LA FRANCE :

Chez STRAUSS, 5, rue du Croissant, Paris

POUR LA BELGIQUE :

Chez L. ROMAN, éditeur, rue de Fer, 59, Namur

En vente chez tous les Libraires et dans toutes les Gares.

LE TRIOMPHE DE LA JUSTICE SOCIALE

Par SASTRE



PARDON !

AVANT-PROPOS

Voici le douzième volume de notre Almanach.

Que de changements en douze ans.

Quelle précipitation dans l'évolution économique et dans la préparation de l'avenir libérateur.

Que de violences, que de barbaries accomplies par les classes dirigeantes, pour conserver leurs privilèges et l'iniquité sociale !

D'un autre côté, que d'apostasies et de trahisons révoltantes.

Tous ces phénomènes sont des signes de fin de régime et des prodromes de rénovation sociale.

Il y a douze ans, les vétérans et les convaincus, seuls, luttèrent pour le socialisme, et ce n'était pas sans danger ; il y avait des horions à recevoir.

Alors — et il y a encore trois ans à peine — nos coups n'étaient dirigés que contre les ennemis déclarés du socialisme.

Mais, depuis, notre parti ayant grandi, s'étant fortifié, les arrivistes — vulgaires ambitieux — vinrent pour l'exploiter, et le trahir au besoin.

Ce sont eux qui, ayant fait un petit stage dans le parti, entreprirent en vertu d'une *Méthode Nouvelle*, de le détourner de sa mission et de son droit chemin par des théories rétrogrades, jusqu'à vouloir lui faire soutenir Gallifet, le massacreur abject des socialistes, et Waldeck-Rousseau, le défenseur le plus déterminé du régime capitaliste, régime de vol, d'iniquité et d'assassinat.

Nous dénonçons ces mystificateurs comme ils le méritent, quoique pour donner le change ils se disent encore socialistes, car nous les considérons plus dangereux pour les progrès du socialisme que ses ennemis les plus déclarés.

Si la franchise et l'indignation nous font dépasser les limites d'un parlementarisme tout fait, d'ailleurs, d'hypocrisie, c'est qu'il y a des plaies sur lesquelles il faut porter le fer rouge pour les cicatrises.

Les vrais socialistes ne tarderont pas à venir nous aider dans notre œuvre d'assainissement. Déjà, beaucoup parmi ceux qui suivaient ces politiciens se sont aperçus de leur duplicité, et, comme nous, les ont condamnés.

La préoccupation qui nous domine, nous autres, avant tout, est, comme on le verra, de ne laisser ni entamer le socialisme, ni dévoyer les socialistes, et de développer — quand même — les données de la science sociale en démontrant que le bonheur de tous dépend, non de palliatifs stupides allant à l'encontre des intérêts du prolétariat, mais bien de l'organisation rationnelle de la production et de sa transformation, d'individuelle et inique, en sociale et équitable.

P. ARGYRIADÈS

Annuaire pour l'Année 1902

ANNÉE 6645 de la période julienne.

2678 des Olympiades ou la 2^e année de la 670^e Olympiade, commence en juillet 1902, en fixant l'ère des Olympiades 775 ans et demi avant J.-C., ou vers le 1^{er} juillet de l'an 3938 de la période julienne.

2655 de la fondation de Rome, selon Varron.

2649 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C. selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.

1902 du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 319 ans ; elle commence le mercredi 1^{er} janvier.

1902. du calendrier julien ou russe, commence 13 jours plus tard, le mardi 14 janvier.

110 du calendrier républicain français, commence le lundi 23 septembre 1901, et l'année 111 commence le mercredi 24 septembre 1902.

30 du calendrier socialiste, commence le mercredi 20 mars 1901, et l'année 31 commence le jeudi 20 mars 1902 (1).

5662 de l'ère des Juifs, commence le samedi 14 septembre 1901, et l'année 5663 commence le jeudi 2 octobre 1902.

1319 de l'hégire, calendrier turc, commence le samedi 20 avril 1901 et l'année 1320 commence le jeudi 10 avril 1902, suivant l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.

38 du 76^e Cycle du calendrier chinois, commence le mardi 19 février 1901, et l'année 39 commence le samedi 8 février 1902.

ÉCLIPSES

Il y aura, en 1902, cinq éclipses : trois éclipses de soleil et deux éclipses de lune.

Eclipse partielle de soleil, le 8 avril, invisible à Paris.

Eclipse totale de lune, le 22 avril, en partie visible à Paris.

Eclipse partielle de soleil, le 7 mai, invisible à Paris.

Eclipse totale de lune, le 16 octobre, en partie visible à Paris.

Eclipse partielle de soleil, le 30 octobre, en partie visible à Paris.

(1) Les personnes qui désirent des renseignements sur le calendrier socialiste sont priées de se rapporter à notre Almanach de l'année 1891. Les années de la première série de notre Almanach contiennent des éphémérides sur les fêtes du socialisme, éphémérides que, par manque de place, nous avons dû supprimer depuis quatre années.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL	AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.	JANV.	NIVOSE	NIVOSE	h. m.	h. m.	FÉVR.	PLUVIOSE	PLUVIOSE
7 56	4 11	1 M	11 Granit	18 tridi	7 34	4 55	1 S	12 Brocoli	19 quartidi
7 56	4 12	2 J	12 Argile	19 quartidi	7 32	4 56	2 D	13 Laurier	20 quintidi
7 56	4 13	3 V	13 Ardoise	20 quintidi	7 31	4 58	3 L	14 Avelinier	21 primidi
7 56	4 14	4 S	14 Grès	21 primidi	7 29	4 59	4 M	15 Vache	22 duodi
7 55	4 15	5 D	15 Lapin	22 duodi	7 27	5 1	5 M	16 Buis	23 tridi
7 55	4 16	6 L	16 Silex	23 tridi	7 26	5 3	6 J	17 Lichen	24 quartidi
7 55	4 18	7 M	17 Marne	24 quartidi	7 25	5 5	7 V	18 If	25 quintidi
7 55	4 19	8 M	18 Pierre à chaux	25 quintidi	7 23	5 6	8 S	19 Pulmonaire	26 primidi
7 54	4 20	9 J	19 Marbre	26 primidi	7 22	5 8	9 D	20 Serpette	27 duodi
7 54	4 21	10 V	20 Van	27 duodi	7 20	5 9	10 L	21 Thlaspi	28 tridi
7 53	4 22	11 S	21 Pierre à plâtre	28 tridi	7 19	5 11	11 M	22 Thymélé	29 quartidi
7 53	4 24	12 D	22 Sel	29 quartidi	7 17	5 13	12 M	23 Chiendent	30 quintidi
7 52	4 24	13 L	23 Fer	30 quintidi					
				PLUVIOSE	7 15	5 14	13 J	24 Trainasse	1 primidi
7 52	4 27	14 M	24 Cuivre	1 primidi	7 14	5 16	14 V	25 Lièvre	2 duodi
7 51	4 28	15 M	25 Chat	2 duodi	7 12	5 18	15 S	26 Guède	3 tridi
7 50	4 29	16 J	26 Etain	3 tridi	7 10	5 19	16 D	27 Noisetier	4 quartidi
7 50	4 31	17 V	27 Plomb	4 quartidi	7 8	5 21	17 L	28 Cyclamen	5 quintidi
7 49	4 32	18 S	28 Zinc	5 quintidi	7 7	5 23	18 M	29 Chélidoine	6 primidi
7 48	4 34	19 D	29 Mercure	6 primidi	7 5	5 24	19 M	30 Traîneau	7 duodi
7 47	4 35	20 L	30 Crible	7 duodi					
					7 3	5 26	20 J	VENTOSE 1 Tussilage	8 tridi
7 46	4 37	21 M	1 Lauréole	8 tridi	7 1	5 27	21 V	2 Cornouiller	9 quartidi
7 45	4 38	22 M	2 Mousse	9 quartidi	6 59	5 29	22 S	3 Violier	10 quintidi
7 44	4 40	23 J	3 Fragon	10 quintidi	6 57	5 31	23 D	4 Troène	11 primidi
7 43	4 42	24 V	4 Perce-Neige	11 primidi	6 55	5 32	24 L	5 Bouc	12 duodi
7 42	4 43	25 S	5 Taureau	12 duodi	6 54	5 34	25 M	6 Asaret	13 tridi
7 41	4 45	26 D	6 Laur-Thym	13 tridi	6 52	5 36	26 M	7 Alaterne	14 quartidi
7 40	4 46	27 L	7 Amadouvier	14 quartidi	6 50	5 37	27 J	8 Violette	15 quintidi
7 39	4 48	28 M	8 Mezerdon	15 quintidi	6 48	5 39	28 V	9 Marceau	16 primidi
7 37	4 49	29 M	9 Peuplier	16 primidi					
7 36	4 51	30 J	10 Coignée	17 duodi					
7 35	4 53	31 V	11 Elleboë	18 tridi					

Phases de la Lune

D. Q. le 1, à 4 h. 17 m.
 N. L. le 9, à 9 h. 21 m.
 P. Q. le 16, à 18 h. 47 m.
 P. L. le 23, à 12 h. 15 m.
 D. Q. le 31, à 1 h. 18 m.

Phases de la Lune

N. L. le 8, à 1 h. 31 m.
 P. Q. le 15, à 3 h. 6 m.
 P. L. le 22, à 1 h. 13 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE - CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL	AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 31 de la COMMUNE - CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.	MARS	VENTOSE	VENTOSE	h. m.	h. m.	AVRIL	GERMINAL	GERMINAL
6 46	5 40	1 S	10 Bèche	17 duodi	5 42	6 28	1 M	11 Pervenche	13 tridi
6 44	5 42	2 D	11 Narcisse	18 tridi	5 39	6 29	2 M	12 Charme	14 quartidi
6 42	5 44	3 L	12 Orme	19 quartidi	5 37	6 31	3 J	13 Morille	15 quintidi
6 40	5 45	4 M	13 Fumeterre	20 quintidi	5 35	6 32	4 V	14 Hêtre	16 primidi
6 38	5 47	5 M	14 Velar	21 primidi	5 33	6 34	5 S	15 Abeille	17 duodi
6 36	5 48	6 J	15 Chèvre	22 duodi	5 31	6 35	6 D	16 Lantue	18 tridi
6 34	5 50	7 V	16 Epinard	23 tridi	5 29	6 37	7 L	17 Mélèze	19 quartidi
6 32	5 51	8 S	17 Doronic	24 quartidi	5 27	6 39	8 M	18 Ciguë	20 quintidi
6 30	5 53	9 D	18 Moufou	25 quintidi	5 25	6 40	9 M	19 Radis	21 primidi
6 28	5 55	10 L	19 Cerfeuil	26 primidi	5 23	6 41	10 J	20 Ruche	22 duodi
6 26	5 56	11 M	20 Cordeau	27 duodi	5 21	6 43	11 V	21 Gainier	23 tridi
6 24	5 58	12 M	21 Mandragore	28 tridi	5 19	6 44	12 S	22 Romaine	24 quartidi
6 21	5 59	13 J	22 Persil	29 quartidi	5 17	6 46	13 D	23 Marronnier	25 quintidi
6 19	6 1	14 V	23 Cochlearia	30 quintidi	5 15	6 47	14 L	24 Roquette	26 primidi
6 17	6 2	15 S	24 Pâquerette	31 primidi	5 13	6 48	15 M	25 Pigeon	27 duodi
6 15	6 4	16 D	25 Thon	32 duodi	5 11	6 50	16 M	26 Lilas	28 tridi
6 13	6 5	17 L	26 Pissenlit	33 tridi	5 9	6 51	17 J	27 Anémone	29 quartidi
6 11	6 7	18 M	27 Silvie	34 quartidi	5 7	6 53	18 V	28 Pensée	30 quintidi
6 9	6 8	19 M	28 Capillaire	35 quintidi					
				AN 31					FLOREAL
				GERMINAL	5 5	6 54	19 S	29 Myrtille	1 primidi
6 7	6 10	20 J	29 Frêne	1 primidi	5 3	6 56	20 D	30 Greffoir	2 duodi
6 5	6 11	21 V	30 Plantoir	2 duodi					
			GERMINAL					FLOREAL	
6 3	6 13	22 S	1 Primevère	3 tridi	5 1	6 57	21 L	1 Rose	3 tridi
6 0	6 14	23 D	2 Platane	4 quartidi	5 0	6 59	22 M	2 Chêne	4 quartidi
5 58	6 16	24 L	3 Asperge	5 quintidi	4 58	7 0	23 M	3 Fougère	5 quintidi
5 56	6 17	25 M	4 Tulipe	6 primidi	4 56	7 2	24 J	4 Aubépine	6 primidi
5 54	6 19	26 M	5 Poule	7 duodi	4 54	7 3	25 V	5 Rossignol	7 duodi
5 52	6 20	27 J	6 Bette	8 tridi	4 52	7 5	26 S	6 Ancofie	8 tridi
5 50	6 22	28 V	7 Bouleau	9 quartidi	4 50	7 6	27 D	7 Muguet	9 quartidi
5 48	6 23	29 S	8 Jonquille	10 quintidi	4 48	7 7	28 L	8 Champignon	10 quintidi
5 46	6 25	30 D	9 Aulne	11 primidi	4 47	7 9	29 M	9 Hyacinthe	11 primidi
5 44	6 26	31 L	10 Couvoir	12 duodi	4 45	7 10	30 M	10 Râteau	12 duodi

Phases de la Lune

D. Q. le 1, à 22 h. 49 m.
 N. L. le 9, à 14 h. 59 m.
 P. Q. le 16, à 10 h. 22 m.
 P. L. le 23, à 15 h. 31 m.
 D. Q. le 31, à 18 h. 33 m.

Phases de la Lune

N. L. le 8, à 1 h. 59 m.
 P. Q. le 14, à 17 h. 35 m.
 P. L. le 22, à 6 h. 59 m.
 D. Q. le 30, à 11 h. 7 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	MAI	FLORÉAL	FLORÉAL	h. m.	h. m.	JUIN	PRAIRIAL	PRAIRIAL
4 43	7 12	1 J	11 Rhubarbe	13 tridi	4 4	7 52	1 D	12 Bétouine	14 quartidi
4 41	7 13	2 V	12 Sainfoin	14 quartidi	4 3	7 53	2 L	13 Pois	15 quintidi
4 40	7 15	3 S	13 Bâton-d'or	15 quintidi	4 2	7 54	3 M	14 Acacia	16 primidi
4 38	7 16	4 D	14 Chamérisier	16 primidi	4 2	7 55	4 M	15 Caille	17 duodi
4 37	7 18	5 L	15 Ver-à-Soie	17 duodi	4 1	7 56	5 J	16 Œillet	18 tridi
4 35	7 19	6 M	16 Consoude	18 tridi	4 1	7 57	6 V	17 Sureau	19 quartidi
4 33	7 20	7 M	17 Pimprenelle	19 quartidi	4 0	7 57	7 S	18 Pavot	20 quintidi
4 32	7 22	8 J	18 Corbeille d'or	20 quintidi	4 0	7 58	8 D	19 Tilleul	21 primidi
4 30	7 23	9 V	19 Arroche	21 primidi	3 59	7 59	9 L	20 Fourche	22 duodi
4 29	7 25	10 S	20 Sarcloir	22 duodi	3 59	7 59	10 M	21 Barbeau	23 tridi
4 27	7 26	11 D	21 Statice	23 tridi	3 59	8 0	11 M	22 Camomille	24 quartidi
4 26	7 28	12 L	22 Fritillaire	24 quartidi	3 59	8 0	12 J	23 Chevreuille	25 quintidi
4 24	7 29	13 M	23 Bourrache	25 quin idi	3 58	8 1	13 V	24 Caille-lait	26 primidi
4 23	7 30	14 M	24 Valériane	26 primidi	3 58	8 2	14 S	25 Tanche	27 duodi
4 22	7 32	15 J	25 Carpe	27 duodi	3 58	8 2	15 D	26 Jasmin	28 tridi
4 20	7 33	16 V	26 Fusain	28 tridi	3 58	8 3	16 L	27 Verveine	29 quartidi
4 19	7 34	17 S	27 Civette	29 quartidi	3 58	8 3	17 M	28 Thym	30 quintidi
4 18	7 36	18 D	28 Buglose	30 quintidi					MESSIDOR
				PRAIRIAL	3 58	8 4	18 M	29 Pivoine	1 primidi
4 16	7 37	19 L	29 Sénévé	1 primidi	3 58	8 4	19 J	30 Chariot	2 duodi
4 15	7 38	20 M	30 Houlette	2 duodi					MESSIDOR
			PRAIRIAL		3 58	8 4	20 V	1 Seigle	3 tridi
4 14	7 39	21 M	1 Luzerne	3 tridi	3 58	8 5	21 S	2 Avoine	4 quartidi
4 13	7 41	22 J	2 Hémerocalle	4 quartidi	3 58	8 5	22 D	3 Oignon	5 quintidi
4 12	7 42	23 V	3 Trèfle	5 quintidi	3 59	8 5	23 L	4 Véronique	6 primidi
4 11	7 43	24 S	4 Angélique	6 primidi	3 59	8 5	24 M	5 Mulet	7 duodi
4 10	7 44	25 D	5 Canard	7 duodi	3 59	8 5	25 M	6 Romarin	8 tridi
4 9	7 45	26 L	6 Mélisse	8 tridi	3 59	8 5	26 J	7 Concombre	9 quartidi
4 8	7 46	27 M	7 Fro. mental	9 quartidi	4 0	8 5	27 V	8 Echalotte	10 quintidi
4 7	7 48	28 M	8 Martagon	10 quintidi	4 0	8 5	28 S	9 Absinthe	11 primidi
4 6	7 49	29 J	9 Serpolet	11 primidi	4 1	8 5	29 D	10 Faucille	12 duodi
4 5	7 50	30 V	10 Faulx	12 duodi	4 1	8 5	30 L	11 Coriandre	13 tridi
4 4	7 51	31 S	11 Fraises	13 tridi					

Phases de la Lune

N. L. le 7, à 10 h. 54 m.
 P. Q. le 14, à 1 h. 49 m.
 P. L. le 21, à 22 h. 55 m.
 D. Q. le 30, à 0h. 10 m.

Phases de la Lune

N. L. le 5, à 18 h. 20 m.
 P. Q. le 12, à 12 h. 3 m.
 P. L. le 20, à 14 h. 26 m.
 D. Q. le 28, à 10 h. 1 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 31 de la COMMUNE - CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL	AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 31 de la COMMUNE - CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	JUIL.	MESSIDOR	MESSIDOR	h. m.	h. m.	AOUT	THERMIDOR
4 28 5	1 M	12 Artichaut	14 quartidi	4 34 7 38	1 V	13 Abricot	15 quintidi	
4 28 4	2 M	13 Giroflée	15 quintidi	4 35 7 36	2 S	14 Basilic	16 primidi	
4 38 4	3 J	14 Lavande	16 primidi	4 36 7 35	3 D	15 Brebis	17 duodi	
4 48 4	4 V	15 Chamois	17 duodi	4 37 7 33	4 L	15 Guinauve	18 tridi	
4 48 3	5 S	16 Tabac	18 tridi	4 39 7 32	5 M	17 Lin	19 quartidi	
4 58 3	6 D	17 Groseille	19 quartidi	4 40 7 30	6 M	18 Amande	20 quintidi	
4 68 2	7 L	18 Gesse	20 quintidi	4 42 7 29	7 J	19 Gentiane	21 primidi	
4 78 2	8 M	19 Cerise	21 primidi	4 43 7 27	8 V	20 Ecluse	22 duodi	
4 88 1	9 M	20 Parc	22 duodi	4 45 7 26	9 S	21 Carline	23 tridi	
4 98 1	10 J	21 Menthe	23 tridi	4 46 7 24	10 D	22 Câprier	24 quartidi	
4 98 0	11 V	22 Cumin	24 quartidi	4 47 7 22	11 L	23 Lentille	25 quintidi	
4 107 59	12 S	23 Haricot	25 quintidi	4 48 7 20	12 M	24 Aunéc	26 primidi	
4 117 59	13 D	24 Orcanète	26 primidi	4 50 7 19	13 M	25 Loutre	27 duodi	
4 127 58	14 L	25 Pintade	27 duodi	4 51 7 17	14 J	26 Myrthe	28 tridi	
4 137 57	15 M	26 Sauge	28 tridi	4 52 7 15	15 V	27 Colza	29 quartidi	
4 147 56	16 M	27 Ail	29 quartidi	4 54 7 14	16 S	28 Lupin	30 quintidi	
4 157 55	17 J	28 Vesce	30 quintidi				FRUCTIDOR	
			TH RMIDOR	4 55 7 12	17 D	29 Coton	1 primidi	
4 167 54	18 V	29 Blé	1 primidi	4 57 7 10	18 L	30 Moulin	2 duodi	
4 187 54	19 S	30 Chalémie	2 duodi			FRUCTIDOR		
		THERMIDOR		4 58 7 8	19 M	1 Prune	3 tridi	
4 197 53	20 D	1 Epeautre	3 tridi	5 07 7 6	20 M	2 Millet	4 quartidi	
4 207 52	21 L	2 Bouillon-blanc	4 quartidi	5 17 7 4	21 J	3 Lycopode	5 quintidi	
4 217 51	22 M	3 Melon	5 quintidi	5 27 7 2	22 V	4 Escourgeon	6 primidi	
4 227 49	23 M	4 Ivraie	6 primidi	5 47 7 1	23 S	5 Saumon	7 duodi	
4 237 48	24 J	5 Bélier	7 duodi	5 56 59	24 D	6 Tubéreuse	8 tridi	
4 247 47	25 V	6 Prêle	8 tridi	5 76 57	25 L	7 Sucrion	9 quartidi	
4 267 46	26 S	7 Armoise	9 quartidi	5 86 55	26 M	8 Apocya	10 quintidi	
4 277 45	27 D	8 Carthame	10 quintidi	5 106 53	27 M	9 Réglisse	11 primidi	
4 287 43	28 L	9 Mûres	11 primidi	5 116 51	28 J	10 Echelle	12 duodi	
4 307 42	29 M	10 Arrosoir	12 duodi	5 126 49	29 V	11 Pastèque	13 tridi	
4 317 41	30 M	11 Panis	13 tridi	5 146 47	30 S	12 Fenouil	14 quartidi	
4 327 39	31 J	12 Salicor	14 quartidi	5 156 45	31 D	13 Epine-vinette	15 quintidi	

Phases de la Lune

N. L. le 5, à 1 h. 8 m.
 P. Q. le 12, à 0 h. 56 m.
 P. L. le 20, à 4 h. 54 m.
 D. Q. le 27, à 17 h. 24 m.

Phases de la Lune

N. L. le 3, à 8 h. 26 m.
 P. Q. le 10, à 16 h. 33 m.
 P. L. le 18, à 18 h. 13 m.
 D. Q. le 25, à 23 h. 14 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1902 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 110 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1902 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	SEPT.	FRUCTIDOR	FRUCTIDOR	h. m.	h. m.	OCT.	VENDÉM AIRE	VENDÉMIAIRE
5 17	6 43	1 L	14 Noix	16 primidi	6 0	5 40	1 M	8 Amarante	16 primidi
5 18	6 41	2 M	15 Truite	17 duodi	6 1	5 37	2 J	9 Panais	17 duodi
5 19	6 39	3 M	16 Citron	18 tridi	6 2	5 35	3 V	10 Cuve	18 tridi
5 21	6 37	4 J	17 Cardière	19 quartidi	6 4	5 33	4 S	11 Pommes de terre	19 quartidi
5 22	6 34	5 V	18 Nerprun	20 quintidi	6 5	5 31	5 D	12 Immortelle	20 quintidi
5 24	6 32	6 S	19 Tagette	21 primidi	6 7	5 29	6 L	13 Potiron	21 primidi
5 25	6 30	7 D	20 Hôte	22 duodi	6 8	5 27	7 M	14 Réséda	22 duodi
5 26	6 28	8 L	21 Eglantier	23 tridi	6 10	5 25	8 M	15 Ane	23 tridi
5 28	6 26	9 M	22 Noisette	24 quartidi	6 11	5 23	9 J	16 Belle-de-nuit	24 quartidi
5 29	6 24	10 M	23 Houblon	25 quintidi	6 13	5 21	10 V	17 Citrouille	25 quintidi
5 31	6 22	11 J	24 Sorgho	26 primidi	6 14	5 19	11 S	18 Sarrazin	26 primidi
5 32	6 20	12 V	25 Ecrevisse	27 duodi	6 16	5 17	12 D	19 Tournesol	27 duodi
5 34	6 18	13 S	26 Bigarade	28 tridi	6 17	5 15	13 L	20 Pressoir	28 tridi
5 35	6 16	14 D	27 Verge-d'or	29 quartidi	6 19	5 13	14 M	21 Chanvre	29 quartidi
5 36	6 13	15 L	28 Mais	30 quintidi	6 20	5 11	15 M	22 Pêche	30 quintidi
				VENDÉMIAIRE					BRUMAIRE
5 38	6 11	16 M	29 Marron	1 primidi	6 22	5 9	16 J	23 Navet	1 primidi
5 39	6 9	17 M	30 Panier	2 duodi	6 23	5 7	17 V	24 Amaryllis	2 duodi
5 41	6 7	18 J	SANS-CULOTTIDES 1 Fête de la Vertu 2 » du Génie 3 » du Travail 4 » de l'Opinion 5 » des Récomp. 6 Sans-culottide supplément.	3 tridi	6 25	5 5	18 S	25 Bœuf	3 tridi
5 42	6 5	19 V		4 quartidi	6 26	5 3	19 D	26 Aubergine	4 quartidi
5 44	6 3	20 S		5 quintidi	6 28	5 1	20 L	27 Piment	5 quintidi
5 45	6 1	21 D		6 primidi	6 29	4 59	21 M	28 Tomate	6 primidi
5 46	5 59	22 L		7 duodi	6 31	4 57	22 M	29 Orge	7 duodi
5 48	5 57	23 M		8 tridi	6 33	4 56	23 J	30 Tonneau	8 tridi
			AN 111 VENDEMAIRE					BRUMAIRE	
5 49	5 54	24 M	1 Raisin	9 quartidi	6 34	4 54	24 V	1 Pomme	9 quartidi
5 51	5 52	25 J	2 Safran	10 quintidi	6 36	4 52	25 S	2 Céleri	10 quintidi
5 52	5 50	26 V	3 Châtaigne	11 primidi	6 37	4 50	26 D	3 Poire	11 primidi
5 54	5 48	27 S	4 Colchique	12 duodi	6 39	4 48	27 L	4 Betterave	12 duodi
5 55	5 46	28 D	5 Cheval	13 tridi	6 41	4 46	28 M	5 Oie	13 tridi
5 56	5 44	29 L	6 Balsamine	14 quartidi	6 42	4 44	29 M	6 Hélio trope	14 quartidi
5 58	5 42	30 M	7 Carotte	15 quintidi	6 44	4 43	30 J	7 Figue	15 quintidi
					6 45	4 41	31 V	8 Scorsonère	16 primidi

Phases de la Lune

N. L. le 1, à 17 h. 28 m.
 P. Q. le 9, à 10 h. 24 m.
 P. L. le 17, à 6 h. 33 m.
 D. Q. le 24, à 4 h. 41 m.

Phases de la Lune

N. L. le 1, à 5 h. 18 m.
 P. Q. le 9, à 5 h. 30 m.
 P. L. le 16, à 18 h. 10 m.
 D. Q. le 23, à 11 h. 7 m.
 N. L. le 30, à 20 h. 23 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN III du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL	AN 1902 du CALENDRIER GREGORIEN	AN III du CALENDRIER SOCIALISTE	AN 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.	NOV.	BRUMAIRE	BRUMAIRE	h. m.	h. m.	DÉC.	FRIMAIRE	FRIMAIRE
6 47	4 40	1 S	9 Alisier	17 duodi	7 33	4 4	1 L	9 Genièvre	17 duodi
6 49	4 38	2 D	10 Charrue	18 tridi	7 35	4 4	2 M	10 Pioche	18 tridi
6 50	4 36	3 L	11 Salsifis	19 quartidi	7 36	4 3	3 M	11 Cire	19 quartidi
6 52	4 35	4 M	12 Macre	20 quintidi	7 37	4 3	4 J	12 Raifort	20 quintidi
6 53	4 33	5 M	13 Topinambour	21 primidi	7 38	4 3	5 V	13 Cèdre	21 primidi
6 55	4 32	6 J	14 Endive	22 duodi	7 39	4 2	6 S	14 Sapin	22 duodi
6 57	5 30	7 V	15 Dindon	23 tridi	7 40	4 2	7 D	15 Chevreuil	23 tridi
6 58	4 28	8 S	16 Chervi	24 quartidi	7 41	4 2	8 L	16 Ajonc	24 quartidi
7 0	4 27	9 D	17 Cresson	25 quintidi	7 43	4 2	9 M	17 Cypès	25 quintidi
7 2	4 26	10 L	18 Dentelaire	26 primidi	7 44	4 1	10 M	18 Lierre	26 primidi
7 3	4 24	11 M	19 Grenade	27 duodi	7 45	4 1	11 J	19 Sabine	27 duodi
7 5	4 23	12 M	20 Herse	28 tridi	7 46	4 1	12 V	20 Hoyau	28 tridi
7 6	4 22	13 J	21 Bacchante	29 quartidi	7 47	4 1	13 S	21 Erable-ucré	29 quartidi
7 8	4 21	14 V	22 Azerole	30 quintidi	7 47	4 1	14 D	22 Bruyère	30 quintidi
				FRIMAIRE					NIVOSE
7 9	4 19	15 S	23 Garance	1 primidi	7 48	4 1	15 L	23 Roseau	1 primidi
7 11	4 18	16 D	24 Orange	2 duodi	7 49	4 2	16 M	24 Oseille	2 duodi
7 13	4 17	17 L	25 Faisan	3 tridi	7 50	4 2	17 M	25 Grillon	3 tridi
7 14	4 16	18 M	26 Pistache	4 quartidi	7 51	4 2	18 J	26 Pignon	4 quartidi
7 16	4 15	19 M	27 Macjone	5 quintidi	7 51	4 2	19 V	27 Liège	5 quintidi
7 17	4 13	20 J	28 Coing	6 primidi	7 52	4 3	20 S	28 Truffe	6 primidi
7 19	4 12	21 V	29 Cormier	7 duodi	7 52	4 3	21 D	29 Olive	7 duodi
7 20	4 11	22 S	30 Rouleau	8 tridi	7 53	4 4	22 L	30 Pelle	8 tridi
			FRIMAIRE					NIVOSE	
7 22	4 11	23 D	1 Raiponce	9 quartidi	7 54	4 4	23 M	1 Tourbe	9 quartidi
7 23	4 10	24 L	2 Turneps	10 quintidi	7 54	4 5	24 M	2 Houille	10 quintidi
7 25	4 9	25 M	3 Chicorée	11 primidi	7 54	4 5	25 J	3 Bitume	11 primidi
7 26	4 8	26 M	4 Nèfle	12 duodi	7 55	4 6	26 V	4 Soufre	12 duodi
7 27	4 7	27 J	5 Cochon	13 tridi	7 55	4 7	27 S	5 Chien	13 tridi
7 29	4 7	28 V	6 Mâche	14 quartidi	7 55	4 7	28 D	6 Lave	14 quartidi
7 30	4 6	29 S	7 Chou-fleur	15 quintidi	7 56	4 9	29 L	7 Terre végétale	15 quintidi
7 32	4 5	30 D	8 Miel	16 primidi	7 56	4 9	30 M	8 Fumier	16 primidi
					7 56	4 10	31 M	9 Salpêtre	17 duodi

Phases de la Lune

P. Q. le 8, à 0 h. 40 m.
 P. L. le 15, à 5 h. 16 m.
 D. Q. le 21, à 19 h. 56 m.
 N. L. le 29, à 14 h. 44 m.

Phases de la Lune

P. Q. le 7, à 18 h. 36 m.
 P. L. le 14, à 15 h. 57 m.
 D. Q. le 21, à 8 h. 9 m.
 N. L. le 29, à 9 h. 34 m.

UTILISME SOCIAL

Organisation de la production dans l'intérêt général

Le socialisme, quoique défiguré et calomnié à plaisir par les économistes et autres philosophes salariés de la bourgeoisie capitaliste, a fait des progrès immenses dans tous les pays du monde.

Toutefois, comme les calomnies persistantes de ses détracteurs ont laissé subsister dans beaucoup de cerveaux mal éclairés, une certaine défiance et des craintes irréfléchies à son égard, et comme les égarés, les ignorants et les indifférents sont en grand nombre dans la société, leur résistance latente ou obstinée et leur inertie coupable empêchent la prompte réalisation des progrès sociaux, maintiennent le *statu quo* nuisible à tous et prolongent l'oppression humaine.

C'est pourquoi la profusion des idées saines, justes et scientifiques, par la plume, la parole, par toute propagande active et incessante est nécessaire.

Cette action s'impose, car grâce à l'ignorance, nous assistons, stupéfiés, aux plus incroyables monstruosité économiques et sociales qui désolent l'humanité.

Notre propagande peut prendre toutes les formes pour arriver à faire comprendre aux néophytes la vérité scientifique, mais comme les hommes ne se laissent émouvoir et mouvoir que par des intérêts présents ou à venir (1), mais positifs, il faut, toutes les fois qu'on leur parle de la transformation sociale ou de changement de régime, s'attacher tout particulièrement à la démonstration de l'avantage qui résultera pour tous et pour chacun individuellement de cette transformation et de ce changement, sans s'arrêter aux mots qui peuvent effaroucher tout d'abord certains timorés.

Parlez-leur de l'utilisme social et vous triompherez.

Les modifications proposées doivent se baser sur des raisons le moins possible sentimentales, jamais sur des théories abstraites et incompréhensibles qui obscurcissent les cerveaux, mais bien sur des raisons tirées de la réalité des choses, réalités palpables et actuelles basées sur les faits de l'évolution de la production.

Il faut s'attacher, d'un côté, à démontrer les inconséquences économiques, les absurdités qui résultent du régime capitaliste et individualiste et des troubles désastreux qu'il apporte dans les relations sociales et s'évertuer, d'un autre côté, à faire voir et comprendre le parti avantageux et utilitaire que nous pouvons tirer, non seulement de la transformation du régime actuel, mais encore des forces de toutes sortes que la nature met à notre disposition et dont nous sommes privés malheureusement aujourd'hui. Il faut démontrer que lorsque le machinisme sera devenu social, qu'il sera perfectionné et adapté à ces forces de la nature, qu'alors nous pourrions sans aucune difficulté, centupler la production dans toutes les branches de l'industrie et avoir ainsi l'abondance

(1) Les Charlatans de toutes les religions ont bien compris cela. Aussi pour tenir les hommes sous leur domination et les exploiter ils leur promettent des récompenses dans un autre monde qui n'existe pas ou les menacent de punitions dans une autre vie tout aussi imaginaire.

pour tous, tant pour les produits naturels de la terre que pour les produits industriels dont nous aurons besoin.

II

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer ici tous les paradoxes, toutes les anomalies, toutes les misères, abominations et horreurs, ainsi que tous les crimes résultant du régime de la propriété individuelle, du régime du *Laissez faire, laissez passer* et du *Chacun pour soi*. Fourier et tous les autres réformateurs les ont exposés par le détail et mieux que nous ne pourrions le faire. Nous nous attacherons à indiquer seulement quelques-unes des absurdités inhérentes au seul régime de la production capitaliste.

Une des monstruosité de la production sociale actuelle est qu'elle n'a pas comme but immédiat de satisfaire les besoins des membres de la société, comme cela devrait être dans toute société bien organisée, mais de procurer du gain, des profits à une infime minorité d'individus. Ces gains, ces profits sont employés pour en reproduire d'autres, et ainsi accumulés par millions et milliards, deviennent un vrai fléau pour la société au lieu d'être, pour elle, d'une utilité quelconque.

En effet, c'est grâce à la concentration de ces richesses dans les mains de quelques-uns que nous assistons à ces épouvantables catastrophes, à ces crises calamiteuses, qui écrasent sans merci le monde du travail et déterminent l'expropriation et la disparition des petits producteurs.

Avant la naissance du capital, la production n'avait pas non plus une destination sociale, mais, au moins, on faisait de la production pour consommer. Les hommes les plus riches destinaient leurs richesses à leur consommation, c'était pour se payer du luxe, faire du faste, satisfaire des caprices, etc., tandis que les capitalistes d'aujourd'hui, loin de s'occuper de ce qui peut rendre la vie belle et heureuse, digne d'être vécue — but qu'on peut atteindre pour tous par une organisation supérieure harmonieuse et utilitaire de la production sociale — s'évertuent misérablement à se créer des soucis, perdant tranquillité et santé par un surmenage effréné, tout en plongeant leurs semblables dans la désolation par les désordres et les ravages qu'ils occasionnent dans la société (1).

Ils n'ont aucun souci de l'utilité sociale. C'est un entraînement irréfléchi qui les mène dans le tourbillon des affaires. Si seulement ils pouvaient comprendre qu'inconsciemment et par la centralisation qu'ils accomplissent dans la production de plus en plus supérieure ils préparent une société nouvelle, ils auraient au moins cette satisfaction qui serait la seule raisonnable, mais ils ne comprennent même pas cela, les malheureux, et ils continuent, par leur action inconsciente, à creuser leur propre tombe.

Ce qui est plus désolant encore que l'absurdité de la production capitaliste, c'est que, l'ignorance aidant, ceux qui en souffrent — et la majorité des hommes en est là — ne s'occupent pas de la faire

(1) Exemple : Rothschild et Rockefeller, entr'autres. Le premier, continuellement malade ne pouvait plus, en aucune façon, jouir de la vie. Il en était même arrivé à un tel point qu'il ne quittait plus sa chaise percée.

Rockefeller, le roi du pétrole, l'un des milliardaires américains, ne peut plus rien manger, il ne prend que du lait. Il dépense bien 20 francs pour son repas, mais c'est en pourboire au garçon qui le sert.

cesser, et continuent bénévolement à subir ses désastreuses conséquences.

Cependant le changement — d'individuel en social — du mode d'attribution de la production s'imposera, tôt ou tard, par les faits économiques, il n'est donc nullement utopique, il s'agit seulement de précipiter le mouvement, de diriger la production vers sa destination naturelle et, de pernicieuse et nuisible qu'elle est aujourd'hui, la rendre utile à tous.

Il n'y a qu'un seul moyen, il n'y en a pas deux pour arriver à rendre vraiment utile la production et la faire fructifier dans l'intérêt général, dans l'intérêt de tous, c'est de la rendre sociale dans sa destination puisqu'elle l'est dans son origine.

Et ce moyen est non-seulement logique, juste, équitable, mais surtout conforme à l'évolution de la production, ce qui est plus important.

Aujourd'hui la production, dans certaines branches de l'industrie, a été complètement centralisée par le haut patronat : syndicats capitalistes, trusts, etc., qui ont fait cesser la concurrence, et ont établi l'omnipotence du monopole dans les branches d'industries accaparées et centralisées.

Or, la solution du problème n'est pas de détruire ou d'empêcher le développement de ces grandes organisations industrielles par des mesures législatives comme le proposent certains bourgeois pour s'attirer les faveurs des victimes des grands capitalistes, mais bien de les transformer en services publics sociaux faisant de la production sociale pour la consommation de tous les membres de la société et la satisfaction de tous leurs besoins.

Et non-seulement il ne faut ni les détruire ni empêcher leur développement, mais encore il faut les rendre de plus en plus grands afin d'arriver à une production supérieure à celle d'aujourd'hui.

Ceux qui disent que nous sommes des utopistes en demandant des transformations, si conformes à l'évolution, si raisonnables, si utiles et si pratiques, ne s'aperçoivent pas que ce sont eux les vrais utopistes lorsqu'ils veulent prendre des mesures législatives pour empêcher l'évolution naturelle des choses, comme si on pouvait empêcher le soleil de briller, les fleuves de couler, la pluie, la neige et autres éléments de la nature de produire leurs effets naturels.

Le transformation qui s'impose est si logique, si adaptée aux intérêts sociaux des hommes qu'il suffit qu'elle soit comprise pour que toute opposition cesse contre elle.

Quel obstacle y a-t-il à ce que toutes les industries centralisées deviennent des services publics comme les postes et télégraphes, les chemins de fer dans plusieurs pays (1), comme enfin tous les autres services sociaux qui sont utiles à tous et ne fonctionnent pas seulement pour procurer des profits à quelques individualités ? Les radicaux les plus ennemis de la collectivisation des richesses, admettent bien que la société s'empare de certains services. Pourquoi ne pas étendre le service public sur toute la production ? Pourquoi ne pas faire de la production sociale sur toute la ligne en destinant cette production à la consommation de tous, selon les besoins de chacun ? Et n'est-ce pas vraiment logique, équitable et par dessus tout nécessaire pour le bonheur humain que cette destination sociale de la richesse s'accomplisse au plus tôt ?

(1) L'Allemagne, l'Australie, la Roumanie, et en partie la France et la Belgique.

N'est-ce pas la solution même du problème social sans chercher midi à quatorze heures comme font tous ces bourgeois dont le cerveau est obtus par l'atavisme, pétri et suggestionné par toutes espèces de doctrines individualistes et qui ne présentent aucune solution, se contentant de répéter sans réfléchir que la socialisation des richesses est une belle chose mais impossible.

Tous les hommes, même ceux qui sont riches, aujourd'hui, trouveront — beaucoup mieux qu'à présent — toutes les satisfactions de la vie dans une organisation ayant pour but de produire uniquement pour les besoins sociaux et nullement comme aujourd'hui pour le caprice que quelques-uns ont d'accumuler richesses sur richesses.

Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre cela.

Déjà l'idée utilitaire du socialisme, *l'utilisme social* a été compris par des bourgeois dans plusieurs grandes villes d'Angleterre, des Etats-Unis et d'ailleurs. On y a organisé des services communaux, lesquels services ont donné des résultats merveilleux dans l'intérêt des habitants de ces villes (1).

Si l'on développait sur toute la ligne cette manière de produire on arriverait à faire cesser les désordres sociaux.

Mais ce n'est pas cela seulement que l'on pourrait faire. Il y a autre chose. Lorsque la production sera organisée en vue de l'utilité générale des membres de la société, elle deviendra gigantesque, alors seulement on pourra tirer partie de toutes les forces de la nature, aujourd'hui inemployées, et, par conséquent, perdues pour tous.

Il y a déjà plus de quinze ans que j'indiquais dans mon « Essai sur le socialisme scientifique » le profit qu'on aurait en employant les forces des chutes du Niagara, le courant des fleuves, etc. Or, depuis, il paraît qu'une partie, mais infime, des forces du Niagara est employée à produire de la force motrice pour éclairer la ville de Buffalo, que des parties infinitésimales des forces du Rhône et du Rhin sont employées aussi pour éclairer Lyon et d'autres villes. Mais combien autrement importants seraient les avantages que l'on pourrait tirer de la production si elle se faisait dans un but de destination sociale. A chaque kilomètre, sur le courant des fleuves, on pourrait établir des moteurs et accumulateurs d'électricité et par des machines, Gramme ou autres, on transmettrait la force aussi loin qu'il serait nécessaire, pour l'agriculture, l'éclairage, la locomotion et tous autres besoins sociaux. On arrivera ainsi à développer à l'infini les forces nécessaires aux services publics et l'on pourra, par exemple, cultiver, rien qu'en France, 6.200.000 hectares de terre qui restent incultes aujourd'hui et augmenter par conséquent de cent fois, mille fois la production. Il y aura alors une telle abondance que les besoins de tous, sans distinction, pourront être satisfaits. Aucune lutte, aucune dispute ne sera plus possible pour posséder les objets de consommation et d'usage qui seront partout en abondance comme le sont l'eau et l'air aujourd'hui.

Mais, pour cela, il faut que la production brise le cercle étroit dans lequel l'enferme le régime capitaliste, le régime individualiste. Et cela ne pourra se faire, je le répète, que par la socialisation de cette production, par l'organisation rationnelle des services publics servant à tous dans un but, enfin, d'utilité sociale.

(1) A Paris, où les capitalistes exploitent seuls la production du gaz, nous payons 30 centimes le mètre cube de ce produit alors qu'à Bruxelles, où la production du gaz est faite par un service public municipal, on le paye 8 centimes seulement.

Le Machinisme, perfectionné et développé à son tour à l'infini, combiné avec les forces considérables de la nature, présentera alors des avantages difficiles à imaginer aujourd'hui.

D'abord les membres de la société seront débarrassés du travail abrutissant et dégradant qu'ils font aujourd'hui — 12 et parfois 14 heures par jour — tout en crevant de faim, car on produit pour créer des profits aux autres (1) le machinisme remplaçant partout l'homme, celui-ci n'exercera qu'une surveillance de 2 ou 3 heures par jour, et ce travail, comme le dit si bien Lafargue dans son « *Droit à la paresse* » sera une espèce de condiment qu'on se disputera comme on se dispute aujourd'hui la chasse qui, pourtant, chez nos ancêtres les sauvages, était un travail très pénible et très périlleux.

Imbus de préjugés stupides, nous nous attardons à traiter d'utopies les idées les plus réalisables, que les faits eux-mêmes accomplissent par leur évolution naturelle. Par esprit de routine nous maintenons de vraies calamités sociales condamnées, non-seulement par la raison, mais surtout par l'évolution, grâce à toutes les inventions modernes et au machinisme grandissant qui, au lieu de donner le bonheur apporte des misères noires à ceux qu'il élimine de la production. Nous le répétons à dessein, tant que la base de la production ne changera pas, tant qu'elle n'aura pas comme but déterminant la satisfaction des besoins de tous les membres de la société sans distinction, tant qu'elle sera laissée à la disposition de quelques monstrueux accapareurs, tant qu'en un mot le régime de la propriété individuelle continuera, nous resterons plongés dans le chaos, dans la barbarie la plus affreuse pour notre malheur et celui de nos enfants. Il n'y a pas de palliatif qui puisse améliorer notre état social si on ne touche à sa base, toute loi prétendue d'amélioration, aujourd'hui, tourne contre ceux-la mêmes au profit desquels on la fait, tandis que toute transformation, même partielle, de la production privée ou d'intérêt individuel en production sociale et dans l'intérêt général, amènerait un certain soulagement.

Nous n'avons fait qu'entamer ce sujet de l'utilisme social qui sera développé par nous dans les publications ultérieures. Nous engageons tous ceux qui ont compris le côté monstrueux de la production capitaliste, tous les vrais pionniers du progrès, à répandre cette idée, à faire comprendre que seulement dans la socialisation de la production et des richesses résident l'affranchissement et le bonheur de tous les hommes. Puisqu'il faut encore subir le suffrage universel jusqu'à la Révolution salvatrice, qu'ils envoient aux corps élus, ceux-là seulement qui seront décidés à entamer la propriété bourgeoise en organisant des services publics sociaux. Jusqu'au jour où le peuple, comprenant la colossale iniquité du régime actuel et voulant faire disparaître son cortège de misères, d'infamies et de crimes, procédera pacifiquement ou violemment à l'expropriation capitaliste.

P. ARGYRIADÈS.

(1) Il y a quelque temps, un ouvrier, en Amérique, ayant entendu parler de la somme fabuleuse que le trust de l'acier paye à son président Schwab, voulut calculer combien de temps il lui faudrait avec sa paye de dollar 1,05 par jour pour gagner cette somme, et trouva qu'il lui faudrait 3,052 années, 9 mois et 5 heures. Il ignorait que dans le système actuel on ne devient millionnaire qu'en faisant travailler les autres.

Il est bon de faire remarquer que Schwab, qui n'a que 39 ans, est l'un des plus riches milliardaires. Il possède environ 2 milliards et c'est en 20 ans qu'il a fait cette fortune colossale puisqu'à l'âge de 17 ans il était employé comme garçon marchand de vin.

LE SALARIAT

Est-ce que le salariat n'a pas tout corrompu, tout empoisonné ? C'est lui qui souffle la colère et la haine, en déchaînant la lutte des classes, la longue guerre d'extermination que se livrent le capital et le travail. C'est par lui que l'homme est devenu un loup pour l'homme, dans ce conflit des égoïsmes, dans cette monstrueuse tyrannie d'un état social basé sur l'iniquité. La misère n'a pas d'autre cause, le salariat est le ferment mauvais qui engendre la faim, avec toutes ses conséquences désastreuses, le vol, le meurtre, la prostitution, l'homme et la femme déchus, rebelles, jetés hors de l'amour, lancés comme des forces perverses et destructives, au travers de la société marâtre. Et il n'y a qu'une guérison possible, l'abolition du salariat, qu'on remplacera par l'état nouveau.

Il faut que la nation reprenne possession du sol et des instruments de travail pour les socialiser, les rendre à tous. Ensuite le travail sera réorganisé, rendu général et obligatoire, de façon à ce que la rémunération soit proportionnelle aux heures de besogne fournies par chacun.

Tout nous appartient, nous reprendrons tout, pour que chacun ait sa juste part de travail et de repos, de peine et de joie. Il n'y a pas d'autre solution raisonnable, l'injustice et la souffrance sont devenues trop grandes.

Le salariat dans sa forme actuelle, est condamné par tous; et rien ne le sauvera, il a fait son temps, il disparaîtra, comme a disparu autrefois l'esclavage, lorsqu'une des périodes humaines s'est accomplie, par suite de la continuelle marche en avant. Il n'est plus qu'un organisme mort, qui menace d'empoisonner le corps tout entier, et que la vie des peuples va éliminer, sous peine d'une fin tragique.

EMILE ZOLA.



Ça s'arrange, ils ont faim !

Dessin de Delannoy.

CRISE LIBÉRATRICE

Le Congrès de Lyon est un moment décisif de l'évolution, du développement socialiste révolutionnaire.

Ce qui faisait le danger de l'intrigue arriviste et opportuniste, du ministérialisme, était la difficulté de le montrer tel qu'il était et sous ses vraies couleurs, au public socialiste qu'il ne cessait de duper par la contradiction de paroles tapageuses et révolutionnaires et d'actes serviles.

Depuis longtemps des amis, de peu de foi, nous pressaient de cesser tout contact avec ceux dont nous dénoncions la politique ministérielle. Nous leur demandions un peu de patience. Si de brillantes individualités entraînant une nombreuse clientèle avaient pu donner à de vrais socialistes l'illusion, que par la participation au pouvoir, au ministère, ils ouvraient une voie nouvelle et de plus sûr progrès, il fallait que cette illusion se dissipât. Il fallait que les actes du prétendu représentant du parti au ministère, que ceux auxquels, comme membre du gouvernement, il s'associerait, fissent la démonstration de l'impossibilité de la participation socialiste au pouvoir de la bourgeoisie. Il fallait que l'intrigue ministérialiste cessât ou qu'une circonstance éclatante et favorable permît de marquer la culpabilité de ceux qui, l'ayant ourdi, la voulaient faire durer et devaient se montrer prêts à tout lui sacrifier, même les projets d'unité dont ils la masquaient.

C'est ce que fit le Congrès de Lyon. Inévitablement se posa la question, où tout le conflit entre socialistes de la nouvelle et de l'ancienne méthode se résumait. Elle se posa comme nous l'avions posée, dès l'entrée de Millerand au ministère, par nos protestations, par la formation du groupe socialiste révolutionnaire de la Chambre, puis par notre manifeste et par la proposition faite au congrès de 1899 de considérer Millerand comme exclu du parti par le fait même de son accession au ministère.

Ce fut de La Porte qui, au nom des fédérations autonomes, demanda à Lyon que, pour être devenu ministre, Millerand fut déclaré : « hors du parti ». La majorité du congrès, entraînée par les chefs du ministérialisme, vota la motion contraire de Briand plaçant Millerand « hors du contrôle » du parti; donc, l'y considérant comme inclus, comme membre libre, en congé, aujourd'hui au ministère, demain dans le rang, avec le privilège de faire, comme ministre et sans contrôle, ce qui pouvait lui convenir. C'était la proposition Delesalle et Kautsky, les décisions du congrès international et national effacées. C'était le ministérialisme accepté, proclamé.

C'était aussi la situation devenue pour tous nette, claire, comme nous la désirions. C'était l'intrigue ministérialiste avouée, déclarée. C'était alors, pour nous, la nécessité de quitter le congrès, de cesser le contact avec les ministérialistes et de déclarer que nous allions, avec tous ceux qui, ayant même tactique et même doctrine, avec tous les socia-

listes révolutionnaires déjà dégagés ou qui se dégageraient de la gangue opportuniste, fonder l'union, créer l'unité socialiste révolutionnaire.

L'union socialiste révolutionnaire a été, en effet, aussitôt fondée avec nos alliés de l'A. C. et du P. O. F. et avec les socialistes révolutionnaires des fédérations départementales sortis avec nous du congrès de Lyon.

Dans cette union se trouvaient donc réunis, avec des éléments nouveaux, le P. S. R., l'A. C., le P. O. F., qui déjà avaient établi un contrat d'unité; et la fédération de Seine-et-Oise qui avait proposé un plan d'unité semblable. L'unité organisée par la coordination des organisations existantes aurait donc pu être instituée, en accord avec ces projets, si les premiers contractants avaient été seuls en présence; mais, suivant la parole donnée par nous, à Lyon, le projet d'organisation devait être le résultat d'une élaboration commune de tous les partis et groupes, également unis dans l'union socialiste révolutionnaire. Les projets antérieurs pouvaient servir de base au nouveau projet; mais sans contrainte ni pression celui-ci devait être dressé par une entente intime, par un accord moral entier, qui assurât, avec les conditions organiques d'un développement certain, l'organisation unitaire du socialisme révolutionnaire.

C'est l'œuvre qu'en ce moment même accomplissent les organisations associées dans l'Union socialiste révolutionnaire. Elles ont voulu, en procédant avec le respect scrupuleux de la liberté, de l'indépendance morale de chacun, donner à tous les socialistes révolutionnaires organisés une telle garantie de sincérité et de certitude du résultat, qu'aucun des groupements qui le désirent et veulent atteindre, se fût-il par méprise écarté momentanément et égaré rue Portefoin, ne tardât à venir avec nous y participer et collaborer.

Nous l'espérons, tous les socialistes révolutionnaires organisés entendront notre appel. En ce cas, réduits à eux-mêmes, les ministérialistes sont amenés, par la force des choses, à s'unir avec les radicaux socialistes, de même politique qu'eux, en un parti réformiste de gouvernement qui, avec un programme semblable à celui de Saint-Mandé, peut au pouvoir servir utilement la cause du progrès des institutions républicaines.

Ainsi toutes équivoques seraient dissipées.

Quoiqu'il en soit de ce que feront ou peuvent faire les ministérialistes socialistes, en rompant complètement avec eux, le socialisme révolutionnaire s'est libéré de toutes entraves à son progrès, à son action. Parti d'opposition gouvernementale, parti de révolution, il peut librement exercer sa politique, sa tactique, marcher à son but, constituer son organisation, son unité.

ÉDOUARD VAILLANT.

ÉPITAPHE DE GALILÉE

Celui dont ce tombeau renferme la poussière
Pensa périr pour trop savoir :
Dans un monde à courte visière,
Il est dangereux de trop voir.

PETITE SALADE ANARCHISTE

Le Bréviaire des hommes d'ordre

L'HOMME D'ORDRE. — Il faut que les foules idiotes soient dirigées par des sages.

— Qui est-ce qui a dit cela?

— Nous.

— Qui sera chargé de distinguer les sages des masses brutes?

— Nous.

— Qui investira les sages du pouvoir de commander aux idiots?

— Nous.

— Quels sont les sages que vous désignerez?

— Nous.

— Qui sera chargé de vérifier si vous ne vous êtes pas trompés dans votre choix?

— Nous.

— Mais alors, que devient la liberté pour les peuples?

— Il ne faut pas leur laisser la liberté parce que, ne l'ayant jamais eue, ils ne sauraient pas s'en servir. S'ils savaient s'en servir, on la leur donnerait; mais comme on ne peut pas la leur donner tant qu'ils.....

La suite comme sur les chevaux de bois.

Et voilà ce que c'est que la politique des classes dirigeantes... Pardon!... « *dirigéantes* ».

* * *

Notes pour un Dictionnaire politique à faire

ASSOCIATION. — Mauvais sentiment qui pousse les travailleurs à ne pas se contenter, comme supplément de bénéfice, de l'augmentation du prix de la viande.

CONSERVATEUR. — Honnête citoyen qui répète sans cesse :

« Avec de l'ordre et de l'économie, on arrive toujours!... Je conserve ce que j'ai; que ceux qui n'ont rien en fassent autant, et la société marchera toute seule ».

FAVEUR. — Ruban très étroit qui s'obtient spécialement à l'aide d'une conscience très large.

FÉODALITÉ. — Régime des coquins « *fièffés* ».

GIROUETTE. — Qui tourne sans cesse pour rester en place.

GENTILHOMME. — Titre héréditaire qui n'a qu'un tort, c'est de dispenser celui qui le porte de l'acquérir.

GÉNUFLEXION. — Un élan qu'on prend pour atteindre plus haut.

LIBRE-PENSEUR. — Affreux chenapan qui veut se faire des convictions sur mesure, et ne se résout pas à habiller sa foi à la « *Belle-Jardinière* » des erreurs toutes faites.

RÉACTIONNAIRE. — Homme timide qui fait tomber plus de monde en voulant reculer au milieu d'une foule qui avance, que s'il suivait le courant.

LIBERTAIRE. — Celui qui croit que l'on ne peut, — ni ne doit, — transiger avec les principes, et qui se figure qu'il est plus court, moins coûteux et plus pratique de bâtir une bonne maison neuve que d'en ratistoler une mauvaise qui croûle.

TOUCHATOUT.

SOCIALISME AIMABLE

Jules Simon avait inventé jadis la République aimable qui pouvait et devait être acceptée par tous les partis réactionnaires, attendu que tous y trouvaient leur compte. Plus tard, M. Spuller inventa l'esprit nouveau, toujours dans le même ordre d'idée. Nous avons maintenant les nationalistes qui se disent républicains et qui, avec leurs alliés cléricaux, bonapartistes, monarchistes, prétendent être les seuls défenseurs de l'esprit de tolérance, ce qui ne les empêche pas de crier à tous propos : Mort aux juifs ! et d'en assommer quelques-uns quand l'occasion se présente. Tout cela pour donner le change à l'opinion publique et pouvoir tomber à bras raccourcis sur ceux qui veulent une République qui soit la République.

Jusqu'alors il n'y avait pas grand mal, le parti socialiste allait grandissant, il devenait le seul parti vraiment républicain, le prolétariat y entrait en masse, il avait sa confiance.

Aujourd'hui voilà ce parti divisé en deux : d'un côté ceux qui veulent rester fermes dans la voie révolutionnaire et ne pas abandonner leur attitude d'opposition à la classe capitaliste ; de l'autre côté les défenseurs d'un socialisme « modern style » qui, à l'instar de Jules Simon avec sa République aimable, veulent implanter chez nous un socialisme qui n'effraie pas trop les bourgeois et leur permette de venir s'y embrigader sans trop déchoir.

Comme toujours en pareil cas, ce sont ceux qui abandonnent la route droite, mais quelque peu abrupte, de la révolution pour s'égarer dans les chemins tortueux du parlementarisme, qui traitent les autres de lâcheurs et les accusent d'être la cause de tout le mal. Rien d'étonnant à cela ; il est toujours gênant, quand on se courbe, de voir près de soi des hommes qui veulent continuer à se tenir droit.

Ces socialistes nouveau genre ont des trésors d'indulgence pour leurs amis, qui peuvent devenir ministre, chef de cabinet ou occuper tous autres emplois des plus lucratifs sans encourir de leur part le moindre blâme, on les en félicite même. C'est ce qu'ils appellent se sacrifier pour la défense de la République.

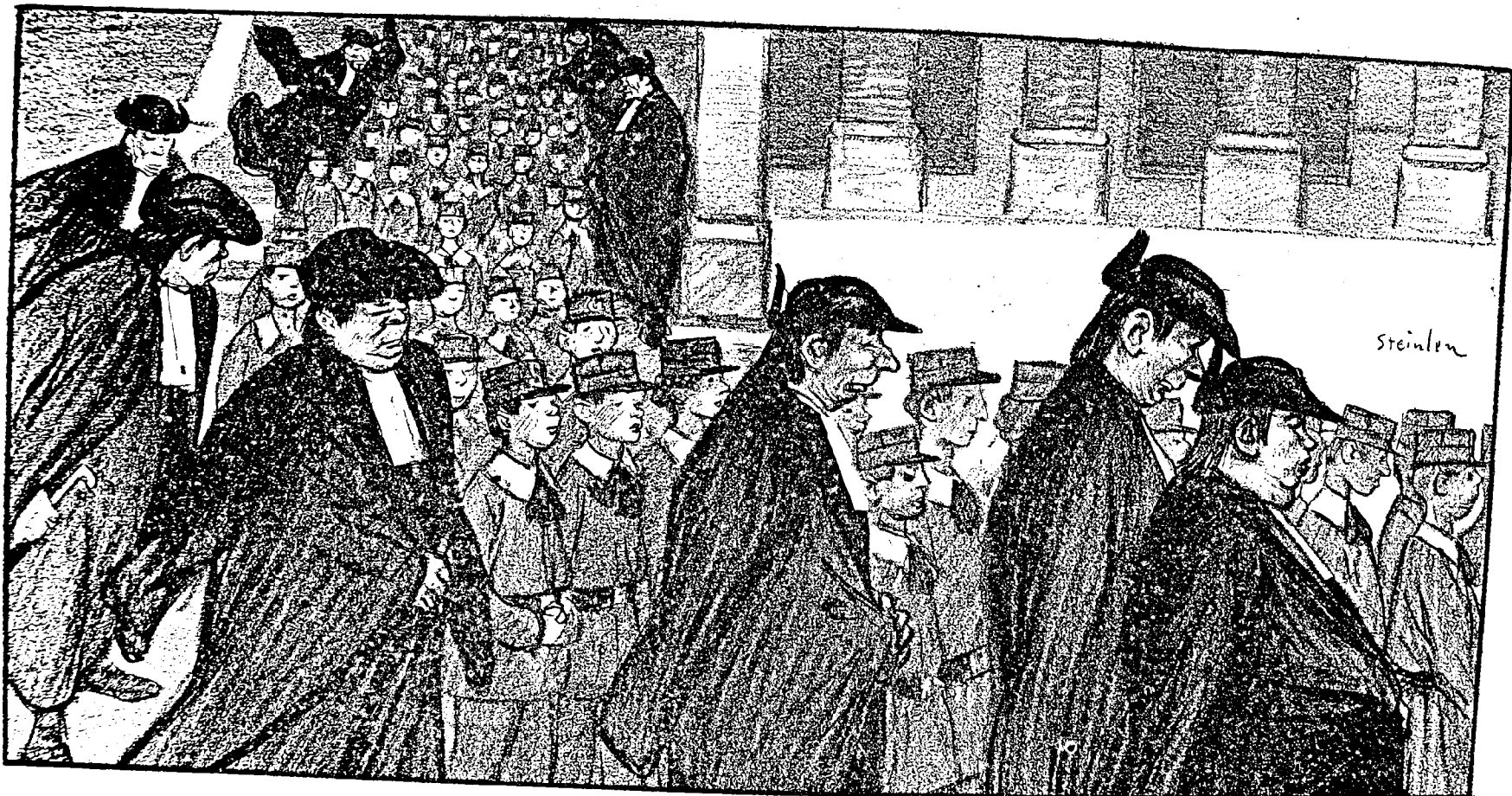
Comme il est loin le temps où ce malheureux Trinquet, revenant du bagne, malade, sans le sou, était réprouvé, accusé de trahison, pour avoir accepté à la préfecture de la Seine un modeste emploi qui lui permit de vivre.

N'ayez pas la maladresse de protester, vous seriez traité de « Pontife », comme jadis les modérés, avant que Gambetta se fut assagi, le traitaient de fou furieux et comme les amis de ce dernier traitaient plus tard les radicaux qui faisaient triste mine à la République opportuniste.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets, l'attraction du pouvoir et des avantages qui en découlent est grande et beaucoup d'hommes, dans tous les partis, s'y laissent attirer, reniant peu à peu leur passé, leurs programmes, et le peuple écumé se voyant toujours berné, écoute le premier charlatan venu qui se présente à lui affublé d'un panache quelconque et qui, avec de grands mots vides, lui promet de faire son bonheur s'il veut faire abandon de ses droits.

Et il en sera malheureusement ainsi tant que l'éducation politique et économique du peuple, pris dans son ensemble, ne sera pas assez avancée pour qu'il prenne lui-même ses affaires en main. Alors personne ne pourra le tromper.

E. LAFRANÇOIS.



Dessin de STEINLEN (*L'Assiette au beurre*)

APRÈS TRENTE ANS DE RÉPUBLIQUE

Les petits Fovaux ou l'espoir de la Patrie

L'HEURE ATTENDUE

A P. Argyriadès.

I

L'heure s'achève, lente, à l'éternelle horloge,
Sa durée est d'un siècle ou même de mille ans,
Et l'homme que la mort sous terre bientôt loge,
Sans qu'il voie aboutir ses espoirs ni ses plans,

L'homme, qui croit au mieux, mais qui se heurte au pire,
Par une constante et dure fatalité,
Evoque, fiévreux, l'heure à laquelle il aspire,
D'une plus sage et moins souffrante Humanité.

Destin muet, oh ! quand d'une Humanité telle,
Quand donc, pour nous vivants, l'heure sonnera-t-elle ?

II

L'heure attendue où l'homme, à l'homme aujourd'hui loup,
Dans l'horrible âpreté des luttes pour la vie,
Et qui se plait souvent à faire un mauvais coup,
Et que ronge, en son cœur, l'égoïsme et l'envie,

Envers l'homme n'aura plus que douceurs d'agneau,
Que tendresses de chien, que regards de gazelle,
Révélant à son frère un instinct très nouveau,
Montrant à le servir un admirable zèle,

Ah ! cette heure bénie, il est fort incertain,
Qu'elle sonne jamais pour nous, muet destin !

III

L'heure où, dans la cité qu'un idéal tout autre
Eprendra, les moins bons, ne pouvant concevoir
Qu'on ait si longtemps dit : « le mien », et non « le nôtre »,
Renieront leur faux droit, au nom du vrai devoir ;

Où reconstituant l'intégral héritage
Que des usurpateurs seuls ont pu diviser,
Tous se proposeront l'équitable partage
Des produits sociaux comme but à viser.

Destin muet, oh ! quand d'une Humanité telle,
Quand donc, pour nous vivants, l'heure sonnera-t-elle ?

IV

L'heure où le sens moral, divin régulateur
De nos actions et si cher aux belles âmes,
Sera par tout pays, du pôle à l'équateur,
L'irréfragable Dieu des hommes et des femmes ;

Où, le vice cédant la place à la vertu,
Enfin l'on trouvera quelque agrément à vivre,
Où le plus entêté des méchants, abattu,
Suppliera que du mal qu'il fit on le délivre.

Ah ! cette heure bénie, il est fort incertain
Qu'elle sonne jamais, pour nous, muet destin !

V

L'heure salvatrice où les peuples de la terre,
Sur lesquels pèse, tel un cauchemar épais,
Un nuage chargé des foudres de la guerre,
Salueront le lever du soleil de la paix,

Et n'évoqueront plus de l'armée et des armes
Le fantôme maudit, le souvenir affreux
Que pour opposer, à tant de deuils et d'alarmes
Emplissant le passé, l'aube d'un siècle heureux.

Destin muet, oh ! quand d'une Humanité telle
Quand donc, pour nous vivants, l'heure sonnera-t-elle ?

VI

L'heure où ces autres maux : richesse et pauvreté
S'annihileront dans une commune aisance,
Où nul n'aura de rien jusqu'à satiété,
Où chacun recevra de tout en suffisance ;

Où le temps du labeur et le temps du loisir
Se feront dans la vie un parfait équilibre,
Où le travail aura la saveur du plaisir,
Parce que non forcé, mais recherché, mais libre.

Ah ! cette heure bénie, il est fort incertain
Qu'elle sonne jamais, pour nous, muet destin !

EDMOND THIAUDIÈRE.

23 juillet 1901. .

INTERNATIONALISME

On cite fréquemment, dans les réunions socialistes, le cas d'un exploitateur capitaliste odieux entre tous.

Il règne en maître sur une grande cité industrielle du Nord ; par le pouvoir qu'il a d'affamer quelques milliers de familles, il transforme en *Jaunes* des travailleurs naguère socialistes ; en plein foyer de socialisme, il s'est taillé un fief électoral. Il est député patriote et nationaliste. Il confectionne lui-même les lois dont il a besoin pour tenir ses esclaves dans l'obéissance.

Ce patriote nationaliste exerce aussi son industrie dans le grand empire des tsars. Il a fondé des usines en Pologne, où les salaires sont encore plus misérables que chez nous. Et pour protéger ses usines de Pologne contre ses propres usines de France, il a demandé au gouvernement russe d'élever les droits de douane sur les produits de sa fabrication. C'est un trait de génie capitaliste : il emploie ses serfs polonais pour affamer ses serfs français, et réciproquement. Il se fait concurrence à lui-même pour gagner des deux côtés. Il achète, sans doute au même prix, du syndicat Méline et du syndicat Pobiedonostseff ou Witte, les privilèges douaniers nécessaires à sa combinaison.

Combien de fois n'ai-je pas entendu flétrir l'impudence de cet exploitateur patriote, qui joue si audacieusement du nationalisme pour escroquer un mandat législatif, et de l'internationalisme pour rafler des millions !

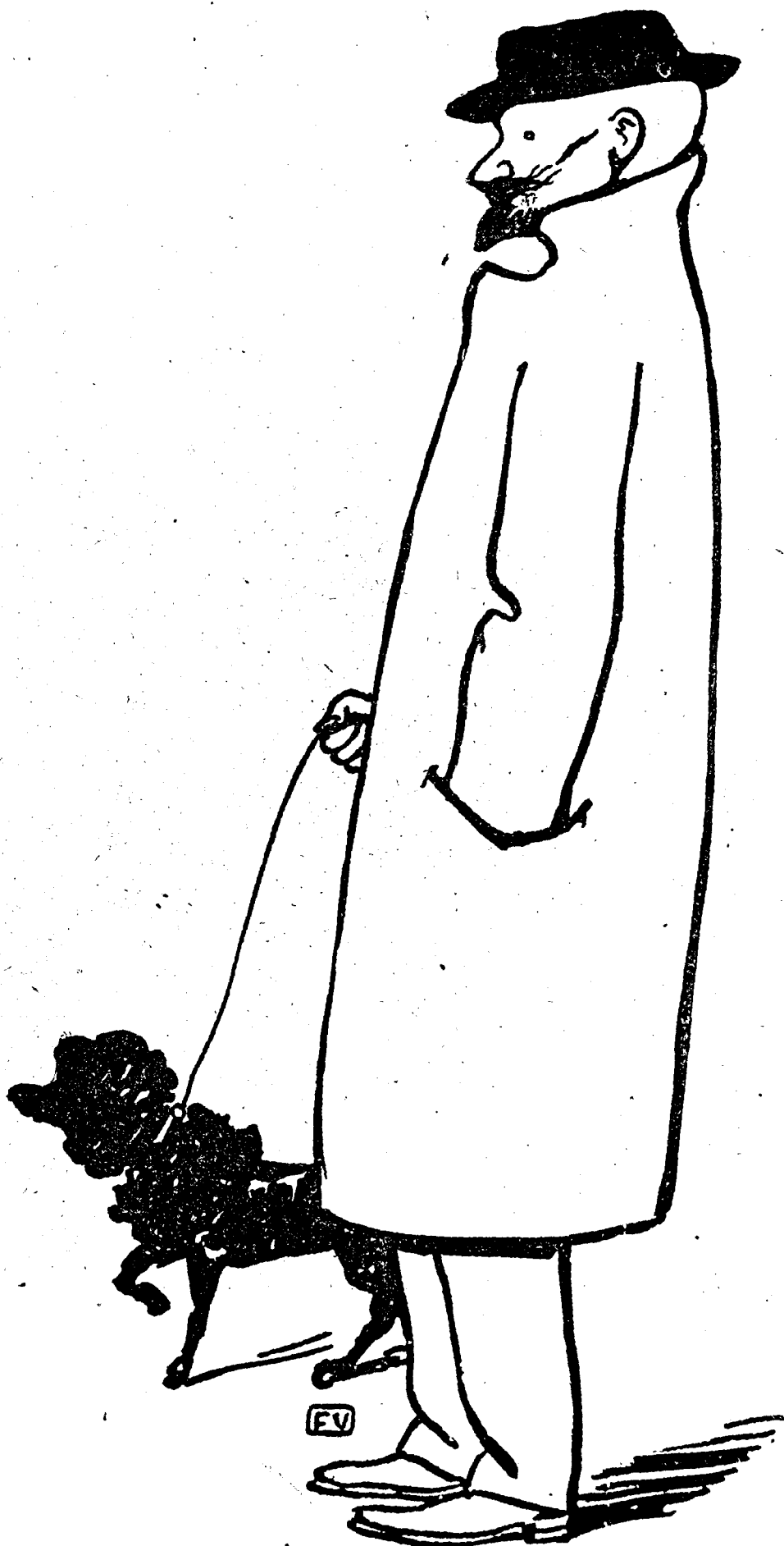
Mais je n'ai pas encore entendu parler, dans les réunions, d'un autre cas aussi typique.

Nos lecteurs connaissent tous les Grands Magasins des Cent Mille Paletots, qui seront en cas de guerre les Cent Mille Capotes, et sans doute, en temps d'élections, les Cent Mille Vestes. On y vend des pardessus, des jaquettes, des vestons, des chapeaux, de la lingerie, de l'eau du Jourdain, de la cordonnerie et des vêtements de première communion, à des prix inconnus jusqu'à nos jours.

Ce que les tarifs du *Décrochez-moi ça* socialiste représentent de faillites dans le petit commerce et de souffrances chez les ouvriers, on peut l'imaginer sans peine.

Cependant les travailleurs socialistes (*sic*), nourris de déclamations sur la fraternité et sur la solidarité de classe, courent en hâte au bazar de la S.-Lucillus, pour profiter de la misère de leurs camarades. Phénomène vraiment curieux. Quand on s'adresse à une coopérative ouvrière et qu'on veut, pour la soutenir, lui confier des travaux, elle réclame des prix supérieurs au prix-courant, faisant valoir que le client socialiste doit réagir contre l'abaissement des salaires. Ensuite, ces mêmes ouvriers bénéficient sans scrupule, dans leurs achats aux Cent Mille Paletots, des prix de famine qui impliquent une exploitation sauvage.

Le petit commerce parisien montre malheureusement plus de logique. On lui reproche, à juste titre, d'être le point d'appui du nationalisme. Il a peut-être une excuse. Quand on lui propose de sacrifier ses intérêts immédiats à la transformation de la société, il y répugne d'abord parce que l'égoïsme est le premier instinct de toute créature en général et de tout bourgeois en particulier. Pourtant, on arriverait à le convaincre. La foi sincère et désintéressée a fait d'autres miracles. Mais lorsque le petit boutiquier voit que *l'apôtre est simplement un autre boutiquier*, un tenancier de bazar, un mercanti privilégié, qui célèbre les bienfaits de l'égalité... tout en s'affranchissant de la patente, qui chante la justice...



URBAIN GOHIER

tout en saignant à blanc les ouvriers, qui annonce une ère de vertu...
tout en se livrant aux plus sales trafics — il se méfie.

Tiens !

Les produits du *Décrochez-moi ça* socialiste se fabriquent soit en France, dans les prisons ou dans les ouvroirs, soit en Belgique. Dans une ville belge que nous connaissons, un vaste bain industriel occupe une quantité de femmes qui confectionnent, pour le compte du grand tribun :

Un pardessus moyennant	4 fr. 50.
Un veston	— 4 fr.
Un pantalon	— 0 25 centimes.
Un gilet	— 0 25 centimes.

Enfoncé, le Bon-Pasteur !... Inutile de dire que les ouvrières en question ne préparent pas leurs enfants à la première communion « sur les domaines de leurs familles », et qu'elles n'envoient pas leurs pierreries aux Expositions universelles.

La propagande socialiste, comme la propagande anticléricale va sans doute devenir difficile auprès des femmes de la classe ouvrière. Leur influence est pourtant décisive dans le ménage. C'est les femmes des ouvriers qui font d'eux des *Jaunes*, quand elles ont peur, pour elles-mêmes et pour leurs petits, de la grève et du chômage. Elles seraient d'héroïques socialistes, si on les persuadait que le socialisme rendra meilleur le sort de la mère et de l'enfant. Elles seront d'intraitables ennemies du socialisme, si elles y entrevoient une duperie.

Allez donc leur parler d'anticléricisme après la première communion Jaurès !

Allez donc leur parler de ce que fera le socialisme pour relever la condition de la femme quand elles connaissent la situation de leurs sœurs aux Cent Mille Paletots !

Les exploitées que je citais tout à l'heure sont des Belges. A bas les frontières ! tous les travailleurs sont frères et solidaires... Entendu. Mais frères de souffrance ? solidaires dans la misère ? sous le règne des négriers socialistes comme sous la domination des forbans capitalistes ?

L'industriel nationaliste, qui affame des ouvriers en Pologne pour faire baisser les salaires en France, né me semble pas différer beaucoup de l'industriel socialiste qui avilit les salaires en Belgique pour affamer les ouvriers en France.

L'internationalisme de ce socialiste et l'internationalisme de ce nationaliste sont identiques.

Pas plus dans l'ordre religieux que dans l'ordre économique, je n'arrive à distinguer M. Jaurès de M. Motte.

Ils se rencontrent dans la pratique des grandes affaires comme leurs enfants se rencontrent à la Sainte-Table.

Est-ce la peine de changer d'exploiteurs pour subir la même exploitation ?

Est-ce la peine de changer de jésuites pour rester dans le jésuitisme ?

URBAIN GOHIER.

L'Esprit d'autrefois

A propos de l'exécution de Lavoisier, le célèbre savant condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, on raconte l'anecdote suivante :

Un royaliste convaincu disait à un des membres de ce tribunal :

— C'est une infamie !... Vous n'êtes pas honteux d'avoir envoyé à la guillotine un savant de cette valeur !... l'inventeur de l'oxygène...

— Possible !... répondit le farouche sectaire ; mais lui, il n'a trouvé que l'oxygène... et nous, nous avons trouvé que... l'occis n'gène plus !...

TOUCHATOUT.

LE VRAI COMBAT

Qui que l'on soit et quoi que l'on pense, il est un fait que nul ne peut nier aujourd'hui : c'est que les conflits qui éclatent chaque jour entre la classe ouvrière et la classe bourgeoise revêtent un caractère de plus en plus aigu. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un regard autour de soi et à tirer l'enseignement qui découle des grandes grèves qui ont surgi à foison durant ces deux dernières années.

Les ministérialistes et autres néo-socialistes peuvent mener un tapage infernal autour de leur nouvelle méthode de la collaboration des classes et d'escarmouches parlementaires pour l'obtention de réformes anodines et trompeuses, c'est sur un tout autre terrain que se livre le véritable combat socialiste.

La lutte économique, la lutte pour la bouchée de pain, devient de plus en plus âpre et c'est à ce moment précis où la masse ouvrière, en pleine possession de sa conscience de classe meurtrie et exploitée, relève la tête et secoue de tous ses efforts l'odieux joug patronal et capitaliste, que de soi-disant socialistes, imbus de je ne sais quel esprit d'avancement à reculons, voudraient la désarmer sur le terrain politique et l'amener pour ainsi dire à récipiscence devant la pseudo « Défense républicaine » qui la berne et la dupe, remplissant en cela son rôle de conservatrice des privilèges et des intérêts bourgeois.

Drôle de calcul que celui qui consiste à nous faire perdre en longueur ce que nous gagnons en profondeur et à nous faire reculer sur la grande voie socialiste à mesure que nous pénétrons plus avant dans l'esprit des masses.

On peut dire de nous que nous sommes les apôtres du tout ou rien, et tourner cette conception en dérision, on ne parviendra pas à démontrer que nous ne livrons pas à la classe dirigeante le vrai combat révolutionnaire sur tous les terrains où il se présente.

La vérité est que, loin de nous draper dans une intransigeance dédaigneuse et stérile, nous cherchons à tirer profit de toutes les bribes de réformes que se laisse arracher le pouvoir bourgeois sous la pression ouvrière et socialiste. Et le groupe socialiste révolutionnaire de la Chambre l'a suffisamment démontré par ses nombreuses interventions dans la discussion des lois sur les associations et les retraites ouvrières.

Mais nous n'érigions point ces réformes à l'état de culte et elles ne sauraient nous faire oublier le but à atteindre vers lequel convergent toutes nos aspirations et toutes nos activités. On nous objecte bien que nous ne sommes point les seuls à ne pas oublier l'idéal communiste, seulement qu'en attendant la réalisation de cet idéal, il faut vivre et accepter les conditions de vie que veut bien nous faire la société bourgeoise et capitaliste, mais tout dans l'attitude de ceux qui, n'osant avouer leur ministérialisme, le voilent d'une gaze si légère qu'il paraît au travers, dément et contredit cette fantaisiste assertion.

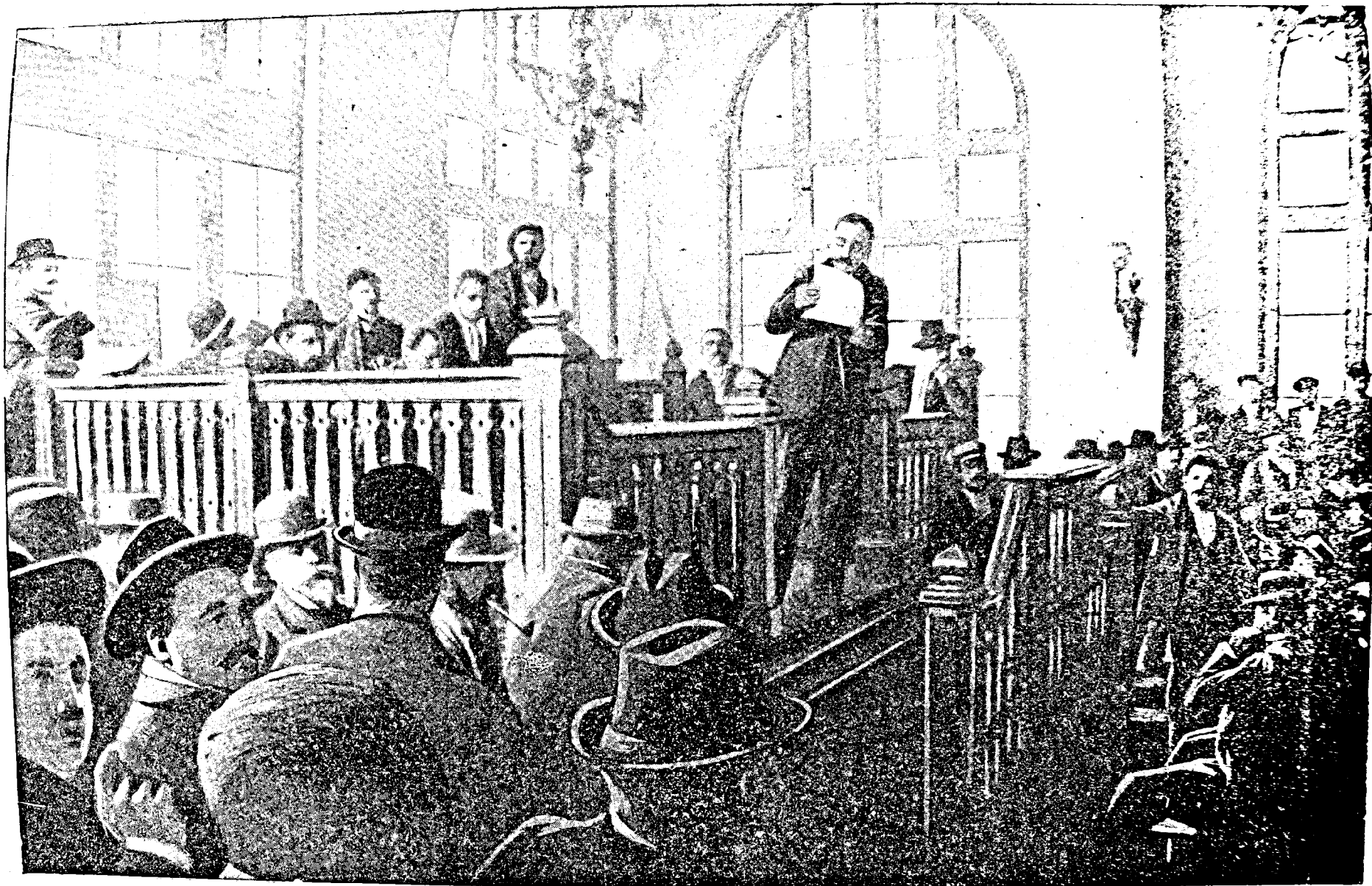
C'est le groupe parlementaire de la Chambre, s'effrayant et prenant peur au moindre danger couru par le ministère cher à son cœur. C'est l'éponge passée intentionnellement sur les crimes de la Martinique et de Chalons. C'est le silence apporté autour de l'expulsion de Morgari et de Paouli, de l'extradition de Sipido et de l'envahissement de la Bourse du Travail. En un mot, ce sont de soi-disant socialistes se constituant les terre-neuves et les souteneurs acharnés d'un ministère ne valant ni plus ni mieux que tous ceux qui l'ont précédé ou qui lui succéderont sous le régime bourgeois, mais ayant en tout cas à son actif des actes que ne désavouerait pas un ministère de réaction.

Et quand nous dénonçons tout cela, on nous accuse de nous murer dans une tour d'ivoire et de ne pas vouloir en descendre pour prendre contact avec les choses et les possibilités de la vie usuelle. C'est grotesque, et nous en rions, si ce n'était avant tout scandaleux au premier chef.

Non, nous ne sommes ni des rêveurs, ni des sectaires, mais l'histoire ayant enregistré hier la faillite de tous les partis politiques, nous ne voulons pas que de concessions en concessions, elle enregistre demain la faillite du Parti socialiste.

HENRI LAUMER.

A l'école du malheur, les misérables sont les premiers de la classe.



LES GRÈVES DE MARSEILLE EN 1901. — Une réunion de Grévistes à la Bourse du travail.

(Tiré de l'Actualité)

La Maladie, c'est la Misère.

L'avenir est aux races qui ne sacrifient pas leur corps.

Ecole de Salerne.

On ne parle que de microbes. On ne parle que de maladies.

On fonde des ligues pour combattre toutes les calamités régnantes.

Il sort de terre une foule d'associations aux programmes ronflants. Il n'est point de fléaux — peste, rage, tuberculose, typhus, etc. — qui ne soient poursuivis par des théories d'Hippocrates et de Galiens. Il n'en est point qui ne soient mis en fuite par des sérums dont toute la presse *vénale et modiste* chante les vertus curatives.

Que d'or est chaque jour englouti pour enrayer la propagation du mal !

Sans doute, de toutes les dépenses faites par les gouvernements, il n'en est point de plus utiles que celles qui ont pour but la conservation de la Santé, mais la Santé sera-t-elle un jour assurée à chacun de nous par l'introduction dans notre sang d'une série de vaccins ?

Les sérums empêchent si peu les maladies que, depuis trente ans, la mortalité française n'a pas sensiblement diminué.

Nous ne voulons pas accuser d'impuissance les pratiques pasteuriennes — filles des découvertes de notre grand Raspail — mais qui niera qu'elles sont incapables de nous préserver des maux que multiplie et aggrave le régime capitaliste ?

Où allons-nous ?

Le manque de lumière, d'air pur et d'eau potable nous intoxique et nous étiole. L'insuffisance de nourriture nous affaiblit. Le travail excessif nous épuise et nous déforme.

Depuis cinquante ans, la mortalité par les maladies constitutionnelles augmente. La mortalité générale des adultes — surtout des travailleurs de l'industrie — s'élève également.

Et la Société bourgeoise, au lieu de confesser ses crimes, se pose en « bienfaitrice » du Prolétariat en lui ouvrant quelques dispensaires et *sanatoria* pour tuberculeux.

La tuberculose, la scrofule, le rachitisme, l'anémie, le typhus, toutes ces maladies terribles, *sans remèdes*, qu'est-ce, sinon des fléaux produits par l'exploitation capitaliste ?

La tuberculose, c'est la misère. La scrofule, c'est la misère. Le rachitisme, c'est la misère. L'anémie, c'est la misère. Le typhus, c'est la misère... Toutes les maladies que l'on soigne à grands frais dans les hôpitaux n'ont d'autre cause que le manque de confort.

La pauvreté, telle est bien, en effet, l'unique source du mal qui nous accable et qui tuera sûrement les générations futures si nous ne parvenons pas à le détruire.

L'insalubrité des habitations, l'absence d'aliments sains et réparateurs, le manque de vêtements, la malpropreté corporelle elle-même, tout cela naît de la misère.

Sur cent cas de tuberculose, confessent les médecins qui l'exploitent au profit de la classe bourgeoise — et au leur, — sur cent cas, dix proviennent de l'hérédité, dix sont dûs à la contagion et quatre-vingts ont pour cause la misère physiologique et son satellite l'alcoolisme.

La mortalité par la tuberculose est partout en proportion du degré de misère. En veut-on une preuve, une preuve manifeste ? (Et il pourrait en être présenté des milliers d'aussi convaincantes). Paris nous la fournira. « Dans le riche quartier de la place Vendôme, sur cent mille habitants, il en meurt 133 de phtisie pulmonaire. Dans le plus riche arrondissement de Paris, le VIII^e, la moyenne pour cent mille est de 115. Dans le VI^e, le VII^e, le XVI^e, la moyenne est plus élevée, de 250 à 320 ; c'est que la proportion d'ouvriers et de malheureux y est un peu plus considérable. Au contraire, dans les quartiers vraiment ouvriers et, par conséquent, pauvres, le nombre des décès par phtisie, pour cent mille habitants, monte jusqu'à 556 dans le XX^e, 453 dans le XIX^e, 496 dans le XVIII^e, 489 dans le XV^e, 443 dans le XIII^e, 482 dans le XI^e, 410 dans le V^e. Dans le X^e, la

moyenne, pour le quartier pauvre de l'Hôpital-Saint-Louis, est de 465, tandis que pour les trois autres quartiers aisés, elle varie de 240 à 350. Le quartier malheureux des Epinettes fournit un chiffre de 478; les trois autres quartiers riches du même arrondissement nous offrent une moyenne variant de 251 à 276. » (Bompard)

Ce que nous disons de la tuberculose peut s'appliquer à toutes les maladies de misère qui ont le triste privilège de pouvoir doubler — parfois tripler — la mortalité générale. Un exemple : La mortalité annuelle est de 1 0/0 dans le riche quartier de La Madeleine et de 4. 3 0/0 dans le pauvre quartier de Montparnasse, ce qui revient à dire que, dans le somptueux quartier précité, les familles ne sont en deuil que tous les vingt ans tandis que le même fait se reproduit tous les quatre ans et demi dans le pauvre Montparnasse. Toutes les grandes villes présentent ces contrastes révoltants, cette différence de mortalité entre les populations laborieuses et les populations oisives qui, seule, suffirait à légitimer les plus sanglantes révolutions sociales.

La Société bourgeoise est un vaste abattoir où des millions de prolétaires donnent perpétuellement leur sang, leurs muscles, leurs nerfs, leur cerveau, leurs os même, pour engraisser une poignée d'abjects privilégiés.

La Médecine est impuissante à guérir les maux engendrés par un ordre social contraire aux intérêts de l'Humanité.

Seul le Socialisme pourra, en dégagant les sources de la Vie de toute ambiance impure, instaurer l'ère de Santé individuelle que nous attendons et qui ne saurait se développer que là où règne la Santé sociale. *Homo sanus in societate sana.*

Toute politique vraiment progressiste doit être orientée vers les réformes ayant pour but la protection de la Santé prolétarienne.

Et ce n'est pas des drogues, des médicaments, des produits pharmaceutiques, c'est-à-dire des poisons — *pharmakon*, poison — qu'il faut aux travailleurs, mais des aliments : lumière, air, eau, pain, viande, etc. Ils n'ont guère davantage besoin de ces *sanatoria* et autres établissements similaires, cent fois plus utiles à ceux qui les créent (politiciens, philanthropes, médecins, etc.) qu'à ceux qui y vont chercher quelques jours de repos (?) avant de reprendre, dans les ateliers et fabriques, la lourde chaîne du salariat au plus grand profit de leurs « bienfaiteurs ».

Où, il faut des réformes. Il faut des réformes profondes, des réformes amenant une transformation radicale de la vie ouvrière, des conditions de la main-d'œuvre et de sa rémunération.

Il faut réduire la durée de la journée de travail afin de soustraire l'homme du peuple à l'épuisement nervo-musculaire qui le menace.

Il faut améliorer le logement, le vêtement, le chauffage, ... sources de nombreuses maladies.

Il faut relever l'alimentation afin de rendre au prolétaire un poids, une taille, un thorax, une force musculaire, ... qu'il n'aurait point dû perdre et le délivrer à jamais à la tentation de boire de l'alcool.

Les maux engendrés par le Capitalisme auraient-ils pu être évités ou sont-ils des fruits naturels de la Civilisation ?

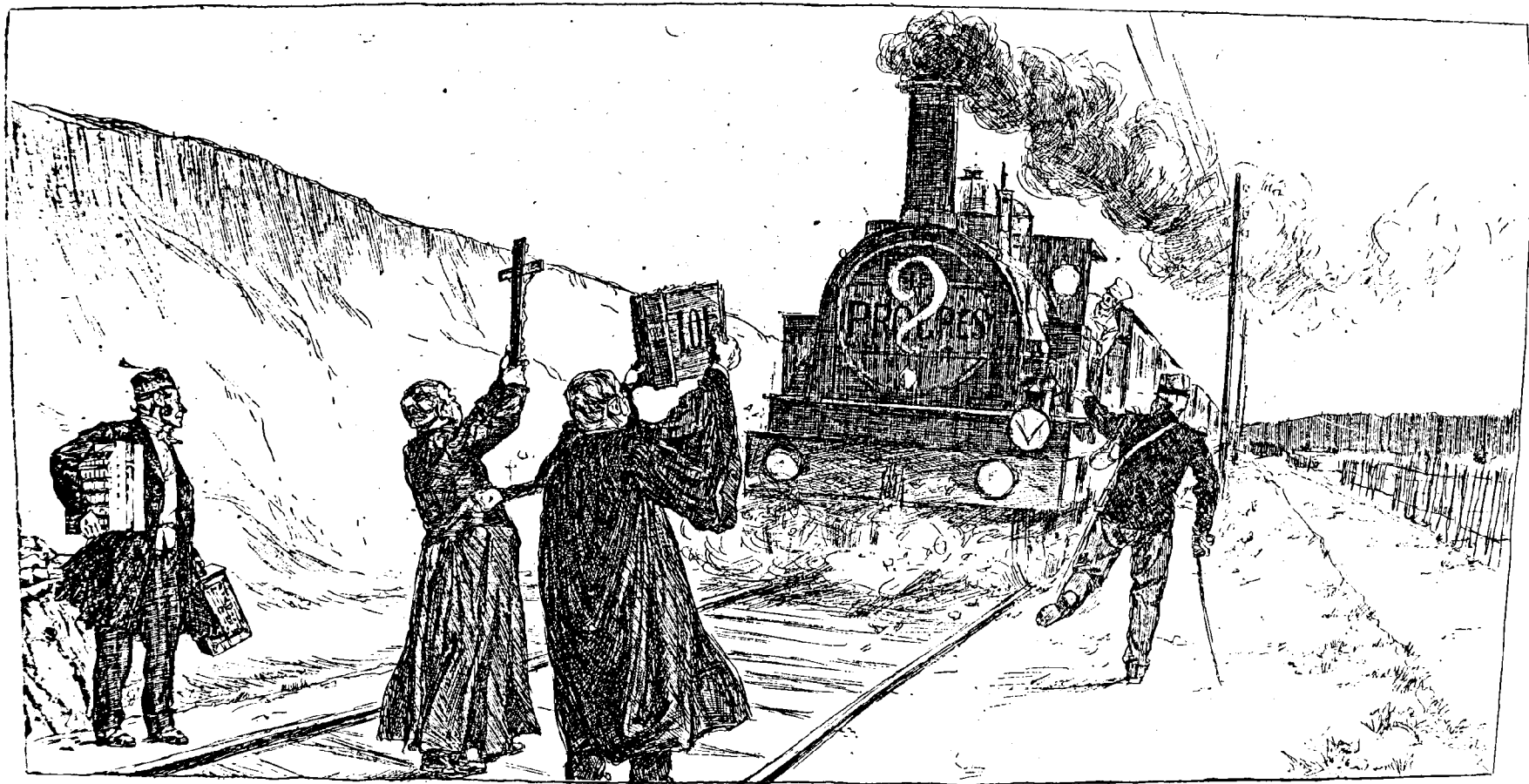
La Civilisation est innocente des maux qu'elle enfante. Ce n'est pas elle qui arme les hommes et les condamne à s'entre-tuer du berceau à la tombe, qui a chanté l'horrible, l'abominable *bellum omnium contra omnes* de Hobbes. Ce n'est pas elle qui assure l'opulence aux oisifs et la pauvreté aux laborieux. Ce n'est pas elle qui rive à la galère du travail éternel une classe dépouillée de toute propriété. Ce n'est pas elle qui enlève, avec le rayon de soleil, avec la portion d'air sain et d'eau pure, le pain sans lequel l'individu le plus civilisé n'est jamais — physiquement, intellectuellement et moralement — qu'un sauvage.

Non, ce n'est pas la Civilisation qui a détourné, au profit d'une minorité d'inutiles et de dégradés, les sources de la Richesse, les sources du Vivre : la terre et les instruments de travail.

C'est le régime capitaliste, héritier de tous les vols, de tous les pillages, de toutes les spoliations de l'Histoire qu'il faut accuser.

Les causes de dégénérescence que nous ne cessons de signaler depuis vingt ans dans la presse socialiste ne sont pas imputables à la Civilisation mais à l'exploitation de l'Homme par l'Homme, legs des pires époques d'anthropophagie... qu'il continue.

La Civilisation comme le Socialisme — son fils — condamne ce régime homicide et en souhaite la prompte et complète disparition.



• Dessin de VOGE (*L'Assiette au beurre*)

DANSE MACABRE

Arrêtez-le !..

Lutter contre la régression organique qui nous menace, travailler à tarir la source des maladies qui nous assaillent, ce n'est donc pas, comme certains pharisiens le prétendent, combattre la Civilisation, mais, au contraire, en favoriser le développement.

Tout régime édifié sur le privilège est mortel à la race. Toute société qui admet l'inégalité sociale mène fatalement à la dégénérescence. Toute exploitation est une extermination en perspective.

La classe bourgeoise ne peut plus que le mal de l'Humanité.

C'est au Prolétariat désormais qu'il appartient de préparer les voies du Progrès, d'instaurer, sur les ruines de l'ordre capitaliste, la Société égalitaire qui doit apporter à l'Homme — enfin libéré de toutes les servitudes politiques, économiques, morales, etc. — les félicités qui, de tous temps, ont diamanté ses rêves d'avenir.

Il n'est pas de sauveurs suprêmes.

Peuple, pour te guérir comme pour t'émanciper, pour recouvrer la Santé comme pour rentrer en possession des richesses filles de ta main et de ton cerveau, ne compte que sur toi-même.

Sois ton propre médecin !

Sois ton propre sauveur !

AGIS ! L'action, c'est la victoire. La victoire, c'est la délivrance

Lille, le 14 Juillet 1901.

Désiré DESCAMPS.

CHANSON DE GESTE ⁽¹⁾

Jean Jaurès, *empereur à la barbe fleurie,*
Vient du Congrès ; *il a le cœur triste, il s'écrie :*
« Lyon ! traître Lyon ! » ; car — ô deuil, ô regrets ! —
La Méthode Nouvelle est morte en ce Congrès.
Déroute ! Les preux fuient. L'Empereur de la Phrase,
« Poignardé » par les siens, aura la barbe rase,
Et sa voix de stentor, en vain tonnant au vent,
Sortira du larynx d'un cadavre vivant.
Des preux féaux, beaucoup sont finis. La déroute
En a fait s'esquiver tout le long de la route.
Lagardelle, Longuet, qu'êtes-vous devenus ?
Dans l'attente des jours prochains, mais inconnus,
Ses yeux vont, effrayés des inutiles tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
L'unité de l'Empire est-elle un simple mot ?
Vaillant est un vieillard, de La Porte un marmot.

(1) J'ai plusieurs remarques à faire. Cette pièce est, par endroits, pastichée du poème célèbre « Aymerillot » de Victor Hugo. J'ai mis en italique les parties empruntées au Maître et citées textuellement — Jean Jaurès, dit l'Empereur, était monarque *in partibus*, mais l'ironiste de la bonne manière qu'est Paul Lafargue, plus juste que le destin, lui a, dans un de ses excellents articles du *Petit Sou*, attribué un empire : celui de la phrase. Je ne vois rien à objecter à cette investiture — Enfin, l'expression « Poignardé » est de Jean Jaurès lui-même. — F. P.

Alors, devant ces deux faiblesses réunies,
On verrait tant de preux, tombeurs de tyrannies,
S'éparpiller soudain, jetant là leur drapeau,
Dans un affolement tragique de troupeau ?
Fuir devant ce vieillard, fuir devant ce pontife !
Le magot, qu'en sa foi simple le nègre attife
Religieusement de feuilles de bambou,
Serait bien plus puissant et six fois plus tabou
Que Celui, qui, régissant, a des poses fatales
En les sphères d'en haut et gouvernementales,
Si l'on voyait, prenant le plus prochain express,
Les congressistes fuir à la voix de Jaurès !

Et le grand Empereur, à cette rêverie,
Laisse un sourire errer sur sa lèvre fleurie.

« Tu feras l'Unité, toi, mon cher Revelin,
Apôtre dont l'âme est blanche comme le lin. »

Mais Revelin, très morne et froid à l'épithète,
Las et découragé, répond, branlant la tête :

« Je suis de trop d'efforts vains aphone et perclus ;
J'ai trop vaticiné, maître ; je n'en puis plus. »

Alors vers Viviani l'Empereur cria vite ;

« Trahiras-tu le dieu qui t'a pris pour lévite ? »

« Le dieu reçoit toujours, répondit Viviani,
Je suis las de donner sans espoir ; c'est fini. »

Ainsi tous répondaient, reprochant leur dommage.
L'un regrettait sa femme et l'autre son fromage (1).
Turot moins casanier, bien sûr, que l'escarbot,
Qui voyage en express, voyage en paquebot ;
Fournière, plus poilu que le pithécantrophe,
Habile à manier l'euphémisme et le trope ;
Basly, que le parti radical lui légua,
Variant à propos et vingt fois renégat ;
Lefèvre, Heppenheimer, Camélinat, apôtres,
Et Bonneval Marie, et tant d'autres, tant d'autres !
Tous, harassés de leurs pérégrinations,
Aspiraient à revoir leurs fédérations.

« Je suis las à ne plus, se plaignait Allemane,
Enfourcher un dada, ce dada fut-il âne. »

(1) Ponard a élevé le fromage à la hauteur du Communisme. Voir son discours au Congrès de 1899. F. P.

L'Empereur écoutait, morose infiniment,
Et sentait la colère en lui confusément
Gronder comme une lave en le fond d'un cratère.

« Taisez-vous ! rugit-il, je vous dis de vous taire.
Allez-vous en, vous tous ! Rentrez au patelin,
Marpaux dans le Jura, Ponard Henri dans l'Ain,
Devèze dans le Gard, Cadenat dans Marseille ;
Autonomes, indépendants sont même oseille.
Et quand on vous dira, voyant votre terreur :
Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ?
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille,
Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
Si vite et si tremblants, et d'un pas si pressé,
Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! »

Emu par ces accents douloureux et funèbres,
Briand se sentait l'âme en proie à des ténèbres.
L'Empereur le comprit, et, se tournant vers lui :

« Aimery, lui dit-il, ô mon dernier appui,
Ma candeur enfantine espère en ta franchise,
Et tu me porteras comme on porte un Anchise.
Nous ferons l'Unité, Aristide, à nous deux. »

Aristide, esquissant un sourire hideux,
Répondit :

« Millerand est un blagueur sinistre.
Je ferais la besogne et vous seriez ministre. »

Alors, désespéré, levant les bras au ciel,
L'Empereur s'écria :

« Je n'ai plus que Clauzel !
Fidèle il me sera, car il est intrépide. »

Le lendemain matin, Clauzel prit le rapide.

*
* *

Et, roulé dans sa foi comme un mort au linceul,
Tous ayant fui, Jaurès fit l'Unité tout seul.

FÉLIX PAGAND.

Le salarié ne voit pas de chance de mieux être; partout il y a impasse pour sa bonne volonté.

PIQUETUR.

LE PORTEFEUILLE

Un soir, tard, après une journée infructueuse, Jean Loqueteux se décida à rentrer chez lui... chez lui!... Il appelait ainsi un banc qu'il avait choisi dans le square de la place d'Anvers, et sur lequel, depuis plus d'un mois, il dormait, avec la voûte d'un marronnier pour baldaquin... A ce moment précis, il se trouvait sur le boulevard, au Vaudeville, où la concurrence, de soir en soir plus nombreuse, son peu d'agilité à se remuer, la malchance aussi, lui avaient valu une soirée dérisoire... deux sous... et encore deux sous étrangers qui n'avaient pas cours...

— Donner deux mauvais sous à un pauvre bougre comme moi... Un millionnaire!... Si ça ne fait pas pitié!...

Il revoyait le monsieur... un beau monsieur, bien nippé... cravate blanche... plastron éblouissant... canne à béquille d'or... Et Jean Loqueteux haussait les épaules, sans haine.

Ce qui l'ennuyait le plus, c'était de regagner la place d'Anvers... C'était bien loin, et il était bien las... mais il tenait à « son chez lui », à son banc. Il n'y était pas trop mal après tout, et il était assuré de n'y être pas dérangé... car il connaissait les agents qui avaient fini par le prendre en pitié, et le laissaient dormir à sa guise...

— Sacristi!... dit-il... voilà une mauvaise journée... Depuis trois semaines, je n'en ai pas eu une si mauvaise... Et l'on a raison de dire que le commerce ne va plus... et que c'est la faute aux Anglais... Sacrés Anglais!...

Il se mit en marche, n'ayant pas perdu l'espoir de rencontrer, en chemin, un monsieur charitable, ou un pochard généreux qui lui donnerait deux sous. . deux vrais sous, avec quoi il pourrait acheter du pain, le lendemain matin...

— Deux sous!... deux vrais sous... ce n'est pourtant pas le Pérou!... se disait-il encore, tout en marchant lentement, lentement... car, outre ses fatigues, il avait une hernie qui le faisait souffrir plus que d'ordinaire.

Et, comme il marchait depuis un quart d'heure, désespérant de rencontrer le monsieur providentiel, il sentit, tout à coup, sous ses pieds, quelque chose de mou... D'abord, il pensa que ça pouvait être une ordure... Et puis, ensuite, il réfléchit que ça pouvait être quelque chose de bon à manger... Est-ce qu'on sait jamais? Le hasard n'aime guère les pauvres, et il ne leur réserve pas souvent des surprises heureuses... Pourtant, il se souvenait, un soir, avoir trouvé, dans la rue Blanche, un gigot de mouton, tout frais, un magnifique et énorme gigot, tombé, sans doute, de la voiture d'un boucher... Ce qu'il avait sous les pieds, à cette heure, ce n'était pas, bien sûr, un gigot... c'était peut-être une côtelette...

— Ma foi!... se dit-il... faut voir ça, tout de même!...

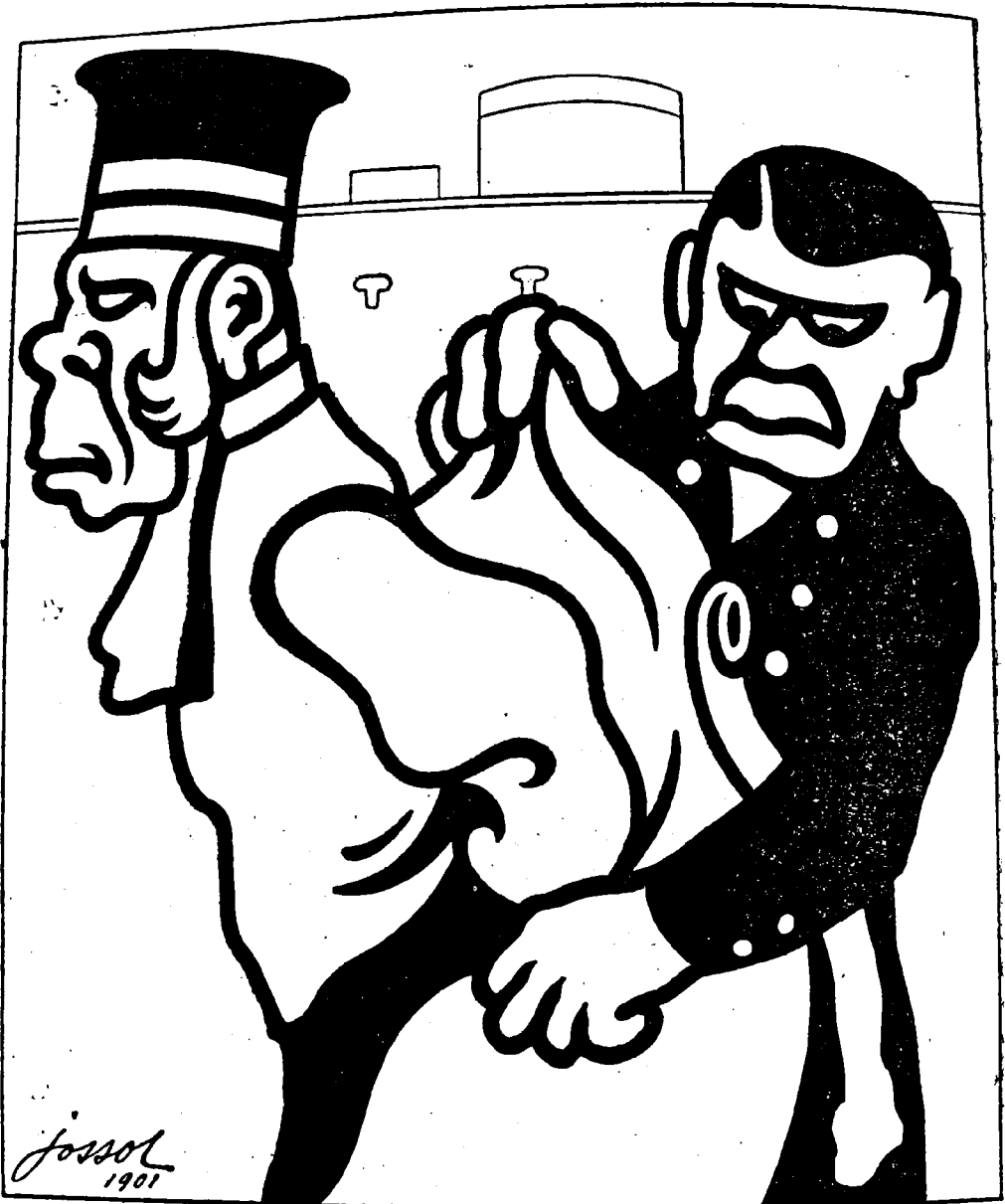
Et il se baissa pour ramasser l'objet qu'il tenait sous ses pieds...

— Hein! fit-il... quand il l'eut touché... c'est pas des choses qui se mangent... Je suis volé...

La rue était déserte... Nul sergot, faisant sa ronde... Il s'approcha d'un bec de gaz pour se rendre compte de ce qu'il avait dans la main...

— Ah bien! par exemple!... ça, c'est plus fort!... murmura-t-il, tout haut.

C'était un portefeuille de maroquin noir, avec des coins d'argent... Loqueteux l'ouvrit, en examina l'intérieur... Dans un des compartiments,



Qu'importe à Monsieur le Juge l'innocence *en fait* si l'accusé est coupable *en droit* ?

Les Tapinophages (ταπεινος, humble, φάγω, je dévore).

il trouva une liasse de billets... dix billets de mille francs attachés par une épingle.

— Ça, par exemple!... répétait-il...

Et, dodelinant de la tête, il ajoutait :

— Quand je pense qu'il y a des gens qui ont des portefeuilles comme ça dans leurs poches... et dans leurs portefeuilles, des dix mille francs!... Si ça ne fait pas pitié!...

Il fouilla les autres compartiments du portefeuille... Il n'y avait rien... Pas une carte... pas une photographie... pas une lettre... pas un indice, par où l'on pût connaître le propriétaire de cette fortune... qu'il avait là... dans la main...

Et, refermant le portefeuille, il se dit :

— Eh bien, merci!... Va falloir que je porte ça au commissaire de

police... Ça va me déranger de ma route... je suis déjà bien... bien fatigué... Non, vraiment... je n'ai pas de chance, ce soir...

La rue était de plus en plus déserte... Nul passant ne passait... Nul sergot faisant sa ronde... Jean Loqueteux rebroussa chemin et se rendit au commissariat de police le plus prochain.

Jean Loqueteux eut beaucoup de peine à pénétrer jusqu'au magistrat... Ses vêtements en guenilles, la peau décharnée et cendreuse de son visage, fit qu'on le prit, tout d'abord, pour un malfaiteur. Et peu s'en fallut qu'on ne se ruât sur lui... et qu'on ne le bouclât au poste... Mais, à force de douceur, d'insistance tranquille, il obtint enfin la faveur d'être introduit dans le bureau de M. le commissaire de police.

— Monsieur le commissaire de police, saluea Jean Loqueteux, je vous apporte une chose que j'ai trouvée, sous mon pied, tout à l'heure, dans la rue...

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est ça... monsieur le commissaire... répondit le pauvre hère, en tendant, du bout de ses doigts osseux, le portefeuille...

— Bien... bien! Et naturellement... il n'y a rien dans ce portefeuille?

— Voyez vous-même, monsieur le commissaire...

Celui-ci ouvrit le portefeuille, sortit la liasse des billets... les compta... Et les yeux tout ronds de surprise :

— Mais dites donc... mais dites donc? s'écria-t-il... Il y a dix mille francs!... Mais sapristi!... c'est une somme énorme... une somme... énorme!... nom d'un chien!...

Jean Loqueteux restait très calme... Il prononça :

— Quand je pense qu'il y a des gens qui ont des dix mille francs dans leurs portefeuilles... ça fait pitié!

Le commissaire ne cessait de considérer le vagabond, avec une expression dans les yeux... une expression bizarre, où il y avait plus d'étonnement encore que d'admiration.

— Et c'est vous qui avez trouvé ça?... Mais, sapristi... vous êtes un honnête homme... un brave homme... Vous êtes un héros!... Il n'y a pas à dire... vous êtes un héros.

— Oh! monsieur le commissaire.

— Un héros!... Car, enfin... vous auriez pu... Enfin, mon brave homme, vous êtes un héros, quoi!... C'est un acte splendide que vous faites là... un acte héroïque!... Je ne trouve pas d'autre mot... Comment vous appelez-vous?

— Jean Loqueteux... monsieur le commissaire.

Le commissaire leva vers le plafond enfumé de son bureau deux bras attestateurs :

— Et il s'appelle Jean Loqueteux!... C'est admirable!... Votre profession?

— Hélas! répondit le mendiant... je n'ai aucune profession!

— Vous vivez de vos rentes?

— De la charité publique, monsieur le commissaire... Et, vraiment, puis-je dire que j'en vis?...

— Oui! oui!... Ah! diable!

Ici, le commissaire esquissa une grimace, et d'une voix moins enthousiaste :

— Enfin... vous êtes un mendiant!

— Dame!... monsieur le commissaire.

— Oui!... oui!...

Le commissaire était devenu grave... Après un petit silence :

— Votre domicile?... interrogea-t-il à nouveau.

Jean Loqueteux répondit, découragé ;
Comment voulez-vous que j'aie un domicile ?

— Vous n'avez pas de domicile ?

— Hélas ! non...

— Mais vous êtes forcé d'avoir un domicile... Forcé par la loi !

— Et par la misère... je suis forcé de n'en pas avoir... Je n'ai pas de travail... Je n'ai aucune ressource. Et, quand je tends la main... on me donne des sous étrangers... Par surcroît... je suis vieux et malade... J'ai une hernie...

— Une hernie!... Une hernie! Vous avez une hernie!... Mais vous n'avez pas de domicile... Vous êtes en état de vagabondage... Vous êtes, tout simplement, passible du délit de vagabondage!... Un héros... c'est évident... Vous êtes un héros!... Vous êtes aussi un vagabond... Il n'y a pas de lois pour les héros... Il y en a contre les vagabonds... Et je suis forcé d'appliquer la loi, moi... Cela me gêne .. cela m'ennuie... parce que... ce que vous avez fait... c'est très bien... Mais... que voulez-vous?... La loi est la loi!

Pendant qu'il parlait, il faisait sauter dans sa main le portefeuille... Et il continuait :

— Voilà ce portefeuille!... D'accord!... A votre place, et dans votre situation, il n'y en a peut-être pas beaucoup qui l'eussent rapporté... J'en conviens!... Votre action est fort méritoire... Elle est digne d'une récompense... Et cette récompense... que je ne juge pas inférieure à cent sous... vous l'aurez sans doute, dès que nous aurons retrouvé — si nous la retrouvons jamais — la personne à qui appartiennent ce portefeuille et les dix billets de mille francs qu'il contient... Oui, mais il ne s'en suit pas pour cela que vous ayez un domicile... et tout est là, Jean Loqueteux. Comprenez-moi bien... Il n'existe pas, dans le Code, ni ailleurs, un article de loi qui vous oblige à retrouver, dans la rue, des portefeuilles garnis de billets de banque... Il y en a, au contraire, un qui vous force à avoir un domicile!... Ah! vous eussiez mieux fait, je vous assure, de trouver un domicile, plutôt que ce portefeuille!...

— Alors?... demanda Jean Loqueteux.

— Alors, répondit le commissaire... voilà!... Vous allez coucher au poste, cette nuit... et, demain, je vous enverrai au Dépôt!...

Et il sonna... Deux sergents se présentèrent... Le magistrat fit un geste... Et, tandis qu'ils emmenaient Jean Loqueteux au poste, celui-ci gémissait :

— Ça, par exemple!... Vraiment, je n'ai pas de chance, aujourd'hui!...

OCTAVE MIRBEAU.

ANNONCES BIZARRES

Quiconque peut prouver que mon cacao est nuisible à la santé en recevra... dix boîtes gratuitement.

**

Une dame anglaise désirerait entrer dans une maison où il y eut un ou deux enfants, pour leur *montrer sa langue*.

**

A vendre cinquante bouteilles d'excellent Bordeaux.... *vides*.

**

Une jeune personne ayant reçu une bonne éducation, sachant lire, écrire, la géographie, l'histoire, la musique, la danse, les premiers éléments de mathématiques, desirerait entrer dans une maison comme il faut pour faire la cuisine et repasser.

LA LUTTE DE CLASSE

A peine Robespierre, son jeune frère Saint-Just et leurs amis venaient-ils de porter leur tête sur l'échafaud de Thermidor, qu'une perquisition fut ordonnée chez Maximilien. Parmi d'innombrables brouillons couverts de phrases ayant servi de thème à des articles ou discours, on trouva une intercalée dans quoique ce soit : phrase profonde pour l'époque et étrange vernement sera-t-il confondu avec celui du Peuple? — « Jamais ! » — Je ne saurai trop engager les fondateurs de ce nouveau club des Jacobins qui prêchent dans leur programme « l'Union des classes » de méditer ce mot échappé à leur inspirateur : « Jamais ! » — Ce mot en quelque sorte contient tout le Socialisme. C'est, en effet, parce que jamais les intérêts des opprimés ne seront confondus avec ceux des oppresseurs, que nous sommes révolutionnaires. Pour prêcher l'union des classes, il faut ne pas avoir lu, ne pas avoir approfondi ou plutôt ne pas avoir compris l'Histoire. L'histoire d'un bout à l'autre est la négation de cette idée. — Les bourgeois des Communes n'ont-ils pas été les ennemis des seigneurs de la Féodalité comme les prolétaires, aujourd'hui, le sont des capitalistes? Et si, au lieu de combattre pour sa cause, la Bourgeoisie s'était unie à la Noblesse, aurait-elle jamais pu conquérir le monde par la formidable révolution de 1789 ?

Là où il y a antagonisme des intérêts, là il y a lutte. Demander à l'exploité d'être l'allié de son exploiteur, autant demander à la victime d'être l'alliée du bourreau. Ceux qui se bercent de ce rêve utopique d'union se bercent de chimères. Ils peuvent être classés en deux catégories : des ignorants, qui vivent à côté de ce prodigieux mouvement économique sans l'apercevoir ou des hypocrites qui tentent de tromper le Prolétariat pour assurer le maintien et la sauvegarde des privilèges de la classe possédante. — Oui, l'Humanité, dans la disparition des classes, s'unira dans une fraternelle solidarité et plus tôt peut-être, que nous ne le pensons, l'avènement de la Révolution sociale devant être hâté par le colossal développement du machinisme.

Oui, l'union existera mais seulement quand la Société ne sera plus divisée en une minorité qui ne produit rien et a de trop, et une majorité qui produit tout et n'a rien. L'ouvrier est libre, disent les satisfaits et les repus de ce régime sans entrailles. Libre, oui, de crever de faim ! Oh ! évidemment, rien ne l'empêche de mourir, mais tout l'empêche de vivre. Ce serait ridicule, si ce n'était odieux, d'entendre des gens qui passent leur temps à se demander comment ils peuvent arriver à dépenser leurs revenus, oser dire que si les prolétaires ne peuvent subsister à leurs besoins et à ceux de leur famille, c'est qu'ils gaspillent leur gain.

Mais laissons les socialistes (?) nouveau-jeu, prêcher l'union avec ces gens-là, comme le fit dans un de ses discours le « CITOYEN » Millerand, et restons dans les saines traditions de la lutte sociale.

L'heure, au contraire, est plus que jamais à l'organisation du Prolétariat en parti de classe. Que dans cette œuvre urgente appelée à être décisive, rien ne décourage les travailleurs, pas même la trahison de quelques membres ou élus, car si des hommes désertent, le Socialisme, lui, reste immuable.

Puisque *jamais* « l'intérêt des riches et du gouvernement ne sera confondu avec celui du Peuple » ne transigeons pas avec eux. Marchons droit au but sans compromissions avec ceux qui ont toujours été, sont et seront jusqu'au bout, des adversaires irréconciliables luttant pour leurs intérêts comme nous luttons pour les nôtres, c'est-à-dire ceux du Prolétariat.

Suzanne CAUVETTE



Dessin de Steinlen (*L'Assiette au Beurre*).

Le Voleur. — Crapule, il a essayé de voler un pain !... Heureusement nous l'avons vu à temps !

Le Suffrage des Femmes

La question du *suffrage universel intégral*, consacrant l'égalité politique des deux sexes, se trouve actuellement à l'ordre du jour, en Belgique.

Une proposition socialiste, tendant à reconnaître le droit de suffrage à tous les Belges hommes et femmes, âgés de 21 ans, est soumise à la Chambre des Représentants.

Et, comme il fallait s'y attendre, on fait valoir dans les milieux bourgeois, contre la participation des femmes à la vie politique, toutes les objections que l'on faisait jadis au droit de suffrage des ouvriers.

Les femmes, nous dit-on, par éducation ou par tendance naturelle, sont toujours restées étrangères aux choses de la politique. Les statistiques établissent, en outre, que, tout au moins dans notre pays, il existe parmi elles, plus encore que parmi les hommes, un très grand nombre de personnes illettrées. Leur donner brusquement accès à la vie publique ce ne serait pas faire œuvre de progrès, mais retarder, pour de longues années peut-être, le progrès normal de la nation.

Ni ces arguments de fait, ni les arguments de principe que l'on invoque contre l'émancipation politique des femmes ne nous paraissent concluants.

Les uns et les autres, depuis longtemps, ont été victorieusement réfutés (1).

Déjà Condorcet, en 1788, et, plus tard, dans son admirable manifeste féministe, publié en juillet 1790, répondait en ces termes à ceux qui prétendent que la participation des femmes à la vie politique est incompatible avec les exigences de la vie familiale :

« Quelque constitution qu'on établisse, il est certain que dans l'état actuel de la civilisation des nations européennes, il n'y aura jamais qu'un petit nombre de citoyens qui puissent s'occuper des affaires publiques. On n'arracherait pas plus les femmes à leur ménage que l'on n'arrache les laboureurs à leurs charrues et les artisans à leurs ateliers. Dans les classes riches, les femmes ne se livrent pas aux soins domestiques d'une manière assez continue pour craindre de les en distraire. Une occupation sérieuse les en détournerait moins que les goûts futiles auxquels l'oisiveté et la mauvaise éducation les condamne. Il ne faut pas croire que, parce que les femmes pourraient être membres de nos assemblées nationales, elles abandonneraient sur-le-champ leur ménage, leur aiguille. Elle n'en seraient, au contraire, que plus propres à élever leurs enfants, à former des hommes. Sans doute, la femme doit allaiter ses enfants, soigner leurs premières années. Que faut-il en conclure ? Que les femmes seraient dans la même position que les hommes obligés par leur état à des soins de quelques heures. Ce peut être le fondement d'une exclusion légale (2). »

Et, naturellement, ce qui est vrai de l'éligibilité, l'est bien plus encore de l'électorat.

N'est il pas évident que l'exercice des droits politiques n'implique nullement pour la femme la nécessité d'une participation active à la vie publique ? Parmi les millions d'électeurs, investis actuellement du

(1) Voir, pour les éléments de cette réfutation, le livre de M. L. FRANK, *Essai sur la condition politique de la femme*. Paris, Rousseau, 1898.

(2) *Journal de la Société de 1788*, numéro du 3 juillet 1790.

droit de suffrage, combien n'en est-il pas dont l'activité politique se réduit au minimum ? Et cependant, cette activité intermittente n'en est pas moins pour eux d'une importance capitale, parce qu'ils ont des libertés à défendre et des intérêts à sauvegarder. Ce qui est vrai de l'immense majorité des hommes, l'est également de l'immense majorité des femmes, qui, sans doute, resteraient étrangères aux agitations fiévreuses de la politique : elles n'en ont pas moins, que dis-je, elles ont bien plus encore que les hommes, — car elles ont toujours été sacrifiées par les hommes, — des intérêts à défendre et des libertés à conquérir.

Or, dit avec raison E. de Laveleye, « il est juste qu'à toute catégorie de personnes qui a des droits spéciaux, il soit accordé les moyens de les défendre. Les lois concernant les droits de la femme ayant toujours été faites par des hommes, ont été trop souvent iniques. Il serait équitable que l'influence des femmes se fit sentir en cette matière » (1).

Notre législation civile consacre une inégalité choquante et brutale entre la femme et le mari, « maître et seigneur de la communauté ». Nos lois sociales n'accordent qu'une protection insuffisante à des milliers de travailleuses qui subissent trop souvent la double exploitation de l'homme et du patron. Les lois militaires elles mêmes frappent aussi durement les fiancées et les mères que ceux qui subissent directement la servitude de la caserne. Et faut-il rappeler que, dans les Etats où les femmes disposent du droit de suffrage, elles ont été les chevilles ouvrières des législations contre le jeu, la débauche et l'alcoolisme ?

Ne fût-ce qu'à ces derniers points de vue, leur admission à l'électorat serait un bienfait pour la civilisation ?

On objecte que la plupart d'entre elles sont indifférentes à leur propre émancipation, qu'elles se préoccupent infiniment plus des soins de leur ménage, ou des artifices de leur toilette, que des intérêts généraux de la société.

Mais comment pourrait-il en être autrement, étant donné l'éducation qu'on leur donne et la place qu'on leur fait dans la vie sociale actuelle ?

« On accuse les femmes de ne pas s'intéresser aux questions générales, dit encore E. Laveleye. Mais pourquoi le feraient-elles ? Elles n'y ont rien à dire. Accordez leur le suffrage et vous verrez avec quelle ardeur elles s'y porteront. »

Hâtons-nous d'ajouter que c'est précisément cette ardeur que d'aucuns semblent appréhender. On craint que les préoccupations politiques ne l'emportent sur les préoccupations familiales, que la vie domestique ne se ressente des divergences d'opinion, des conflits intellectuels, que l'exercice du droit de suffrage pourrait faire éclater entre époux.

Mais sans compter que l'argument se limite aux femmes mariées, qui ne voit que la possibilité de ces conflits existe dès à présent ? C'est même un des plus grands maux d'une période de transition comme la nôtre, que les trop fréquentes divergences entre le mari et la femme au point de vue des opinions philosophiques ou religieuses. Profondément différents par l'éducation, les conditions de la vie, les préoccupations habituelles, deux êtres, qui ne devraient faire qu'une seule chair et une seule âme, se trouvent séparés par de véritables abîmes. Ou bien, s'ils entrent en contact, ce sont deux mondes qui se heurtent, sans parvenir à se pénétrer.

Or, si paradoxale que notre opinion puisse paraître à première vue, nous avons la conviction que l'un des moyens les plus efficaces pour opérer le rapprochement de ces mondes, pour combler ces abîmes, pour

(1) DE LAVELEYE, *Le Gouvernement dans la démocratie*, II, p. 61.

atténuer ces divergences, ce serait d'accorder aux femmes les mêmes droits politiques qu'à leurs maris.

Le jour où elles vivraient, dans une certaine mesure, de notre vie, où elles s'associeraient à nos pensées, participeraient à nos travaux et consciences ; le divorce actuel des intelligences tendrait à prendre fin et, sauf en cas de dissentiments irréductibles, c'est la discussion même qui faciliterait la conciliation : « Ce ne serait pas peu de chose, dit Stuart Mill, que le mari dût nécessairement discuter la question avec sa femme et que le vote ne fût plus son affaire exclusive, mais une affaire commune. »

Bien loin de désagréger la famille, l'égalité civile et politique des sexes ne ferait que la consolider.

« C'est bien à tort, dit M. Louis FRANK, que l'on affecte de redouter que l'émancipation des femmes ne désorganise la famille. Nous partageons, quant à nous, l'avis des Américains. Pour eux, une once d'expérience vaut plus qu'une tonne de conjectures. Or l'once d'expérience, la voici : les femmes *mariées* votent en Angleterre, en Ecosse, en Norvège, pour certaines questions en Autriche, en Croatie, en Russie, en Suède, au Cap, en Nouvelle-Zélande, dans les colonies de Victoria et de la Tasmanie, dans les provinces Canadiennes de Manitoba et de la Colombie britannique, au Wyoming, au Kansas ; et pour les matières d'enseignement et d'assistance publique, dans de nombreux autres Etats de l'Union. Peut-on affirmer que, dans ces différents pays la famille soit désorganisée ?

» L'ironie de l'argumentation de nos adversaires, c'est que les bases de la famille sont le plus solidement établies, précisément dans les pays où la femme est émancipée. C'est là — la statistique en fournit la preuve — que l'on se marie le plus ; que l'homme se marie le plus tôt ; que les familles ont le plus grand nombre d'enfants (1). »

Evidemment, nous ne prétendons pas que l'électorat féminin soit la cause de cette situation heureuse : mais nous avons le droit de constater qu'il n'a certes pas eu les conséquences funestes que d'aucuns lui attribuent.

Reste une dernière objection, qui faisait hésiter E. de Laveleye et qui fait hésiter, aujourd'hui encore, beaucoup de partisans théoriques du suffrage féminin : dans l'état actuel des choses, étant données l'éducation défectueuse des femmes et les influences puissantes qui s'exercent sur elles, n'est-il pas à craindre que leur émancipation politique soit bien moins un adjuvant qu'un obstacle au progrès général de la civilisation ?

De toutes les objections contre le suffrage des femmes, cette objection d'opportunité est, peut-être, la plus grave.

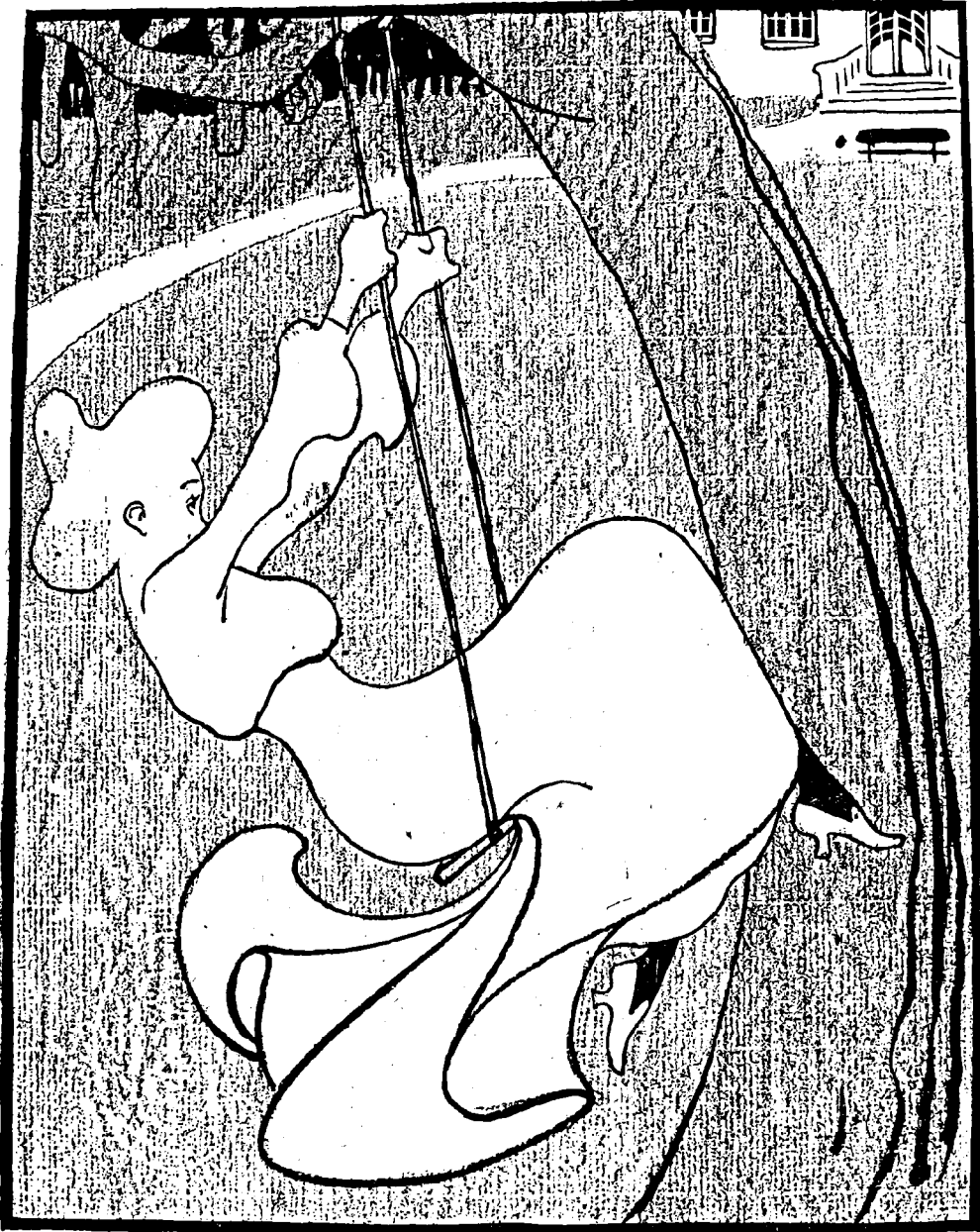
Cependant, l'exemple des classes ouvrières n'est-il pas là pour montrer que l'exercice même du droit de suffrage est la meilleure des écoles pour développer la capacité politique ?

Dès l'instant où les femmes seraient admises à prendre part aux élections, tous les partis auraient un égal intérêt à faire leur éducation civique, à leur parler des questions du jour, à les tirer du cercle étroit de leurs préoccupations actuelles.

Sans doute il est possible, probable même, que, dans les premiers temps, un grand nombre d'entre elles obéiraient bien moins à des con-

(1) FRANK, *Essai sur la condition politique de la femme*, p. 75. Paris, ROUSSEAU, 1892.

Riches et Pauvres...



Sous la feuille verte.....

La jeune fille alerte...

victions personnelles qu'à des influences étrangères ; mais, ces influences décroitraient à mesure que l'action du milieu social se ferait plus énergiquement sentir, tandis qu'elles s'éternisent aussi longtemps que la moitié du genre humain reste à l'écart de toute vie publique.

La subordination légale de la femme consolide sa subordination morale et intellectuelle. Son émancipation politique favoriserait, au contraire, le libre essor de sa personnalité

E. VANDERVELDE.

en Villégiature.



Dessin de A. Rouille (*L'Assiette au Beurre*).

se balanceront :

... Le pauvre vagabond.

LE FORT BARRAUX

En allant propager un jour, vers Chapareillan, je vis, en quittant Pontcharra et après avoir passé le pont de l'Isère, se profiler une masse sombre au pied des montagnes. Au travers des nuées assez fortes, l'on voyait poindre quelques bâtiments et, brochant sur le tout, le clocher d'une chapelle.... Quelque village, sans doute.

Mais, brusquement, un coup de vent dispersa les brumes et je vis apparaître des fortifications, des talus. J'interrogeai un passant, qui me répondit :

— C'est le Fort Barraux !...

Je sentis passer un frisson. C'est que ce nom évoquait en moi des souvenirs terrifiants. Au temps où je pivotais sous le commandement brutal des galonnés, j'avais entendu conter, par certains « rengagés », de si abominables histoires sur cette prison, dont le nom seul faisait trembler, qu'un mouvement de curiosité me poussa et, avec un cri de colère dont je fus moi-même surpris, je m'élançai, escaladant un rude sentier, coupant au court.

— Je veux voir !...

*
*
*

J'ai tourné tout autour. Il régnait là un silence de mort. Les bâtiments grisâtres ne répercutent point les plaintes qu'ils ont entendues. Ils gardent le secret des misères affreuses qu'ils ont abritées. Un mur extérieur est écroulé ; une des casemates est comme éventrée, laissant voir ses voûtes maudites qui ont étouffé tant de cris de désespoir.

C'est dans cet ergastule que des jeunes hommes sont morts pour avoir été dotés par la nature de trop d'énergie. Car ceux qui venaient là sortaient déjà d'autres bagnes

De la caserne d'abord, pour avoir commis un de ces délits insignifiants que punit si durement le Code militaire, le jeune soldat avait été envoyé aux travaux publics ou bien aux compagnies de discipline. Là, malgré le silo et la crapaudine, il n'avait pu se ployer à la discipline de fer. De plus, il était fort physiquement : il ne voulait pas « crever ». On s'en débarrassait en l'envoyant au fort Barraux.

C'était le dernier mot de cette discipline paternelle qui fait la force des armées.

*
*
*

De là-haut, je regarde la route qui monte au Fort.

Il me semble voir venir, sortant de la station de Pontcharra, trois hommes : deux gendarmes ; au milieu d'eux, un petit soldat, menottes aux mains. Il examine curieusement l'ensemble du paysage, ce mur grandiose que forment les Alpes et qu'il ne pourra pas escalader.

Derrière ces masses énormes, c'est l'Italie, c'est la Suisse ; c'est la Liberté !... Mais comment sortir de cette prison, qu'on dit être si redoutable... Pourtant, qui sait ?... Le hasard fait souvent bien les choses, et l'espérance est forte au cœur des enfants

Pauvre gosse ! .. Comme les rochers de ces montagnes est dur le cœur de la chiourme ; et les crêtes là-haut, tourmentées et dentelées, sont moins déchirées que ne le sera ton être... Les tortionnaires t'attendent et tes chairs vives vont crier.

Je crois bien lire, au-dessus du pont-levis qu'il franchit, le *Lasciate ogni speranza voi ch'entrate* que le Dante inscrivait à la porte de l'enfer.

*
*
*

Depuis trois mois il est là, sous terre. Dans la casemate qu'il habite, à peine par une meurtrière glisse un rayon de jour. Il y passe pourtant ses journées entières... On y voit un coin de nature, un rocher des Alpes. C'est là qu'il pleure, l'enfant ; et sur ses joues, les larmes ont creusé des sillons. Il peut voir parfois, là-haut, les aigles passer au-dessus de la neige des monts.

Ah ! pourquoi la nature l'a-t-elle fait homme ; que n'a-t-il des ailes ?... et que la liberté dont jouissent les autres lui fait mal à voir.

Il crie, il hurle. Mais la rafale assourdit ses plaintes ; autant en emporte la tempête... et, dans sa rage impuissante, il fise inutilement ses ongles contre la pierre, où son sang appauvri marque seul ses fureurs.

Une fois par jour on lui apporte sa ration de pain et d'eau. La nuit, sur la terre humide, il essaie de dormir, espérant rêver qu'il est libre ; tâchant de revoir les siens : son père, sa mère ou bien encore sa fiancée.

*
*
*

Un matin, le gardien l'a trouvé presqu'inanimé. Un reste de pitié a saisi ce rustre. Il a prévenu le médecin-major, qui a fait transporter le patient à l'infirmier. Là, il reprend connaissance et semble hébété de se trouver dans un lit ; le grand jour aussi lui fait mal. Cependant, il s'habitue à la lumière ; mais une toux le prend ; il rend des caillots de sang.

... Le soleil afflue. Ses rayons d'or font voltiger les poussières. Le malade se sent mieux et espère. Peut-être sortira-t-il un jour... On signe parfois des grâces.

Il regarde le ciel pur et l'éblouissante neige des Alpes ; écoute, ravi, le pépiement des oiseaux... Il s'endort... et ne se réveille plus.

* *

Dans la cour, un vieux paysan en veston noir et petit chapeau rond cause avec le capitaine :

— Mais enfin, de quoi est-il mort, mon fils ?

— On ne sait.

— Pourtant, c'était un solide gas ?

— La mauvaise conduite a parfois raison des meilleurs tempéraments.

— Mon gas n'avait pas mauvaise conduite. C'est pas vrai, c'que vous m'dites-là !...

Les deux hommes se regardent. Le paysan, rude, prêt à la bataille. L'officier, rageur, la cravache levée. Celui-ci réfléchit pourtant que le pékin, venu pour enterrer son fils, aura trop d'excuses valables ; que ces sales journaux feront des histoires : Il tourne sur ses talons et sa cravache s'abat, sifflante, dans le vide.

Il sembla au vieux paysan que la cravache avait dit :

« Crève ! »

Oh ! oui, un régime pareil porte la mort dans ses flancs !...

* *

J'en parlais à un camarade de Chapareïllan, de ce bagne maudit, que le flot montant de la démocratie a fait transporter autre part que dans l'Isère.

« — Tout le monde vous le dira dans la contrée. Quand un soldat entrait là-dedans, il n'en sortait plus que les pieds en avant ! »

Et rappelant ses souvenirs, il me confia qu'un jour, étant enfant, il avait été, avec son père, livrer des marchandises au fort Barraux. Un prisonnier qui faisait la corvée s'était approché d'eux et les avait suppliés de faire parvenir un mot à ses parents. Ce malheureux, maigre et pâle, faisait peine à voir ; le mauvais papier qu'il tendait était écrit avec du sang. Un gardien aperçut la scène et se précipita :

« — Mon père dû rendre le papier... Il perdit la clientèle. »

* *

Le soir, à la réunion publique, en faisant la critique des institutions bourgeoises, j'ai dit aux citoyens de cette commune :

— Je ne vous parlerai pas de l'armée... Vous connaissez le Fort Barraux !... .

Il y eut comme une rumeur, des yeux brillèrent... puis les fronts se baissèrent, soucieux.

Lucien ROLAND.

Il est manifestement contre la loi de nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'une poignée de gens regorgent de superfluités quand la multitude affamée manque du nécessaire.

J.-J. ROUSSEAU.

* *

Que tous les combattants pour l'émancipation de la classe ouvrière en particulier, et pour le progrès de la civilisation humaine en général, se souviennent que notre cause a surtout besoin de sacrifices !

Christian CORNÉLISSEN.

IL FAUT ÉCRASER L'INFÂME

C'est lui qui met en mouvement les machines d'oppression. Comme les idoles monstrueuses que rassasient des monceaux d'or ou de chair humaine, il engloutit par la bouche de ses ministres insatiables le travail des peuples qu'il abêtit ; c'est Moloch, c'est Kaly, aux dents rouges dont la pompe scélérate écrase les foules prosternées ! Pour lui, chaque bandit travaille dans sa sphère : le juge, le ministre, le soldat, le capitaliste. L'universelle production se résorbe dans l'escroquerie ecclésiastique.

Les chefs d'Etat, les gouvernants, les riches dont il terrorise l'âme lépreuse sont, devant lui, pareils à de souples valets.

Dans ses coffres infertiles, s'engouffre la richesse publique, ingénieusement détournée. La Société bourgeoise tout entière collabore aux larcins et défend le volcur.

J'ignore si M. Waldeck et ses acolytes adhèrent au Symbole de Nicée et je ne pense pas qu'ils ingurgitent l'absolu impané par un vicaire, fréquemment sodomite.

Mais un amiral peut, sous leur règne, consacrer ses marins à Saint-Michel sans avoir l'oreille fendue, et la décision du maire de Lyon, le citoyen Augagneur, refusant tout emploi aux élèves congréganistes, est chose si rare, sous la troisième République, que Drumont, à ce sujet, exhale, avec une puanteur insolite, la moffette de son canard pestilentiel.

De tous les Dieux, la France possède le plus nidoreux, le Jésus des jésuites et de François Coppée, le « maître » des abbés Cœur à Saint-Genest et Blanchet à la Chapelle-Hermier, l'inspirateur de Flamidien. Encore si ces lubriques anthropoïdes se contentaient de souiller les élèves de l'un et de l'autre sexe offerts au minotaure par les « familles chrétiennes ! » Mais les ignorantins abrutissent et contaminent à jamais la fleur humaine près d'éclorre. Suivant l'instinct de leur espèce, les porcs sacerdotaux dévastent la moisson en herbe, après avoir grouiné dans les fruits murs.

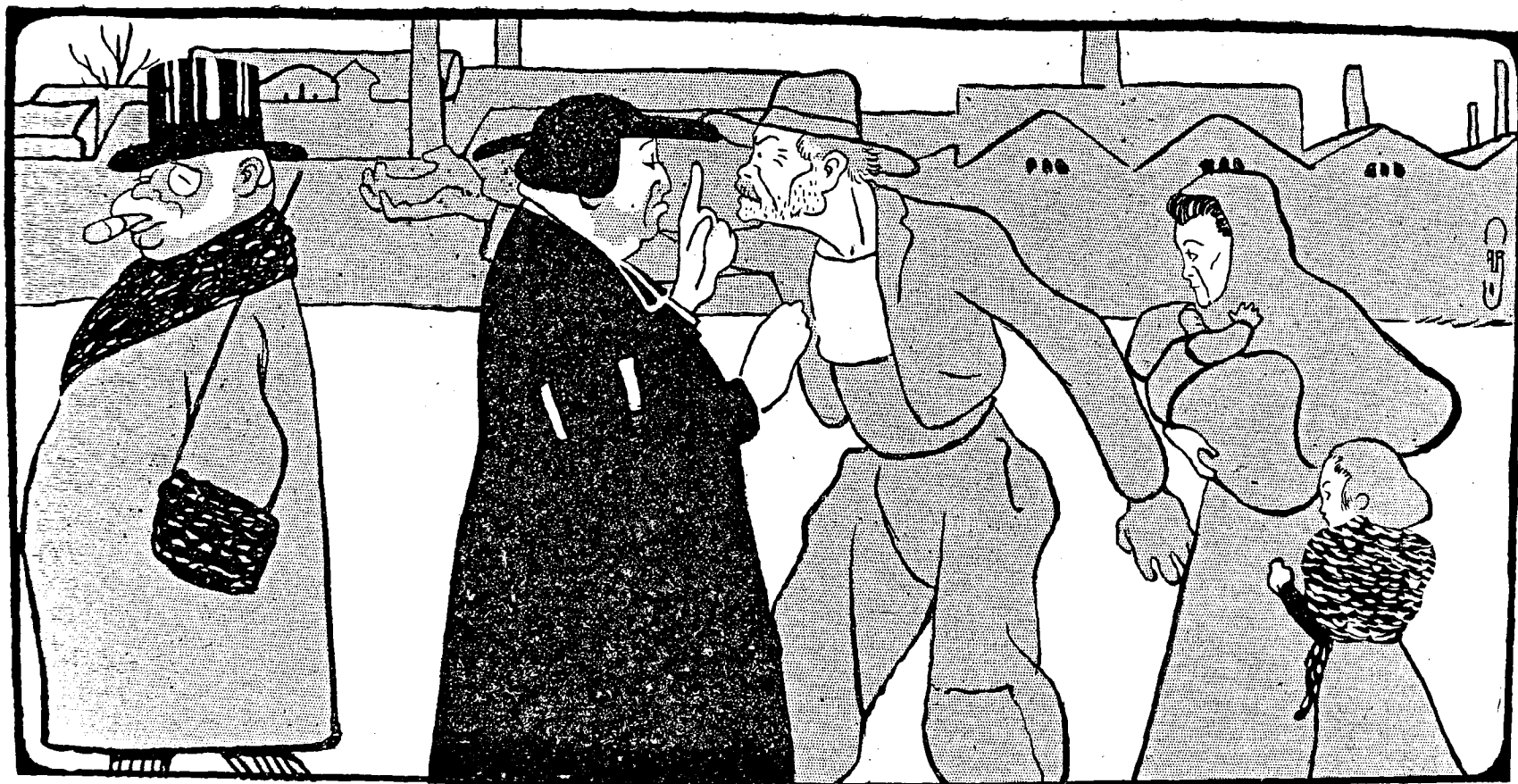
Il faut écraser l'Infâme. Il faut verser à haute dose les contre-poisons de la lumière et de la vérité aux malheureux qu'intoxique l'imposture chrétienne et pratiquer, sans faiblesse, l'antiseptie intellectuelle. Il sied de frapper sans relâche à la caisse des opulents empoisonneurs. Il faut ruiner les congrégations et supprimer le scandaleux budget des cultes qui met à la charge des travailleurs une armée de fainéants sans utilité d'aucune sorte. La loi comme les mœurs doit monter à l'athéisme et se guérir du surnaturel, ainsi que d'une dartre ignominieuse.

Les Chinois, en ceci, nous donnent un fier exemple. Ils torturent avec art les missionnaires catholiques ou huguenots qui veulent importer chez eux la turpitude galiléenne et, par ce moyen, larronner leur argent. Et c'est plaisir de savoir que l'on enorille, là-bas, et que l'on estrapade, et que l'on cuit avec lenteur les gredins évangéliques dont la bêtise n'a d'égale que la malpropreté. En attendant que le bon sens public ait écrasé l'Infâme, il ne déplaît pas de songer que, dans le vaste monde, il est un peuple assez éclairé pour mettre à mal, de temps à autre, ses commis-voyageurs.

LAURENT TAILHADE.

Tout crime implique réquisitoire contre la société.

J. LERMINA.



Dessin de ROUVILLE (*L'Assiette au Beurre*).

Toujours des promesses en l'air.

— Pas de colère, mon ami, le royaume des cieux est aux pauvres... Assis à la droite de Dieu, vous mangerez mieux la-haut.

M. P. Deschanel

Il est curieux de remarquer que plus nous touchons à la fin du régime capitaliste — de ce régime tout fait de monstrueuses conséquences : sociales, économiques et autres de toutes sortes — et plus le sens moral de la classe dirigeante et digérante s'atrophie.

On est déconcerté de constater la décrépitude, la bassesse où s'enlèvent aujourd'hui les classes gouvernementales. On parle de vérité et de justice, et partout règnent le mensonge et l'injustice. On parle de civilisation, et la barbarie la plus abhorrée est pratiquée en tous lieux par ordre de ces gouvernants.

L'homme digne, sincère et convaincu devient la risée de notre milieu social, et, seuls, les histrions, les charlatans, les forbans et les traîtres de tout acabit sont, non-seulement portés au pinacle pour diriger les destinées des hommes et des sociétés, mais encore admirés et choyés comme des demi-dieux.

Aujourd'hui, la valeur des hommes ne se mesure pas en raison de leur supériorité, de leur sincérité et de leurs convictions ni de l'élévation de leur caractère, mais, au contraire, en raison de la bassesse de leurs sentiments, de leur duplicité, de leur fausseté et de leurs arlequinades.

Ne prenons pour exemple que ce qui se passe à l'égard de ce comédien nauséabond qu'on appelle Deschanel, qui est dépourvu de toute capacité intellectuelle et que, pourtant, on a élevé à la dignité de Président de la Chambre des Députés.

S'il y a un être au monde qui, après Félix Faure, a blessé le bon sens et le bon goût par ses pantalonnades, c'est bien celui-là.

Ses agissements de parvenu et de cabotin éhonté donnent des nausées. Président d'une Chambre républicaine, il s'acoquine avec les pires ennemis de la République dans les salons des comtesses et des marquises.

Fils de libre-penseur, libre-penseur lui-même et de plus se prétendant républicain, ne s'est-il pas, dans le but simplement de s'attirer la sympathie des aristocrates, exposé, comme un saltimbanque, aux mascarades religieuses à l'occasion de son mariage, reniant même *urbi et orbi* nos institutions civiles ?

Le calotin qui l'a marié n'a-t-il pas, en effet, appelé sa femme *mademoiselle* trois jours après le mariage civil ?

Et comme si tout cela ne suffisait pas, s'enhardissant dans sa suffisance de bourgeois parvenu, il traite les envoyés du peuple comme des gamins échappés du collège, lorsqu'il lève la séance en s'écriant : « En voilà assez ! » alors que les députés voulaient s'acquitter de leur devoir à la Chambre.

Ce qui est plus triste encore, c'est que ceux qu'il traite ainsi ne méritent pas mieux, car ce sont eux qui l'ont proclamé grand homme, et cela parce qu'il y a quatre ans, avec ses sophismes combinés, il tranquillisait les capitalistes en attaquant le socialisme par deux discours, l'un prononcé à Roubaix, l'autre à Carmaux, discours dans lesquels il retorqueait les faits et les statistiques, au grand étonnement des économistes les plus orthodoxes eux-mêmes et s'escrimait misérablement à contester jusqu'à la centralisation capitaliste et jusqu'aux désordres et aux misères qui en découlent.

Nous avons fait alors justice de ces âneries et impostures dans notre revue *La Question sociale* de 1897, en nous appuyant sur les statistiques les plus officielles.

Des amis nous ont engagé à reproduire dans notre almanach l'étude que nous avons publiée alors sous le titre : *M. Deschanel et le Socialisme*, pour lui donner une plus grande publicité et, par là, démontrer la pauvreté intellectuelle du bouhomme et son audace charlatanesque :

M. DESCHANEL & LE SOCIALISME ⁽¹⁾

M. Deschanel, qui s'est fait réprimander, il n'y a pas longtemps, à la Chambre, par le gros capitaliste Aynard, pour un de ses discours irrévérencieux envers l'orthodoxie économiste en combattant l'absolutisme de son *laissez faire, laissez passer*, nous faisait espérer une évolution vers le socialisme.

Aussi, avons-nous été quelque peu surpris d'apprendre qu'il avait, au contraire, entrepris de tomber le socialisme par un discours prononcé, dans une réunion *privée*, à Carmaux, avec l'aide et assistance des amis de Rességuier, des gendarmes de Barthou et de toute la séquelle bourgeoiso-capitaliste.

M. Deschanel ne sera jamais qu'un médiocre personnage, s'il continue à s'attarder encore aux sophismes des économistes, aux idées surannées et condamnées par les faits. Et même, s'il veut persister à nous faire croire, par des chiffres erronés, le contraire de la vérité, ainsi que nous le démontrerons plus bas, il ne sera jamais qu'une personnalité sans consistance, un simple bourgeois stupéfiant le monde par l'audace de ses théories et de ses négations économiques, allant jusqu'à contester les effets pernicioeux de la concentration capitaliste, effets qui crèvent, aujourd'hui, les yeux des plus aveugles et des plus ignorants des hommes.

Il a beau nous faire des tirades sentimentales sur sa philanthropie et combiner habilement des statistiques, tant qu'il n'aura pas, grâce à un peu plus d'étude et de sincérité, trouvé son *chemin de Damas* socialiste, il ne devra pas espérer sortir de l'insignifiance des Yves Guyot, des Naquet, et autres défenseurs cyniques, intéressés et éhontés du régime capitaliste.

M. Deschanel — il faut le reconnaître — met plus de forme que ces derniers dans ses attaques contre le socialisme, mais pour être un peu plus douces dans la forme, ses attaques ne sont pas moins injustes au fond et ses arguments pas moins faux et erronés.

De plus, il nous est impossible de croire à la sincérité de la thèse que soutient M. Deschanel, car nous ne le supposons pas assez dépourvu d'intelligence pour admettre qu'il croit lui-même aux absurdités qu'il avance.

C'est donc l'intérêt de classe et l'intérêt de son ambition personnelle qui le font nier les effets évidents et incontestables du régime capitaliste.

Nous ne pouvons croire à sa sincérité et voici pourquoi : Il dit, par exemple, que sur le problème social tout le monde est d'accord et il

(1) Voir la *Question sociale* de 1897, nos 30, 31 et 35.

ajoute qu'il s'agit d'arriver à une rémunération de plus en plus juste du travail.

Il s'agit d'arriver à cela, c'est bien, cependant M. Deschanel n'a jamais agi dans ce sens à la Chambre.

Au contraire, toutes les fois que nos amis les socialistes ont demandé la moindre petite réforme en faveur des ouvriers, le palliatif le plus anodin pour adoucir tant soit peu la situation de la classe des travailleurs, ils n'ont pas eu d'adversaire plus déterminé, d'ennemi plus déclaré que M. Deschanel.

Pourquoi, si flagramment, mettre en contradiction ses actes avec ses paroles ?

M. Deschanel continue de la sorte : « Il s'agit, dit-il, de faciliter l'accès du plus grand nombre possible d'hommes au capital et à la propriété. »

Pourquoi du plus grand nombre et non de tout le monde ? Mais ne le chicanons pas là-dessus, et examinons son prétendu but.

Tout d'abord, nous nous étonnons vraiment que, sous le régime actuel, on puisse formuler une telle hérésie économique, une pareille absurdité.

Ensuite, M. Deschanel ne voit-il pas dans les faits qui se passent sous nos yeux que la petite propriété industrielle et terrienne et le petit capital ont fait leur temps ?

Ne conteste-t-il pas, malgré les chiffres combinés qu'il donne, qu'une évolution se produit actuellement dans la propriété, que cette propriété se centralise partout à cause des procédés et des besoins nouveaux ? Ne s'aperçoit-il pas que vouloir non seulement créer des propriétaires nouveaux, mais empêcher l'expropriation des petits qui existent, par les grands, c'est vouloir aller contre des forces économiques irrésistibles, c'est vouloir, en quelque sorte, arrêter le courant des fleuves et la marche du soleil ?

Les socialistes, que M. Deschanel n'a pas compris ou qu'il ne veut pas comprendre, ont cet avantage sur lui de suivre les faits naturels de l'évolution économique au lieu de les contrarier.

Ils disent aussi que puisque des forces supérieures à la volonté des hommes agissent et centralisent le travail et la production, et que tous les avantages de cette centralisation sont pour une minorité infime au plus grand détriment de tous les autres, il faut précipiter cette évolution et cette centralisation en rendant la propriété et la production sociales.

C'est en même temps logique, plus juste et conforme à la marche naturelle des choses.

Et malgré les sophismes des économistes, malgré toutes les phrases pompeuses de M. Deschanel, il n'y a pas d'autre moyen d'arriver à la distribution équitable des richesses sociales.

Plus on cherchera la solution du problème ailleurs que dans la socialisation des richesses, plus on empirera la situation de ceux qui souffrent aujourd'hui du régime capitaliste.

M. Deschanel essaie par des chiffres de combattre les phénomènes économiques constatés par les socialistes et par tous ceux que l'intérêt de classe n'a pas aveuglés.

Il faut vraiment vivre en dehors de son siècle, en dehors du milieu social actuel et vouloir être tout à fait paradoxal pour oser contester la concentration capitaliste et la disparition de plus en plus grande des petits patrons et des petits industriels, remplacés par les grands en une marche ascendante vers la centralisation tant de l'industrie que du commerce.



Pour le terme.

Dessin de HERMANN PAUL

- Laissez-moi voir le propriétaire, je suis sûr qu'il me laissera le temps pour payer le terme ...
- Le propriétaire n'a pas le temps de s'occuper de vous ; il préside sa société de bienfaisance.

Et savez-vous comment M. Deschanel interprète les statistiques ? Il prend, par exemple, en bloc le chiffre des patentés et il dit qu'en telle année il y a eu augmentation de 8 ou 9 mille patentés en France, mais il oublie de nous dire ce que sont ceux qui constituent cette augmentation et il oublie surtout de déduire de leur nombre le chiffre des faillis qui est double, et qui, de son aveu même, monte à 17.777 pour une année.

Eh bien, tout ce qu'il oublie, nous allons le lui dire :

Après l'observation que nous venons de faire, nous voulons bien admettre avec lui, pour un moment, qu'il y a par an 8 ou 9.000 personnes qui s'établissent, remplaçant ainsi dans la proportion de 40 0/0 le nombre des faillis, mais ces patentables sont généralement de pauvres petits employés ou domestiques qui, ayant pendant des années de servitude amassé quelques sous, s'empressent, ignorant les conditions économiques de notre époque, de s'établir.

Ils entreprennent un petit et insignifiant commerce quelconque, et deviennent soit marchands de vins, petits épiciers, fruitiers, boulangers, bouchers ou libraires-papetiers, etc., etc. Ils végètent quelque temps et mangent leurs économies jusqu'à ce que la faillite ait raison d'eux.

Dans ces différents petits commerces où la centralisation capitaliste n'a pas encore eu un développement considérable en France, il se peut que certains résistent à la faillite et même fassent une petite fortune au bout de quelques dizaines d'années. Mais aux Etats-Unis, où l'évolution est plus avancée, où le commerce a été davantage centralisé, il faudrait aujourd'hui — ainsi que l'a dit un économiste — au moins 250.000 dollars à quelqu'un pour entreprendre le moindre commerce et résister quelque temps ou réussir, s'il est heureux et plus voleur que les autres.

Mais M. Deschanel, voulant donner le change, n'a pas agi scientifiquement en citant des statistiques. Ce n'est pas en bloc qu'il fallait parler des patentables, mais par catégories. Il aurait constaté alors que là où les socialistes prétendent que se produit la centralisation et l'élimination ou expropriation par conséquent des petits par les grands, elle est incontestable et se produit d'une façon régulière et notable.

Et nous citerons des chiffres, non seulement incontestables, mais complètement appropriés à la démonstration du problème qui nous occupe et sur lesquels M. Deschanel ne peut nous taxer d'exagération.

Nous ne prenons pas en bloc les chiffres de la statistique pour leur faire dire ce que nous désirons en faveur de notre argumentation, non, nous procédons plus scientifiquement, et puis nous n'avons pas besoin de subterfuge, puisque les faits sont là, visibles et tangibles à tous les hommes.

Qui pourrait vraiment nier sérieusement que le grand commerce de Paris, les grands bazars du Louvre et du Bon Marché, etc., ne sont pas en train de détruire le petit commerce des bouliquiers parisiens ?

Qui niera l'élimination des petites forges d'autrefois par le Creusot et autres grandes usines et établissements ?

Ne voyons-nous pas des quantités de petites industries disparaître sous nos yeux par la guerre que leur livrent les grandes ?

Mais arrivons à nos statistiques devant lesquelles celles de M. Deschanel s'évanouiront :

C'est le tableau C de l'impôt sur les patentes qui renferme, on le

sait, les fabricants et les industriels. Or, voici quels ont été, depuis 1877 à 1886, les chiffres des patentés à ce tableau :

1877.....	225.332
1878.....	223.434
1880.....	221.566
1881.....	204.117
1883.....	200.472
1885.....	196.776
1886.....	194.699

C'est donc par année plus de 3.000 *industriels ou fabricants* qui disparaissent, expropriés ou dévorés par leurs rivaux plus puissamment outillés et pourvus plus abondamment de capitaux.

A ce compte-là — c'est-à-dire en admettant que ce mouvement n'aille pas en croissant — il ne faudrait pas un demi-siècle pour que toute l'industrie française soit concentrée entre quelques milliers de mains de plus en plus fainéantes.

Pour ne pas s'opérer aussi vite, la concentration commerciale n'en est pas moins commencée.

Le tableau B, qui comprend les patentés du haut commerce, nous indique, en effet, une diminution importante dans le nombre des patentés.

Mêmes causes à cette décroissance, de l'aveu même de M. Paul Leroy-Beaulieu : l'envahissement des grands établissements et les crises qui emportent les plus gros commerçants eux-mêmes au profit de plus gros qu'eux.

M. Deschanel veut-il enfin toucher du doigt par d'autres statistiques que les socialistes n'exagèrent rien lorsqu'ils parlent de l'extermination de la petite industrie par la grande et de la marche de plus en plus ascendante de la concentration capitaliste ?

Eh bien, voici d'autres statistiques tout à fait topiques et probantes qui, nous l'espérons, ouvriront les yeux de M. Deschanel si, toutefois, il ne les ferme pas exprès à l'évidence.

En Allemagne, dans la période de 1871 à 1875, le nombre des exploitations minières était de 623 ; en 1889, on en comptait seulement 406, tandis que la production de la houille, qui n'était que de 34.484.500 tonnes par an, a atteint le chiffre de 67 millions 342.000 tonnes. La production a augmenté de 100 0/0 pendant que les exploitations minières ont diminué par la concentration de 34 0/0.

En Angleterre, les sociétés anonymes qui sont les moyens les plus sûrs de la concentration capitaliste, ont, dans une période de dix ans (1884-1893), doublé leur nombre ainsi que le montant de leur capital.

Aux Etats-Unis, en 1880, il y avait 1.445 établissements industriels ; en 1891, il n'y en a plus que 904. Le capital engagé était en 1880 de 217.504.794 dollars, il a atteint en 1891 le chiffre de 354.025.843 dollars.

D'un autre côté, dans ce même pays, le chiffre des faillites dans les neuf premiers mois de 1893, a monté à 11.714 ; l'augmentation sur la période correspondante de l'année a été de 26 0/0.

En Belgique, en 1845, on comptait 91 hauts-fourneaux occupant 2.321 ouvriers. En 1890, le nombre des hauts-fourneaux en activité est tombé à 19 et ils occupaient 2.784 ouvriers.

En 1850, il y avait dans ce pays 186 fabriques de fer et usines à ouvrir le fer; en 1890, il n'y en avait plus que 62.

Le recensement de 1846 a établi qu'il y avait 21.133 industries linières et chanvrières en Belgique. Le recensement de 1880 constate que ce chiffre est tombé à 2.249.

En 34 ans, l'ogre capitaliste a dévoré complètement 18.884 ateliers et manufactures (1).

Ces exemples doivent être concluants, même pour M. Deschanel qui se débat dans des périphrases étranges, tantôt voulant nier — par ses statistiques habilement combinées — la concentration capitaliste, tantôt disant que les socialistes exagèrent la portée de cette concentration. D'ailleurs, si les socialistes l'exagèrent, c'est qu'en réalité elle existe et elle continue ses ravages, mais d'une façon moins exagérée d'après lui.

Pense-t-il sincèrement, ainsi qu'il semble le faire croire, que l'expropriation des petits par les gros puisse s'arrêter? Si non, il faut bien penser à une solution du problème qui se pose. Il ne s'agit pas de combattre la solution socialiste et de s'esquiver adroitement sans en présenter aucune autre.

Car ce que M. Deschanel propose comme remède n'est vraiment pas sérieux. Il dit, en effet : « *Tous, nous déplorons le contraste de l'extrême opulence et de l'extrême misère; tous, nous condamnons l'oisif, ce frelon de la ruche humaine; tous, nous flétrissons les fortunes mal acquises, et nous entendons appliquer à l'agiotage, aux accaparements, aux manœuvres dolosives, la rigueur des lois, et, si les lois actuelles ne suffisent pas, en édicter d'autres, etc., etc.* »

Quel pathos et quelle duperie!

M. Deschanel déplore l'extrême opulence et l'extrême misère. Mais, tout de suite après, il nie celle-ci pour être agréable à celle-là. Il condamne en paroles l'oisif et le frelon, mais il n'est pas moins vrai que s'il entreprend une guerre inepte contre le socialisme, c'est pour tranquilliser les frelons du capitalisme. Il flétrit les fortunes mal acquises, mais il n'est pas moins vrai que ceux qui ont acquis ces fortunes sont ses plus intimes amis et partisans, puisqu'il est venu à Carmaux sur l'appel des amis de Rességuier, qui a fait sa fortune en volant les inventions des autres. N'est-il pas aussi l'ami de M. Hébrard, du *Temps*, le fameux panamiste et chéquard de 1.700.000 francs?

Il dit qu'il entend appliquer la rigueur des lois aux accapareurs et aux manœuvres dolosives, et il oublie que l'article 419 du Code pénal sur les coalitions et les accaparements reste lettre morte, malgré tous les accaparements organisés par Rothschild et compagnie sur les cuivres, accaparements qui ont amené la déconfiture du Comptoir d'Escompte, sur les pétroles, les cuirs, devant lesquels les gouvernants et les parquets n'ont jamais bougé. Pourquoi faire des lois nouvelles, ainsi que le promet M. Deschanel, du moment que celles qui existent ne sont jamais appliquées.

Et puis, le seraient-elles dans toute leur rigueur, que cela ne changerait pas d'un iota la situation des travailleurs, la situation de tous ceux qui souffrent de misère.

Et il faut être vraiment impudent pour oser nous parler de la

(1) Voir ma brochure « *Concentration capitaliste, Trusts et Accaparements.* »

sorte et nous faire croire à une amélioration économique de la situation des travailleurs, avec de telles balivernes, avec de telles trompeuses et irréalisables intentions, intentions qui ne sont, d'ailleurs,

M. Deschanel est tellement pénétré de son devoir de classe que, dans son empressement à défendre le capitalisme, il considère comme une bagatelle le chiffre, avoué par lui, de 17.777 faillites annuelles de petits commerçants et petits industriels. Et, ce qu'il y a de pire, nous dirons même de criminel, c'est qu'il veut nous faire croire que ce chiffre est stationnaire et n'augmente nullement tous les ans, quoique, de ses propres chiffres, il résulte qu'en 1894 il y a eu 900 faillites de plus qu'en 1893.

Que lui faut-il donc de plus pour ne pas combattre les idées socialistes !

Nous nous sommes livrés, nous aussi, à un travail de statistique sur les faillites ou plutôt sur le nombre de ceux qui tombent annuellement dans la classe du prolétariat.

Le résultat de nos recherches d'il y a dix ans, lorsque nous écrivions notre *Essai sur le Socialisme scientifique*, est qu'il y a plus de 60.000 citoyens qui, après avoir été condamnés par les tribunaux de commerce pour n'avoir pas pu payer leurs échéances, perdent leur crédit et deviennent salariés.

Parmi ceux-là, on compte, non pas 15 ou 17.000, ainsi que l'avoue M. Deschanel, mais bien 24.116 faillites et requêtes (qui doivent aussi entrer en compte) pour la seule année 1882, tandis qu'il n'y avait que 2.117 faillites en 1849.

Quant aux causes qui ont été présentées en 1882, elles montent au chiffre de 277.652 ; en 1849, il n'y en avait que 164.064

Rien que de 1881 à 1882, en une année, les causes commerciales ont augmenté leur chiffre de 20 213 (1).

Ces chiffres ont été recueillis dans les rapports officiels présentés au chef de l'Etat par le Ministre du Commerce.

Voici une autre statistique que nous trouvons dans la brochure de M. Calixte Camelle : *L'Evolution économique et le Socialisme*, et qui démontre, elle aussi, combien la prétention étrange de M. Deschanel, qui dit que les faillites sont stationnaires, est fautive et erronée.

Une statistique dressée dans notre pays en 1889, dit M. Calixte Camelle, démontre que, de 1881 à 1889, le nombre des faillites et des liquidations judiciaires a augmenté de 35 0/0.

Le tableau suivant donne la progression du nombre des faillites et de liquidations judiciaires avec leur passif pendant les neuf années de 1881 à 1889 :

Années.	Actif des faillites et liquidations judiciaires.	Passif.	Excédent du passif sur l'actif.
1881.....	63.500.000	236.301.000	172.800.000
1882.....	75.100.000	243.900.000	168.800.000
1883.....	80.600.000	313.300.000	232.700.000
1884.....	80.300.000	284.540.000	204.200.000
1885.....	77.400.000	286.500.000	209.100.000
1886.....	95.800.000	341.900.000	246.100.000
1887.....	75.600.000	293.200.000	217.600.000
1888.....	103.500.000	390.300.000	286.800.000
1889.....	146.677.000	589.416.000	442.737.000

(1) Voir *Essai sur le Socialisme scientifique*, page 38 en note.



— Au lieu de faire un bachelier, j'aurais dû faire un voleur.

M. Camelle fait remarquer, après avoir donné ces statistiques, que les faillites entraînent avec elles les misères de toutes sortes. L'armée des meurts-de-faim grossit à vue d'œil.

Aussi, voit-on s'accroître chaque année avec le nombre des miséreux le nombre des suicides.

En France, en 1850, on comptait environ 2 000 suicides par an, et, en 1880, on en comptait 6.300.

En 1894, le chiffre a atteint exactement 8.226.

Que peut bien dire M. Deschanel devant ces statistiques ? Trouve-t-il, par exemple, que le régime capitaliste facilite de plus en plus l'accès du plus grand nombre à la propriété et au capital, et que le nom-

bre quadruple de suicides en 40 ans est dû au bonheur dont on jouit dans ce régime néfaste pour l'humanité et qui est, d'après nous, pire que le choléra et la peste bubonique?

Décidément, nous aimons encore mieux un Paul-Leroy-Beaulieu quelconque qui ne fait pas du sentiment, et est franchement, et non hypocritement comme M. Deschanel, souteneur des frelons du capitalisme.

Et nous estimons que M. Deschanel devrait retourner, comme naguère aux salons bourgeois, jouer des petites pièces, des petites comédies, plutôt que de produire son immense cabotinisme en économie sociale !

Nous traitons de cabotinisme la manière de procéder de M. Deschanel et nous avons raison, car c'est se moquer du monde que de prendre le nombre des actionnaires de la Banque de France et des chemins de fer pour nous prouver que la richesse sociale est équitablement distribuée à ceux qui la produisent.

C'est avoir franchement trop d'audace !

Nous voulons bien admettre, comme il le désire faire croire, que les actions des chemins de fer sont réparties plus ou moins fortement entre 700.000 familles françaises (quoique cette statistique doive pêcher par l'exactitude comme toutes les autres qu'il avance), mais il ne dit pas que ce sont à peu près les mêmes familles qui possèdent, en outre, les actions de la Banque de France, les actions de charbonnages et de toutes autres Compagnies ou Sociétés anonymes ou capitalistes, ainsi d'ailleurs que les titres de rente sur l'Etat.

Ce qui nous intéresserait le plus — puisque M. Deschanel veut, comme il le dit, la distribution de plus en plus grande des richesses — c'est qu'il nous démontre que beaucoup de ces 700.000 familles d'actionnaires font partie des 800.000 serfs de la voie ferrée (petits salariés). Or, cela lui serait bien difficile, car il n'y en a guère.

Peut-il nous dire aussi qu'il y a des ouvriers mineurs parmi les actionnaires des mines d'Anzin, des charbonnages du Pas-de-Calais et d'ailleurs

Cela lui serait impossible, car il n'y en a pas.

Or, les socialistes constatent le vol sans nom et sans bornes qui s'exerce là, comme partout ailleurs, sur les travailleurs qui produisent des richesses incalculables, par les actionnaires — frelons oisifs — qui n'ont jamais travaillé, ni dans les mines, ni aux chemins de fer.

Et c'est là-dessus que M. Deschanel devrait désormais porter son attention de statisticien, sans toutefois dénaturer les statistiques pour leur faire dire le contraire de ce qu'elles constatent.

Si nous lui reprochons amèrement, dans le courant de notre article, sa manière d'agir, c'est qu'il nous semble de notre devoir de couper court aux procédés hypocrites et aux fausses affirmations qui peuvent tromper les masses sur l'avenir qui leur est réservé avec le régime capitaliste.

Il est criminel, en effet, de tromper et endormir le monde sur le mouvement et les dangers du régime capitaliste et de vouloir, par une adroite combinaison des chiffres, nous prouver que nous sommes heureux, alors que la misère et le souci du lendemain empoisonnent notre existence, et que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles alors qu'à chaque instant des mères se trouvent dans la cruelle nécessité de tuer leurs enfants et se suicider après par désespoir de misère.

M. Deschanel, après avoir été à Carmaux attaquer en catimini le

socialisme, est allé tout récemment à Roubaix répéter — toujours devant un public de son choix — les mêmes banalités, les mêmes insanités.

Pour faire le crâne, il choisit les cités les plus socialistes où il va débiter les sophismes les plus surannés du bourgeoisisme, mais sa crânerie s'évanouit une fois arrivé dans ces cités ; il prend, en effet, ses précautions pour écarter tout socialiste de son auditoire et se garde bien, surtout, de faire des conférences publiques où puissent assister des contradicteurs.

Comment voulez-vous qu'il admette la contradiction ce monsieur qui fait dire aux chiffres le contraire de ce qu'ils prouvent, et qui arrange les statistiques pour les besoins de son argumentation sans se préoccuper nullement de la vérité qui découle d'elles.

Nous avons déjà donné quelques exemples de ces procédés indéli-cats de M. Deschanel, nous continuerons à redresser ses erreurs intentionnelles, mettant tout au point dans l'intérêt de la vérité et de la science.

M. Deschanel, qui fait l'éloge de la société des cannibales dans laquelle nous vivons, tout en combattant les critiques des socialistes dans ce qu'elles ont de plus vrai et de plus incontestable, ose formuler cette négation qui jure avec l'évidence des faits :

« Le paupérisme n'augmente pas. »

Et il ajoute : « Il n'est pas exact de dire que le développement de « la civilisation ne profite qu'à une minorité, à une caste privilégiée, « au détriment de la masse de la nation. »

Comment peut-il vraiment formuler une telle négation, vit-il donc en dehors de notre société ? Ne constate-t-il donc pas ces chômages meurtriers pour des centaines de mille d'ouvriers dans tous les pays civilisés et industriels ? Mais triple sophiste que vous êtes, vous n'avez qu'à regarder autour de vous si les deshérités de notre société peuvent être plus malheureux qu'ils le sont. Est-ce que jamais, dans le passé, on tuait ses enfants par excès de misère ?

Mais rapportons nous aux faits économiques démontrés par les statistiques les plus irrécusables, et voyons si les malheureux d'aujourd'hui profitent en quoi que ce soit de l'augmentation de la production survenue depuis deux siècles. Il est démontré que la richesse de l'Europe a augmenté de 56 fois depuis 200 ans. Or, les misérables de nos jours qui tuent leurs enfants par désespoir de misère ne peuvent être plus heureux que les misérables d'il y a 200 ans qui n'arrivaient pas à cette extrémité là. Qui est donc la cause de ces malheureux *tramps* (chemineaux) qui commencent à se compter par millions et qui parcourent affamés et désespérés les Etats-Unis, si ce n'est votre civilisation, M. Deschanel, si ce n'est votre production ?

Voici, d'ailleurs, ce que nous lisons, ces jours-ci, dans le *Journal* de Charleroi :

« Le nombre des ouvriers sans travail paraît s'accroître de plus en plus aux Etats-Unis, ce qui ne doit pas nous étonner, car les progrès de la technique industrielle ont été, dans ces derniers temps, plus rapides et plus étendus aux Etats-Unis que dans les autres pays à régime capitaliste.

« D'après le dernier recensement de la population, le nombre des ouvriers n'ayant pas de travail ou pas de travail régulier pendant l'année, était en moyenne de presque un million et demi sur un ensemble de 21,735,661 individus formant la classe ouvrière et vivant de leur travail. Ainsi, la moyenne des ouvriers sans travail pendant toute l'année atteint la proportion de 5,1 0/0.

« Maintenant si on réfléchit que depuis l'époque où le dernier recensement a eulieu, la situation économique du pays est allée toujours en s'aggravant, on ne peut se défendre d'une préoccupation bien triste, en songeant qu'au cas où un nouveau démembrement serait fait, la proportion des ouvriers sans travail s'élèvera à 15 ou peut-être même à 20 0/0 du nombre total des ouvriers.

« En présence de l'augmentation si rapide de l'armée de réserve industrielle, on s'explique facilement pourquoi le mouvement socialiste, depuis quelque temps surtout, a fait un grand progrès aux Etats-Unis, où jusqu'ici les prolétaires y étaient demeurés le plus souvent étrangers. »

« Il n'est pas exact, dit M. Deschanel, de dire que la grande industrie et le développement de la civilisation ne profitent qu'à une minorité. »

Est-il de mauvaise foi en parlant ainsi ou bien pêche-t-il par ignorance? Nous ne savons.

Quoi qu'il en soit, nous allons lui démontrer — chiffres en mains — que ce que disent les socialistes à ce propos est bel et bien exact et que les développements du machinisme n'ont jamais profité qu'aux employeurs, par conséquent à une minorité.

C'est une statistique due à l'éminent statisticien américain M. Carol D. Wright, secrétaire du Bureau officiel du Travail des Etats-Unis, qui va nous prouver par *a* plus *b* cette vérité.

D'après cette statistique, en effet, il est démontré que c'est dans les pays où le machinisme est le moins avancé que les salaires sont plus équitables et plus élevés par rapport à la production.

Il ressort des tableaux de statistique dressés par M. Carol Wright (1) que les ouvriers ne reçoivent sous forme de salaire aux Etats-Unis que 18 0/0 de la valeur qu'ils produisent; en Angleterre, 24 0/0; en France, 31 0/0; en Allemagne, 29 0/0; en Espagne, 33 0/0; en Russie, 31 0/0, et en Italie, 49 0/0; ce qui prouve d'une manière irréfutable que les développements du machinisme ne profitent qu'aux employeurs, tandis que les ouvriers, tout en produisant davantage, reçoivent dans la répartition de la valeur produite une fraction de plus en plus petite.

En général, on peut affirmer que le salaire moyen des ouvriers industriels ne représente que 24 à 30 0/0 de la valeur qu'ils ont produite.

Pour rendre plus saisissante l'idée que nous développons, nous donnons le tableau suivant qui, en montrant la répartition de la production dans les différents pays entre le capital et le travail, établit d'une manière flagrante l'iniquité du régime capitaliste en vigueur et l'impossibilité de le continuer pendant longtemps encore, sans que l'intérêt général en souffre.

PAYS	PRODUCTION ANNUELLE par ouvrier.	SALAIRE ANNUEL par ouvrier.	RÉPARTITION AU CAPITAL	AU TRAVAIL
—	Dollars.	Dollars.	—	—
Italie.....	265	130	51 0/0	49 00
Autriche.	409	150	63,4 0/0	36,6 00
Suisse.....	433	150	65,4 0/0	34,6 00
Espagne.....	364	120	67,4 0/0	32,6 00
Russie.....	381	120	68,8 0/0	31,2 00
France.....	545	175	67,9 0/0	33,1 00
Allemagne.....	545	155	71,6 0/0	28,4 0/0
Royaume-Uni.....	760	204	72,2 0/0	25,8 00
Belgique.....	645	165	74,5 0/0	25,5 00
Etats Unis.....	1.888	347	82,2 0/0	17,8 00

(1) Voir l'Almanach de la Question Sociale de 1896, page 141.

On voit par ces chiffres que les ouvriers sont, aux États-Unis, exploités par le capitalisme encore plus que dans les pays plus arriérés au point de vue industriel, tels que l'Italie, l'Espagne et la Russie, ce qu'on ne peut expliquer que par l'outillage plus perfectionné qui permet aux capitalistes de s'approprier une part de plus en plus grande dans la valeur de la production d'un pays.

M. Deschanel est-il convaincu maintenant que tous les progrès, tous les perfectionnements du machinisme et toute la civilisation bourgeoise ne profitent qu'à une minorité d'oisifs? Ce serait bien étonnant après cela qu'il puisse nous prouver le contraire.

Toutefois, rien ne saurait plus nous étonner de sa part, car il nie les faits les plus incontestables avec un sans-çaçons révoltant.

Ainsi, par exemple, la crise que passe la petite agriculture aujourd'hui en France n'existe pas pour lui. Ce sont des contes inventés par les socialistes. Et M. Deschanel arrange selon sa façon certains chiffres pour prouver qu'il y a une augmentation de 80/0 dans les achats de propriétés en vingt ans, en France, mais il oublie toujours, selon son habitude, de nous dire combien de propriétaires ont vendu les leurs, car, s'il y a eu des acheteurs, il y a eu forcément des vendeurs. Sur ces derniers, M. Deschanel garde de Conrart le silence prudent.

M. Deschanel dit que les socialistes veulent faire croire à une crise qui n'existe pas par rapport à l'agriculture! Eh bien, nous démontrons, nous, par des citations prises chez des économistes bourgeois ennemis des socialistes que la crise agricole n'est pas un mythe et que — contrairement à l'audacieuse prétention de M. Deschanel — il n'y a qu'une infime partie du sol français qui appartient à ceux qui le cultivent.

Nous citerons deux auteurs bourgeois dont l'autorité ne peut être contestée par M. Deschanel :

M. Baudrillard a été chargé par l'Académie des Sciences morales et politiques d'une enquête sur les conditions de nos classes agricoles, et il est obligé de constater dans le travail qu'il livre au public et qui porte sur quinze départements du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, du Poitou, de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie et de l'Île-de-France, une diminution constante de la population rurale. Non seulement, devant l'impossibilité de vivre de la terre qu'il n'a jamais possédée que nominale, le paysan émigre de plus en plus, la faim le chassant dans les ateliers des villes, mais la misère de ceux qui s'obstinent à cultiver le sol est telle que le nombre des décès l'emporte sur celui des naissances,

Et le statisticien bourgeois ajoute : « Il est probable que le mal ira en s'aggravant. »

Dans l'*Economiste Français* du 26 mai 1892, M. Baudrillard a aussi constaté l'existence d'un fléau jusqu'alors inconnu dans nos campagnes. Nous voulons parler du paupérisme. Les exemples qu'il donne ne paraissent malheureusement que très probants. Ainsi, dans la Mayenne, il cite des communes où le cinquième de la population reçoit les secours de l'assistance publique. « Mais c'est surtout dans la région des Flandres que le mal a fait des progrès effrayants. »

« Dans le département du Nord, on compte 250.000 individus secourus officiellement par les bureaux de bienfaisance, et dans ce nombre, l'élément agricole figure pour la majorité. »

M. Deschanel fera-t-il encore avec des phrases idylliques l'éloge de la situation des paysans sous le régime actuel? Comment cet homme ne s'aperçoit-il pas qu'il se diminue, qu'il se fait du tort à lui-même

elle garde toujours un franc pour qu'on puisse encore déposer de l'argent avec le même livret.

Ce fait là diminue peut-être de moitié le nombre de dépositaires réels des livrets de la Caisse d'Épargne.

D'ailleurs, les dépôts à la Caisse d'Épargne n'empêchent pas des centaines de mille de citoyens de se trouver dans la plus navrante des misères, misères qui poussent tant de braves gens et tant de familles au suicide.

Ces désespérés là ne préoccupent nullement M. Deschanel et il n'en parle même pas.

Il passe sous silence aussi les crises épouvantables, commerciales et industrielles, qui sévissent aujourd'hui et à chaque instant sur le monde des affaires et du travail et qui occasionnent tant de catastrophes. C'est là-dessus cependant que nous aurions voulu entendre M. Deschanel s'expliquer et défendre son indéfendable société capitaliste.

Mais c'est trop demander à un homme qui ferme obstinément les yeux à toutes les anomalies, à tous les inconvénients, à toutes les misères et à toutes les abominations qui résultent du régime individualiste qui nous régit et nous étouffe.

Agir comme il le fait et prétendre dans un intérêt personnel que tout va bien dans notre milieu social et qu'il est inutile de préconiser un changement quelconque, c'est faire œuvre de bourgeois égoïste et sans cœur, c'est se rendre coupable de lèse-humanité !

Et nous considérons que, comme tel, il est indigne de parler dans l'intérêt du plus grand nombre !

P. ARGYRIADÈS.

MŒURS CLÉRICALES & NOBILIAIRES



LA SEQUESTREE DE POITIERS

VICTOIRES PROCHAINES

A l'horizon, gonflé de suie et lourd d'aurores,
Où tremblent des pâleurs et vibrent des éclairs,
Que traversent, comme des cris, des météores,
Nous vous avons vues, avec vos visages clairs,

Avec vos corps de marbre et vos statures de géantes,
Aussitôt disparus dans la tourmente engloutissante,
Splendeurs vers qui tendus sont nos cœurs et nos mains,
O Victoires prolétariennes de demain !

Passés les masques et déchirés tous les voiles,
Des mensonges éclatés tous les oripeaux,
Comme en un ciel sans tache explosent les étoiles,

Les vœux lèveront dans ce qui fut troupeau ;
Conscience, nous verrons ton règne et ta gloire.
Nous vous posséderons, immortelles Victoires !

Août 1901.

Théodore JEAN.

Le Monde comme il est.

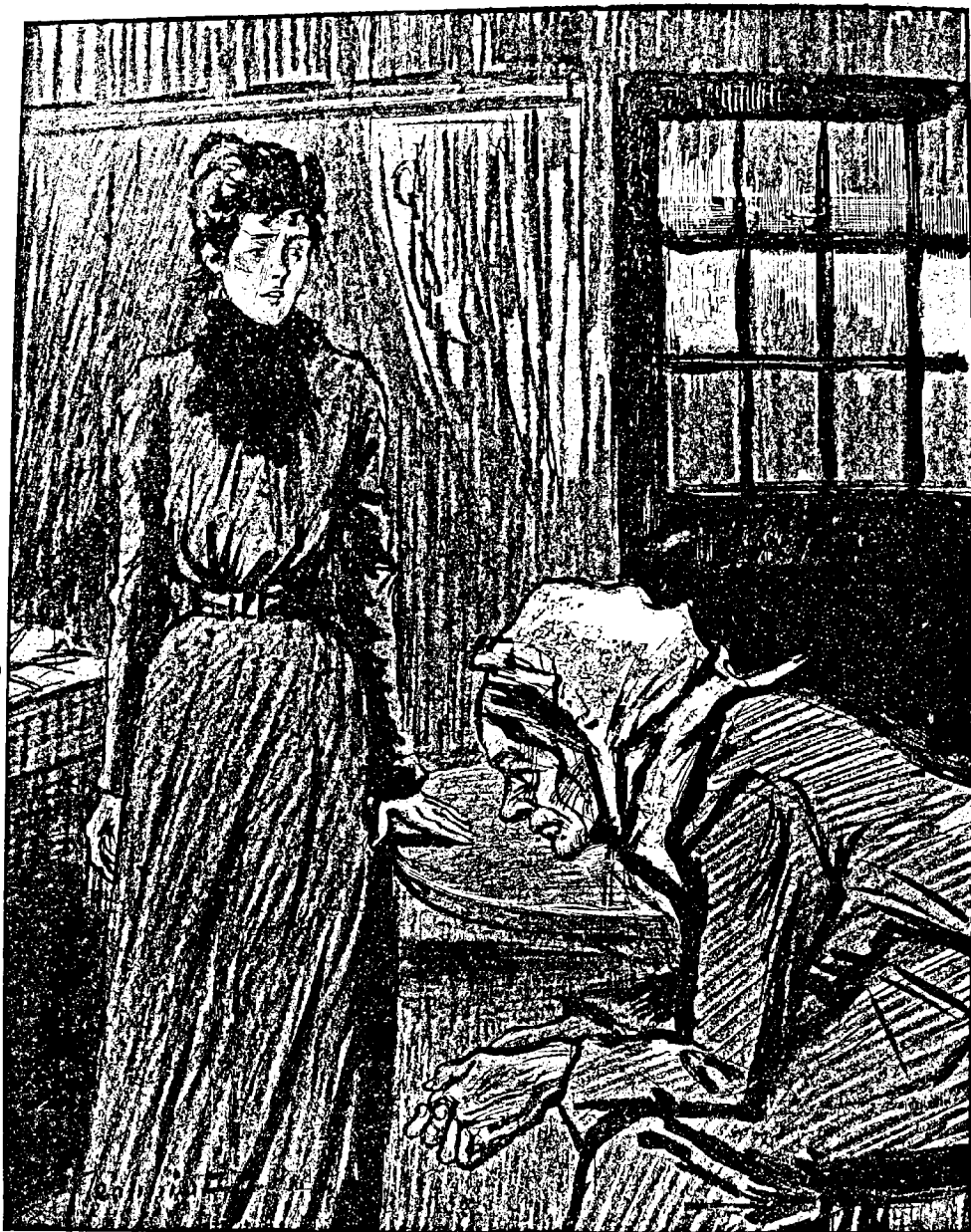
Le grand Frédéric, dans un de ses moments d'humeur sombre, écrivait, en français, à Voltaire, les réflexions que nous allons transcrire.

« Les progrès de la raison humaine sont plus lents qu'on ne le croit. En voici la véritable cause : presque tout le monde se contente *d'idées vagues des choses*. Peu ont le temps de les examiner et de les approfondir. Les uns, garottés par les chaînes de la superstition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briser ; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie sans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs. Ajoutez à cela des âmes timides, des femmes peureuses, et ce total compose la société. S'il se trouve donc un homme sur mille qui *pense* c'est beaucoup.

« Vos missionnaires dessilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront, mais que de bêtes dans le monde qui ne pensent point ! Que de personnes livrées au plaisir et que le raisonnement fatigue ! Que d'ambitieux occupés de leurs projets ! Sur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'instruire et à s'éclairer ! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité du x^e au xii^e siècle, est dissipé ; cependant la plupart des yeux sont myopes ; quelques-uns ont les paupières collées.

Si l'indolente oisiveté n'engendre que la paresse et l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse.

J-J. ROUSSEAU.



Dessin de JEANNIOT (*L'Assiette au Beurre*).

— *Qu'est-ce qu'il a dit, l'égérant, quand tu lui as demandé encore un délai pour le terme ?*

— *D'aller me faire f.....*

Les "progrès" sociaux et changements de période s'opèrent en raison du progrès de la femme vers la liberté et les décadences s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes.

Ch. FOURIER.

LA CAISSE D'ÉPARGNE OBLIGATOIRE

Les progrès du machinisme diminuant sans cesse le nombre des bras nécessaires à la production, la libre concurrence augmentant sans cesse le nombre des artisans, des petits commerçants, des petits industriels qui tombent dans le prolétariat, la bourgeoisie capitaliste se trouve de plus en plus dans l'impossibilité de donner du travail à ceux qui en demandent. La classe dirigeante ne peut plus assurer par le seul salariat l'existence de ses exploités. Dès 50 ans, les meilleurs ouvriers ne trouvent plus de travail. Le chômage augmente, et avec le chômage, la misère, la paresse, le vice, la mendicité, l'alcoolisme, le vol, la prostitution. Les effrayants ravages du paupérisme inquiètent même les bourgeois, qui se trouvent dans la nécessité, s'ils veulent continuer à régner sur le monde, s'ils veulent que la classe pauvre subisse plus longtemps cette société de vol et de misère, de prélever sur ce qu'ils ont volé aux travailleurs, ce qui est indispensable pour empêcher ceux-ci de mourir de faim. Le jour est proche où l'état bourgeois, pour assurer sa propre existence, devra venir efficacement en aide à ceux qui ne peuvent pas ou qui ne peuvent plus travailler.

Cette forme d'assurance contre le chômage, la maladie, les infirmités, la vieillesse, est la transition normale entre le régime capitaliste actuel et la société communiste à venir.

Le parti socialiste a inscrit depuis longtemps dans son programme cette caisse d'assurance sociale; sous peu, elle sera devenue une condition *sine qua non* d'existence de la société capitaliste

Là, comme ailleurs, les dirigeants sont bien décidés à n'accorder la réforme que lorsqu'ils ne pourront plus faire autrement. Pour en retarder l'avènement la tactique est bien simple : on propose des projets mal équilibrés, impossibles à mettre en pratique et qui, si par miracle ils étaient adoptés par les Chambres, ne feraient qu'accroître la misère des salariés.

Certes, le prolétariat ne se laisse pas prendre à ces pièges grossiers; il dénonce le cynisme des gouvernants, montre en quoi ces machiavéliques projets ne sont que des filouteries de classe et le Parlement, après avoir applaudi quelques boniments philanthropiques et constaté son incapacité, renvoie les retraites aux calendes grecques.

Voilà longtemps que cette comédie dure; voilà longtemps, qu'en attendant la retraite, qu'au moment des élections les candidats de toute nuance leur ont promis, les prolétaires arrivés à l'âge où leurs exploités n'ont plus besoin de leurs services, sont réduits à mendier ou à crever de misère.

Il reste encore bien assez de bras sur le marché du travail; la bourgeoisie capitaliste a gagné du temps, et c'est tout ce qu'elle désire.

Les jésuites de la Défense républicaine, eux aussi, ont présenté un projet sur les retraites ouvrières.

Après avoir muselé les grands tribuns populaires, en les gavant d'emplois, de sinécures, de décorations ou de « homard à la Lucullus », ils tentent de domestiquer les travailleurs eux-mêmes, de les habituer à se serrer le ventre toute leur vie dans l'espoir — oh ! combien fallacieux — d'avoir une croûte de pain sur leurs vieux jours.

Votez plutôt :

Naturellement, le projet du gouvernement est basé sur la capitalisation individuelle. Le ministère socialiste (*sic*) va faire des rentes aux travailleurs, oui, des rentes... avec leur propre argent. Travailleurs, aidez-vous vous-mêmes et la sociale du Père Du Lac vous aidera ensuite; prélevez sur vos salaires de famine les lourdes cotisations que vous impose le camarade Millerand et si vous avez payé l'impôt sur les salaires pendant trente années, si vous n'avez pas laissé votre peau dans le bagne capitaliste, il vous servira un minimum de 185 francs de retraite, quand vous aurez atteint l'âge de *soixante-cinq ans*.

Sinistres farceurs ! Depuis quand vit-on si vieux que ça, dans la classe ouvrière ?

L'impôt, appelé cotisation pour la circonstance, sera de 5 centimes par journée de travail, pour les salariés gagnant moins de 2 francs; de 10 centimes, pour ceux qui gagnent de 2 à 5 francs, de 15 centimes pour ceux qui gagnent plus de 5 francs.

Il est vrai que les employeurs devront verser la même somme que leurs employés; mais comme il leur sera facile de se rattraper, soit en réduisant les salaires, soit en faisant payer aux prolétaires, comme consommateurs, ce qu'ils auront été obligés de payer pour eux !

Les ouvriers ayant versé un sou par jour au moins durant trente ans, recevront une retraite de 185 francs, ceux qui auront versé deux sous recevront annuellement 370 francs, ceux qui auront versé trois sous, 555 francs quand ils seront arrivés au terme de leur soixante-cinquième année.

Or, les rapports officiels prétendent que 6 pour cent des travailleurs atteignent cet âge ; le chiffre est visiblement exagéré. D'ailleurs les ouvriers de 65 ans n'ont plus de longues années à vivre ; nous pouvons donc déclarer en toute certitude qu'il ne sortirait pas grand chose de cette caisse de retraites qui, en revanche, engloutirait tous les ans cinq cents millions prélevés sur nos salaires.

Pendant les trente premières années l'Etat percevra *trente fois cinq cents millions* sans presque distribuer de retraites.

Où passera l'argent ?

Tout d'abord, le gouvernement entretiendra une nouvelle armée de fonctionnaires, encore un moyen de consolider sa majorité.

Avec le reste, on comblera peut-être le déficit du budget, on amortira la dette publique, on augmentera les armements... que sais-je ? Le tour sera joué et nous aurons été filoutés dans les grandes largeurs.

Avec l'argent que nous aurons versé pour secourir les vieillards et les indigents on achètera des fusils et des canons pour assassiner les travailleurs.

Quant aux ouvriers étrangers, leur travail sera taxé de 25 centimes par jour sans qu'ils aient droit pour cela à aucune retraite.

Méline n'aurait pas fait mieux.

En vérité, quelque sûr que soit M. Waldeck-Rousseau de l'obéissance passive de ses mamelucks, j'ai peine à croire qu'il espère sérieusement leur faire accepter cet infâme projet ; j'imagine plutôt que, comme je le disais en commençant, messieurs les capitalistes ont voulu tout simplement amuser la classe ouvrière et lui faire attendre plus longtemps cette caisse de retraites que tôt ou tard ils seront obligés de lui donner.

Les travailleurs ont répondu au gouvernement : « Votre projet est une escroquerie ; nous le repoussons de toutes nos forces ». C'est bien, mais ce n'est pas assez : il faut que, sans plus attendre, par les meetings, les pétitions, les manifestations, les prolétaires groupés et syndiqués exercent sur les pouvoirs publics une pression propre à obtenir d'eux la grande réforme sociale qui s'impose.

La caisse des retraites pour les vieillards et les indigents doit être alimentée par toute la nation ; l'impôt, grâce auquel elle fonctionnera, doit peser sur tous les riches.

En effet, si le travailleur se trouve en contact plus direct avec son patron, ce n'est pas seulement celui-ci qui profite des vols opérés sur les fruits du travail ; c'est toute la classe capitaliste, depuis le gros fonctionnaire qui vit des impôts que l'Etat fait suer aux malheureux, jusqu'au négociant qui leur dérobe, comme consommateurs, une plus-value analogue à celle qu'ils ont laissée comme producteurs entre les mains du patron : tous doivent contribuer à l'entretien des victimes du paupérisme, qui est la conséquence de leurs rapines.

Ceux qui doivent en bénéficier, ce sont toutes les victimes de la société bourgeoise, tous ceux qui ne peuvent plus vendre leur travail, tous ceux que les exploiters ont jeté à la rue quand ils n'ont plus eu besoin de leurs bras.

Alors que le Parlement améliorerait sensiblement le projet, en supposant que les ouvriers étrangers en bénéficieraient comme les autres, en supposant que l'âge d'entrée en jouissance de la retraite soit abaissé de 65 à 60 ou 55 ans, que les ouvriers non exploités directement par les patrons soient compris dans la loi, elle n'en serait pas moins une *loi de conservation sociale* et nous ne la repousserions pas moins de toute notre énergie.

Son principe même, le principe de la capitalisation individuelle, est incompatible avec les aspirations du prolétariat ; c'est un frein à la solidarité ouvrière ; c'est une prime à l'égoïsme humain ; c'est l'usage de l'épargne imposé, de par la loi, à nos camarades ouvriers ; c'est la tendance qu'ont les travailleurs à bien se sentir les coudes, à se soutenir les uns les autres, paralysée par l'individualisme à outrance introduit dans nos institutions.

Les salariés qui auront versé toute leur vie à la caisse des retraites se croiront des petits propriétaires, des petits rentiers ; ce ne seront que des petits égoïstes.

Ils se croiront intéressés au maintien de l'ordre de choses actuel ; on en aura fait des conservateurs.

De ces révoltés d'hier qui n'attendaient leur salut que de leurs propres actes, on aura fait des soumis qui attendront tout de l'intervention de l'Etat ; on en aura fait des esclaves.

Tout projet sur les retraites prélevant une contribution, si minime soit-elle, sur le salaire de l'ouvrier est un projet de défense capitaliste.

Que deviendrait celui du gouvernement, si l'on y apportait les améliorations citées plus haut ?

La caisse d'épargne obligatoire ?

Nous n'en voulons pas.

Les députés soucieux de l'avenir du socialisme doivent repousser tout projet de retraites basé sur la capitalisation. Nous sommes convaincus qu'en cette circonstance les élus de l'Union socialiste révolutionnaire sauront faire leur devoir.

MARCEL HORVILLER.

CONSCIENCE DE CLASSE

Le dernier des crétiens parmi les capitalistes, dont les ancêtres étaient, il y a un peu plus d'un siècle, de simples esclaves, a parfaitement conscience de ses intérêts de classe — qu'il soit clérical, réactionnaire, radical, franc-maçon ou libre-penseur, il n'a qu'un culte : celui de la propriété pour sa classe.

A ses yeux, les moyens de production, la vie de milliers d'êtres humains subordonnée aux caprices des employeurs est une chose très naturelle, et le travailleur doit s'estimer heureux qu'on lui fasse l'aumône d'un peu de travail.

Des vieillards chassés de l'atelier, nos filles souillées par ses fils, la machine qui se substitue aux bras des prolétaires, belle affaire que cela ! gardien de la morale et du patriotisme, tout doit converger vers la satisfaction de son ventre et la conservation de ses intérêts : les grèves sont le prélude des coupes sombres, comme les guerres celui du pillage, au profit de ses mêmes intérêts de classe.

Seule la classe ouvrière n'a pas conscience de ses intérêts de classe. Pris séparément, les éléments dont elle se compose se plaignent, souffrent par esprit de comparaison et par privation ; l'enseignement et l'éducation bourgeoises ont versé dans les cerveaux ouvriers le poison de l'égoïsme qui rend la plupart d'entr'eux inconscients et impropres à analyser les phénomènes économiques.

Le surmenage et la préoccupation d'être exposé à mourir de faim ne sont pas non plus étrangers à l'indifférence des masses ouvrières devant les phénomènes économiques ; c'est en effet une des beautés de notre régime capitaliste — où les franc-maçons se coudoient avec les anti-cléricaux, accompagnés des socialistes en congé — que l'ouvrier en soit souvent réduit, faute de travail, à avoir recours au charbon de bois.

Renan a dit : « *Un monde sans science, c'est l'esclavage, c'est l'homme tournant la meule, assujéti à la matière, assimilé à la bête de somme. Le monde amélioré par la science, etc...* »

C'est là une erreur, la science existe, suit sa marche normale, et cependant l'homme est au-dessous de la matière, plus bas que la bête. Le capitaliste a pour la bête des égards qu'il n'a pas pour l'homme, parce que l'homme ne lui coûte rien, la bête ne se remplace que contre espèces sonnantes.

Le monde amélioré par la science ? peut-être ! Si le facteur capitaliste venait à disparaître. Mais la science au moins des capitalistes est impuissante par elle-même à transformer le régime dans lequel se meuvent des repus et des crève-la-faim. Il faut à la science un moteur. Au moteur capitaliste nous devons opposer le moteur du prolétariat organisé en parti de classe.

La science fait, proyoque, incite à la révolution ! c'est une chose entendue, mais si le prolétariat, n'a pas son organisation et sa conscience propre, il est impuissant à guider cette révolution. Il faut que l'organisation du prolétariat en parti de classe ne puisse à l'avenir être entamée par aucune œuvre de diversion — c'est presque un crime de laisser croire que le Parti Socialiste est un parti de politiciens, un parti d'arrivistes comme les autres.

Le Parti socialiste doit être un parti d'émancipation des ouvriers, il faut que ceux-ci puissent se reposer sur lui en toute confiance, et dès que la conscience de l'un deux est formée, qu'il puisse entrer dans nos rangs sans crainte d'être dupé.

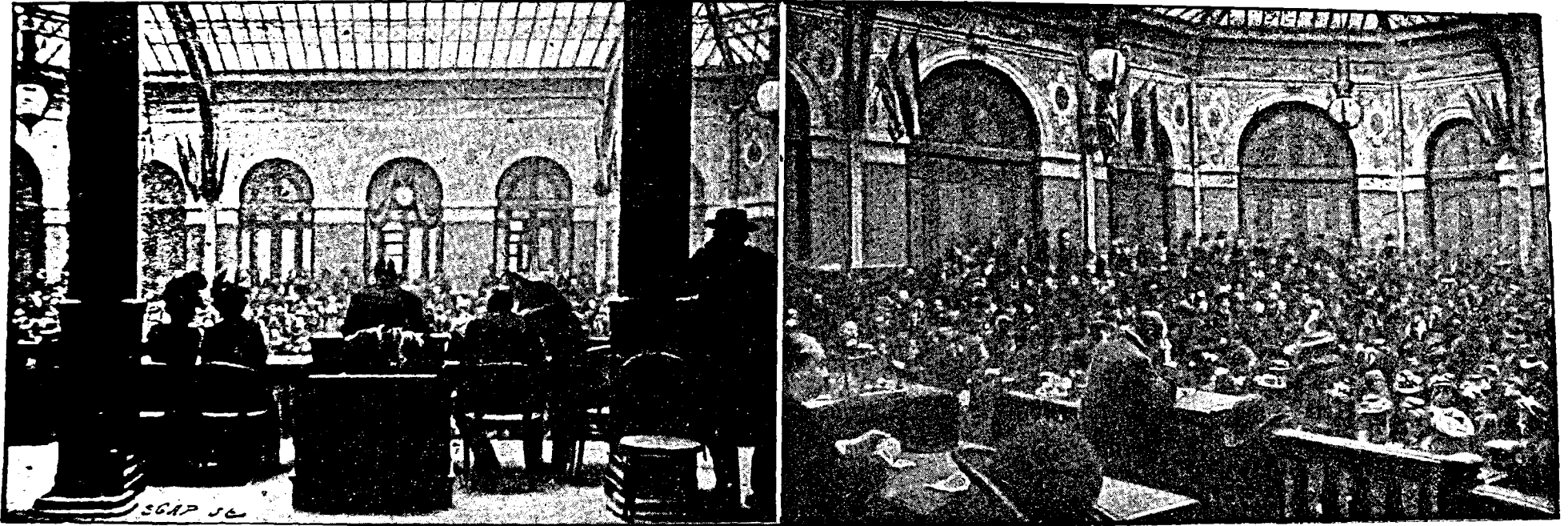
Les timbales électorales ne doivent pas nous tenter — le succès de nos élus doit être le résultat naturel de la puissance de notre organisation. Au bloc capitaliste opposons le bloc du prolétariat

Le salariat étant une forme d'esclavage, améliorer le salariat est une action insuffisante, il faut enseigner, en même temps que l'organisation sur le terrain économique pour défendre le pain, l'organisation du prolétariat en vue de l'avènement de la Société Communiste.

Les formes de constitution de la Société Communiste ou Collectiviste n'ont pour le moment à absorber en rien notre action — l'objectif immédiat : c'est l'organisation pour la lutte sur le terrain que la classe bourgeoise a déterminé.

Il faut au cerveau du travailleur, faire pénétrer la conception de son droit absolu à la vie large, opulente même ! il faut lui démontrer que ce droit appartient à tous les

LA GRÈVE DES OUVRIERS TAILLEURS POUR DAMES



(L'Actualité.)

A leur tour, les artistes des vêtements féminins ont déposé aiguilles et ciseaux, demandant à leurs patrons des améliorations. Ils ont tenu, à la Bourse du Travail, de grandes réunions, auxquelles ont pris part des hommes et des femmes, et dont voici les photographies. L'une d'elles nous montre le bureau dans lequel deux femmes assises à la gauche du président, occupent les places d'assesseurs.

Illégitime socialiste et le sentiment de révolte ont dû germer parmi ces grévistes, étrangers jusqu'alors au mouvement.

Les pauvres ouvriers et ouvrières ont succombé dans cette grève, mais qu'importe ! puisque M. Paquin — décoré par M. Millerand pour avoir violé 104 fois la loi sur la protection des femmes et des enfants — a triomphé !.....

travailleurs — et que la possibilité de cette vie est à la portée de sa main pour peu qu'il veuille participer aux efforts collectifs de sa classe. Enseigner au travailleur la résignation, le flatter — comme le font quelques conférenciers dans certaines Universités dites populaires — en lui laissant croire que son état d'infériorité est la conséquence de son éducation par trop rudimentaire, c'est le tromper et développer chez lui l'égoïsme, c'est encore l'imprégner de la conscience bourgeoise.

Evidemment, notre vieille méthode socialiste, ne saurait faire l'affaire des scories venant de toutes les directions et cherchant des succès électoraux, un rôle à jouer dans le monde politique bourgeois et dont le principal but est leur émancipation d'abord, celle des travailleurs ensuite.

Mais, peu importe, le parti socialiste s'organise sérieusement, et à côté de l'unité des membres en congé, 1902 verra l'unité socialiste révolutionnaire basée sur la conscience de classe du prolétariat.

J. JOUANDANNE

L'HOMME ET DIEU

La nature est belle, mais elle n'est pas bonne; car elle ignore la justice et la pitié.

Le monde éternel, incréé, est ce qu'il est par nécessité, en vertu des lois inéluctables et invariables.

Il est, à chaque moment de la durée infinie, la résultante toujours changeante du conflit de forces aveugles qu'aucune providence intelligente ne gouverne.

L'homme a immergé de l'animalité par ses propres efforts pour s'adapter à son milieu toujours hostile. Il a grandi grâce à ses souffrances et à ses luttes contre une nature marâtre qui le laissait sans défense au milieu d'êtres rivaux, toujours prêts à lui disputer ses moyens de subsistance. Il s'est fait des armes pour se défendre contre eux, des outils pour se construire des vêtements, et des abris contre l'inclémence des saisons, et pour vaincre la famine qui, périodiquement, décimait ses tribus primitives.

Il a triomphé enfin de toutes ces causes de destruction. Il s'est rendu le maître de la terre; mais en y répandant la stérilité par son imprévoyance, en faisant disparaître des faunes successives, en saccageant les forêts par le feu, précieux mais dangereux auxiliaire de ses conquêtes.

A mesure qu'il soumettait la terre à son empire, il entra en lutte contre lui-même. Les tribus humaines se disputèrent d'abord leurs cantons de chasse, puis les terres les plus fertiles. La guerre détruisit plus d'hommes que n'auraient pu le faire les troupes de fauves disparus.

Puis l'homme se fit des dieux à son image, qui devinrent ses pires ennemis. Car ces dieux, nés de ses craintes, eurent des prêtres qui firent peser sur lui toutes les servitudes, accrurent ses privations inévitables de privations volontaires, et lancèrent les nations les unes contre les autres.

Ce sont encore les prêtres de ces mêmes dieux qui provoquent ou perpétuent les guerres, troublent la paix du monde, y retardent les progrès de la raison pour entretenir l'humanité dans ses ignorances natives, qui leur a permis de fonder leur puissance sur ses erreurs.

Il faut que tout cela cesse. Il faut que l'homme sache qu'il doit tous ses progrès à lui-même, que son sort à venir est entre ses mains, que lui seul peut, dans une certaine mesure, corriger une nature indifférente au bien comme au mal qu'elle cause et, dans notre monde terrestre si étroit, relativement à cet univers où d'autres mondes circulent par myriades, faire régner l'idéal de justice et de liberté auquel il aspire et dont il n'a conçu l'idée que parce qu'il a souffert de l'injustice des choses et de la tyrannie des maîtres qui l'ont trompé pour mieux l'asservir.

Seulement quand l'homme ne demandera plus à des dieux fantastiques, créations de son esprit enfant, les secours qu'il ne peut attendre que de sa volonté, et qu'il cessera de se battre pour les vaines idoles qu'il s'est inventées, sa raison, délivrée de fanatisants obsessions, arrivera rapidement par la science à la vérité.

CLÉMENTINE ROYER.

JEUNE BOURGEOISIE

Broyée par le servage capitaliste, par un siècle d'industrialisme à outrance, d'alcoolisme, de grandes guerres et par les périodiques saignées de l'ordre, la plèbe semble aujourd'hui souscrire à toutes les déchéances. Seule une petite élite, à la fois intellectuelle et révolutionnaire, donne signe de vie. Elite formée surtout de jeunes : c'est elle qui alimente les Universités populaires, manifeste dans les escarmouches de la rue et, à l'âge critique du service militaire, prend presque toujours la route de Biribi ou de l'étranger.

Puis aussi, à côté de ces jeunes, quelques-uns qui furent jeunes en 1871 et le sont restés.

C'est, infime par le nombre, grande par la conscience et le cœur, cette minorité d'avant-garde qui est l'espoir, l'avenir, la vie même du prolétariat écrasé, atrophié par les conditions d'existence que lui ont faites ses dirigeants.

Voyez en dehors, dans la petite et dans la haute bourgeoisie. Exception faite de quelques rarissimes individualités qui sont déjà, ou fatalement seront avec nous dans la lutte contre le double ennemi : Capital, Pouvoir, tout y apparaît plus que mort : putréfié. Même la jeunesse.

Dans la petite bourgeoisie, c'est un peuple ridicule, impitoyable et odieux d'automates calculateurs. Pour ceux là, mâles et femelles, la vie est non un livre mais un grand-livre ; ce qu'il y a généralement de plus sacré : l'amour même, y est ignoblement prostitué ; les sentiments des demoiselles, les virilités du jeune homme, tout cela s'exprime par doit et avoir, est passé à profits et pertes. La mort des parents, escomptée à plus de quatre-vingt-dix jours, s'appelle, mot charmant, « espérances ».

Tous les fils de cette petite bourgeoisie ne se destinent pas à la vente des soieries, des parfumeries ou des clyso pompes, gros et détail, mais tous (pardon ! les dix-neuf-vingtièmes) se destinent au commerce. Certains arrivent à faire commerce de lettres, de journalisme, de politique, comme ils feraient commerce d'épicerie, en pesant à faux poids et débitant de la marchandise avariée.

Avec quelques différences de décors, il en est de même dans cette « haute » bourgeoisie — aristocratie républicaine ! gloussait une ministre — qui a remplacé la vieille noblesse, sombrée dans le ridicule ou dans l'escroquerie.

Et l'on peut voir grouiller dans les cafés « de passe » du Quartier Latin, ignoblement bêtes et crapuleux, les rejetons de cette aristocratie républicaine et bourgeoise, toute la racaille des « fils à papa, » futurs magistrats, préfets, députés, sénateurs, ministres, voire même présidents de République. Médiocrates sans intellect, sans cœur, sans passion, ne se différenciant des fils de la petite bourgeoisie que par le nombre de culottes usées sur les bancs universitaires.

Quelquefois eux aussi s'adonnent au socialisme professionnel — hier, ils eussent été simplement républicains ; demain, ils seraient anarchistes. Exploiteurs ou faux monnayeurs d'idées que d'autres ont formulées, sociologues de pacotille, réclameurs d'aujourd'hui, nantis de demain, s'efforçant, sous toutes les étiquettes, d'escroquer la confiance du peuple qu'ils méprisent et n'hésiteraient pas à fusiller.

Parfois, ils se disputent féroce, les arrivistes d'aujourd'hui et ceux de demain, les « corrompus, » déjà à demi engraisés et ceux qui ne demandent qu'à se laisser corrompre.

C'est seulement à condition de balayer ces éléments impurs, détritiques d'une société en décomposition, que la révolution sociale pourra être saine et féconde.

CARMAGNOLE INTERNATIONALE

Air de la Carmagnole de 93.

1^{er} COUPLET

Sur Montjuich un rouge phanal, (bis)
Arbore un seul mot Germinal, (bis)
C'est le sang du martyr,
Qui monte et va fleurir.

Refrain

Debout l'aurore brille,
Les compagnons, les compagnons,
Debout l'aurore brille,
Les compagnons,
Avançons.

2^e COUPLET

Au nord comme au pays latin, (bis)
Debout, debout c'est le matin, (bis)
C'est trop longtemps dormir,
Debout il faut s'unir.

Refrain

De France et de Castille,
Les compagnons, les compagnons,
De France et de Castille,
Les compagnons,
Avançons.

3^e COUPLET

Rien n'arrête les éléments, (bis)
Nous allons pris par les courants, (bis)
Comme les flots mouvants,
Comme l'onde et les vents.

Refrain

Debout la terre tremble,
Les compagnons, les compagnons,
Debout la terre tremble,
Les compagnons,
Avançons.

4^e COUPLET

O sol ardent de l'idéal, (bis)
Epoque de l'art triomphal, (bis)
Et toi nord glacial,
Repaire féodal.

Refrain

Debout, marchons ensemble,
Les compagnons, les compagnons,
Debout, marchons ensemble,
Les compagnons,
Avançons.

5^e COUPLET

Du midi du septentrion, (bis)
Russe, Allemand, Grec ou Saxon, (bis)
Tout peuple à l'unisson,
Liberté dit ton nom.

Refrain

Sous les hautes potences,
Les compagnons, les compagnons,
Sous les hautes potences,
Les compagnons,
Avançons.

6^e COUPLET

Germinal prend tout l'univers, (bis)
Sur l'entassement des hivers, (bis)
Le vieux monde est mourant,
En avant, en avant.

Refrain

C'est le temps des semeuses,
Les compagons, les compagnons,
C'est le temps des semeuses,
Les compagnons,
Avançons.

Louise MICHEL.

Le dernier degré de la perversité est de faire servir les lois à l'injustice.
VOLTAIRE.

LES DROITS DU CHEVAL ET DU CITOYEN

La Chambre ne pouvait prélever plus dignement à la discussion des retraites ouvrières, qu'en votant l'affichage des Droits de l'Homme, la colossale fumisterie de la Révolution bourgeoise. Le député clérical de Bordeaux, M. Ch. Bernard, les tient en si haute estime, qu'il lui fallait un mur vivant, un mur humain, le dos de M. Waldeck-Rousseau pour les placarder.

Comment se fait-il qu'il ne se soit pas rencontré un moraliste, un économiste, un ligueur des Droits de l'Homme pour demander que ces droits imprescriptibles fussent imprimés sur le papier hygiénique des cabinets d'aisance. Il aurait pu invoquer l'autorité de Rabelais, qui raconte que le bon et sage Pantagruel était si ménager du temps dévolu à son éducation, qu'il consacrait à la lecture des Saintes-Écritures les instants passés dans les water-closets.

La Civilisation capitaliste n'a doté le salarié des Droits métaphysiques de l'Homme qu'afin de le river plus étroitement et plus solidement au devoir économique.

— Je te fais libre, disent au travailleur les Droits de l'Homme, afin que pour gagner ta misérable vie en emmillionnant le capitaliste, tu lui vendes ta liberté pour une bouchée de pain : il t'emprisonnera des dix et douze heures dans l'atelier ; il ne te lâchera que lorsque, épuisé jusqu'aux moelles, tu n'auras que la force d'avaler la soupe et de dormir ton lourd sommeil. Payer l'impôt est le seul de tes droits qu'il ne t'est pas permis d'aliéner.

Le Progrès et la Civilisation, si durs pour l'humanité salariée, ont des tendresses maternelles pour les animaux, que les imbéciles humains appellent des êtres inférieurs.

La Civilisation a spécialement favorisé l'espèce chevaline : il me serait difficile d'énumérer la longue liste de ses bienfaits ; je me bornerai à en mentionner quelques-uns, de notoriété générale, afin d'éveiller et d'enflammer les convoitises des ouvriers, engourdis par la misère.

Les chevaux sont divisés en classes distinctes. L'aristocratie chevaline jouit de privilèges si nombreux et si oppressifs, que si les brutes à face humaine, qui leur servent de jockeys, d'entraîneurs, de valets d'écurie et de palefreniers, n'étaient pas moralement dégradés au point de ne pas ressentir leur déchéance, ils se seraient révoltés contre les seigneurs et maîtres, qu'ils bouchonnent, pansent, brossent et peignent, dont ils renouvellent la litière, nettoient les ordures et lavent les urines et qui les remercient par des morsures et des ruades.

Les chevaux aristocrates, ainsi que les capitalistes, ne travaillent pas ; et quand ils se promènent dans les champs, c'est avec le mépris du rentier qu'ils regardent dédaigneusement les animaux humains qui labourent et ensemencent les terres, fauchent et fanent les prairies pour les nourrir d'avoine, de trèfle, de sainfoin et d'autres plantes succulentes.

Ces privilégiés à quatre pattes de la Civilisation possèdent une telle influence sociale qu'ils imposent leurs volontés aux capitalistes, leurs confrères en privilèges : ils obligent les plus huppés d'entre eux à venir avec leurs belles madames prendre le thé dans les écuries, en humant les âcres parfums du crottin imprégné d'urine fermentée. Et quand ces seigneurs consentent à parader en public, ils exigent que des dix et des vingt mille hommes et femmes s'empilent dans les hippodromes, sous le soleil brûlant, pour admirer leurs formes faites au tour et leurs performances de course et de saut. Ils ne respectent aucune des dignités sociales devant lesquelles les sectateurs des Droits de l'Homme s'inclinent humblement. Un jour, au pesage de Chantilly, un des favoris du Grand Prix allongea une ruade au roi des Belges, parce que sa tête lui déplaisait. Sa majesté royale, qui adore les chevaux, se retira en faisant des excuses.

Il est heureux que ces chevaux, qui comptent plus d'ancêtres authentiques que les d'Orléans et les Hohenzollern, n'aient pas été corrompus par leur haute position sociale : s'ils s'étaient mis en tête de rivaliser avec les capitalistes en prétentions esthétiques, en luxe déréglé et en goûts dépravés et d'aimer à porter des dentelles et des diamants, à boire du champagne et du Château-Margaux, une misère plus sombre et un travail plus accablant se seraient appesantis sur la classe des salariés.



Hiver.
— *Les prisons, est-ce que c'est chauffé?...*

Dessin de STEINLEN (*L'Assiette au Beurre.*)

Trois fois heureux pour l'humanité prolétarienne que les aristos chevalins n'aient pas la fantaisie de se repaître de chair humaine, ainsi que les vieux tigres du Bengale, qui rôdent autour des villages indiens pour enlever des femmes et des enfants ; si par malheur les chevaux étaient mangeurs d'hommes, les capitalistes, qui ne savent et ne peuvent rien leur refuser, auraient construit des abattoirs de salariés, où l'on dépècerait et parerait des aloyaux de garçons, des jambons de femmes et des cuissots de jeunes filles pour satisfaire leurs goûts anthropophagiques.

Les chevaux prolétaires, moins bien partagés, doivent travailler pour gagner leur picotin d'avoine, mais la classe capitaliste, par déférence pour les privilèges de la race chevaline, leur reconnaît des droits autrement sérieux et réels que ceux inscrits dans les Droits de l'Homme.

Le premier des droits, le droit à l'existence, qu'aucune société civilisée ne veut reconnaître aux travailleurs, les chevaux le possèdent.

Le poulain, bien avant sa naissance, alors qu'il est à l'état de fœtus, commence à jouir du droit à l'existence ; sa mère, à peine engrossée, est déchargée de tout travail et envoyée aux champs afin d'élaborer le nouvel être dans le calme et le confort ; elle reste auprès de lui afin de l'allaiter et de lui apprendre à choisir les herbes appétissantes de la prairie, où il gambade jusqu'à l'âge adulte.

Les moralistes et les politiciens des Droits de l'Homme considèrent qu'il serait monstrueux d'accorder de tels droits aux ouvriers ; j'ai soulevé une tempête à la Chambre des députés quand j'ai demandé que les femmes, deux mois avant et deux mois après les couches, eussent le droit et les moyens de s'absenter de l'atelier. Ma proposition bouleversait la morale civilisée et ébranlait l'ordre capitaliste. Quelle abominable abomination : réclamer pour les bébés, les droits des poulains !

Les jeunes prolos, à peine peuvent-ils trotter sur leurs petites quilles, qu'ils sont condamnés aux travaux forcés des bagnes capitalistes, tandis que les poulains et les pouliches se développent librement dans l'aimable nature ; on attend qu'ils soient complètement formés pour les atteler au travail et on mesure la tâche à leurs forces avec une tendre sollicitude.

La sollicitude capitaliste les suit leur vie durant. On se souvient encore de la généreuse indignation de la presse bourgeoise, quand elle apprit que la Compagnie d'omnibus remplaçait la paille des litières par la tourbe et les déchets des tanneries : les malheureux chevaux allaient être mal couchés ! Les âmes délicates de la Bourgeoisie ont, par tout le pays capitaliste, organisé des sociétés de protection des animaux, afin de bien prouver que le sort des petits martyrs de l'industrie ne peut les émouvoir. Schopenhauer, le philosophe bourgeois, qui incarna si parfaitement le grossier égoïsme du philistin, ne pouvait, sans en avoir le cœur déchiré, entendre le claquement d'un fouet.

Cette même Compagnie d'omnibus, qui imposait à ses salariés des journées de 14 et de 16 heures, n'exige de ses chers chevaux qu'un travail de 5 à 7 heures. Elle a acheté des prairies pour les mettre au vert afin de les remettre de leurs fatigues et de leurs indispositions. Elle a pour principe de dépenser davantage pour l'entretien d'un quadrupède que pour payer le salaire d'un biman. Il n'est pas encore venu à l'idée d'aucun législateur, ni d'aucun fanatique des Droits de l'Homme, de réduire la pitance quotidienne du cheval pour lui assurer une retraite dont il ne bénéficierait qu'après la mort.

Les Droits du Cheval n'ont été affichés nulle part ; ce sont des droits *non écrits*, comme Socrate nommait les lois que la nature dépose dans la conscience de tous les hommes.

Le cheval a montré sa sagesse en se contentant de ces droits, sans songer à réclamer ceux du citoyen ; il a pensé qu'il aurait été aussi insensé que l'homme s'il avait sacrifié son plat de lentilles pour le repas métaphysique des Droits à l'Insurrection, à l'Égalité, à la Liberté et autres fariboles, qui pour le prolétariat valent autant qu'un cautére sur une jambe de bois.

La Civilisation, quoique partielle pour la race chevaline, ne s'est pas montrée insoucieuse du sort des autres animaux. Les moutons, ainsi que des chanoines, coulent leurs jours dans une agréable et plantureuse paresse ; ils sont nourris à l'étable d'orge, de luzerne, de rutabagas et d'autres racines, cultivées par les salariés ; des bergers les mènent paître dans les gras pâturages et quand le soleil

a calciné la plaine, ils les font transhumer pour qu'ils broutent l'herbe tendre des montagnes.

L'Eglise qui a brûlé les hérétiques et qui regrette de ne pouvoir recommencer pour inculquer à ses fidèles l'amour du mouton, représente Jésus, sous la forme d'un doux pasteur, portant sur les épaules un agneau fatigué.

Il est vrai que l'amour du bélier et de la brebis n'est en définitive que l'amour du gigot et de la côtelette, comme la Liberté des Droits de l'Homme n'est que l'esclavage du salarié, la jésuitique Civilisation maquillant toujours de principes éternels l'exploitation capitaliste et de nobles sentiments l'égoïsme bourgeois; crifice, tandis qu'il saisit l'ouvrier tout chaud de l'atelier et tout amaigri par le travail pour l'envoyer dans les abattoirs du Tonkin, de Madagascar et d'ailleurs.

Salariés de toutes les industries, qui peinez si durement pour créer votre misère en produisant la richesse des capitalistes, debout! debout! Puisque les farceurs du Parlement affichent les Droits de l'Homme, revendiquez hardiment pour vous, vos femmes et vos enfants les Droits du Cheval.

PAUL LAFARGUE.



Dessin d'HERMANN Paul (*L'Assiette au Beurre*).

Pour Dieu, pour le Tzar, pour la Patrie.

PIERROT-MISÈRE

Sonnet-Pantomime

Drapé dans son suaire éraillé, grimaçant,
Rivé stupidement à sa chaîne éternelle,
Le blafard prolétaire ahâne jusqu'au sang
Afin de couvrir d'or Monsieur Polichinelle.

Arlequin Caporal aux gages du Puissant
Tient prête, s'il le faut, sa batte criminelle
Pour mettre à la raison le meurt-de-faim rebelle
Que parfois la misère a rendu menaçant.

Cassandre chien couchant et grand ami de l'ordre,
Ne cesse d'aboyer au pauvre qu'il veut mordre ;
Mais quand va triompher le jouisseur odieux :

Colombine survient ; Justice au museau rose
Qui nous montre flambant en une apothéose
Pierrot-Travail enfin délivré du Mayeux.

Paul WEIL.

VOILES DÉCHIRÉS ET MASQUES TOMBÉS

Au Congrès de Lyon, le citoyen Jaurès toujours dramatique et vibrant s'écriait : « Les voiles sont déchirés, les masques sont tombés ».

C'est entendu, cher Maître. Mais il reste à savoir de quels visages sont tombés les masques ? Nous nous permettons de faire cette recherche, après que nous aurons dit ce qui a motivé ces emphatiques et imprudentes paroles.

Deux motions étaient en présence. La première du Cit. De la Porte disait : Millerand s'est mis *hors du Parti*, La seconde du Cit. Briand disait : Millerand s'est mis *hors du Contrôle du Parti*.

Inutile d'insister sur la pensée qui caractérise chacune de ces deux motions et sur ce qui les différencie. Le Congrès crut qu'il était très politique de voter la motion Briand qui repêchait Millerand. En face de ce vote Anti-Socialiste, nos amis quittèrent le Congrès et firent très bien.

C'est alors que se produisit le Grand coup de Théâtre, la Grande scène attendue.

L'illustre Jaurès escalade la tribune, et d'une voix de grand premier rôle, jette la phrase fameuse qui lui retombera plus d'une fois sur le nez.

Les Unitaires qui ne comprennent pas que Jaurès vient de commettre une bourde colossale, applaudissent frénétiquement. — sauf les initiés — que le masque remue déjà sur le visage de leur grand orateur. Mais voilà que l'enthousiasme se transforme en délire quand le Grand Comédien politique clâme : « Les Sectaires sont partis ». Seuls, quelques observateurs sourient à cette enfantine appréciation dont nous parlerons plus tard.

Parmi les points restés dans l'ombre aux Folies-Unitaires de Lyon, il en est un qui vaut d'être examiné. C'est le retrait de la signature Briand au bas de la motion De la Porte, puis l'apparition de la motion Briand combattant celle qu'il avait d'abord acceptée et signée.

Pourquoi le retrait de cette signature ? Le Cit. Briand est un homme intelligent. Il comprend ce qu'il lit, il sait ce qu'il signe.

Comment se fait-il que ce qu'il avait signé, il ait pu le déchirer, le combattre avec l'acharnement que l'on sait.

Dans une organisation ouvrière, une pareille volte face, disqualifierait celui qui se la permettrait ; dans le Parti Unitaire outrancier, cela se récompense par la fonction dirigeante de ce Parti.

Tout le monde comprend que si le Cit. Briand et ses amis avaient laissé leur signature au bas de la motion De la Porte, elle était votée, c'était donc un cas de rupture écarté.

Désirait-on cette rupture ? L'a-t-on cherchée, voulue, provoquée ?

Le Cit. Briand n'a pas dû exécuter cette volte-face savante sans y avoir été invité par les gros manitous de l'Unité. Dans la coulisse on voit les Viviani, Jaurès, et quelques autres préparant le grand coup de théâtre dont il est question plus haut.

Mais alors ! ces grands apprentis ministres qui — paraît-il ont écrasé les sectaires — ne voulaient donc pas des socialistes anti-ministériels dans l'Unité ?

Craignaient-ils pour l'avenir de leur socialisme, si opposé à la pensée socialiste révolutionnaire rebelle à l'embourgeoisement !

Aurait-on joué double jeu ?

Voyez ! les masques s'agitent violemment.

Logiquement, toutes ces observations nous amènent au raisonnement suivant, qui, probablement a été celui des bourgeois arrivistes.

Nous voulons créer le Parti socialiste unifié qui doit être une force. Mais à qui doit-elle servir cette force ? A nous, évidemment. Dans quel esprit la dirigerons-nous ? S'il est vrai que le vent souffle dans les voiles du socialisme, c'est le moment d'attirer vers nous les fils de bourgeois qui veulent jouer au socialisme

On nous dit : Beaucoup retourneront à la bourgeoisie. Qu'importe ! Au surplus, si Blanqui revenait, il serait bien vieux avec notre nouvelle méthode.

Allons-nous les effrayer, ces jeunes désœuvrés ? Ce ne serait pas intelligent. Il faut au contraire, leur faire comprendre que nous ne poursuivons que des améliorations raisonnables.

Oh ! cela ne nous empêchera pas de nous servir des mots : Grève générale ! Société communiste ! Justice immanente ! et si même nous disons : Révolution ! on comprendra, en voyant Millerand avec nous, que ce n'est que pour le mot.

Les Socialistes révolutionnaires nous gêneraient. Oh ! quand ils sont de notre avis, ça va très bien, mais dans le cas contraire, ils sont impossibles. Ils répondent à notre éloquence par des : Dictateur ! Gallifet !! A Châlon !!! Nous ne pouvons rien faire avec ces brouillons.

Nous devons donc les mettre dans l'impossibilité de rester avec nous. Et nous aurons le beau rôle, devant la masse qui ne sait pas encore et ne juge que sur l'apparence.

Donc, c'est entendu, Briand retirera sa signature et présentera une proposition qui nous rendra Millerand quand son congé sera fini.

Et voilà, camarades, la bonne farce qui s'est jouée au grand Congrès de Lyon.

LÉON MARTIN

VIEILLES VÉRITÉS

La solidarité ne peut être complète que lorsque tous les hommes ont conscience de leur équivalence, de leur liberté.

L'égalité est impossible sans la liberté de chacun.

Tout travail accompli dans une société et utile aux membres de cette société est l'équivalent de tout autre travail quel qu'il soit.

L'être chez qui la faculté de raisonnement domine n'aime pas la musique.

L'anarchisme n'est pas une théorie sociologique spécialement génitrice de criminels.

Comme tous les systèmes sociaux, l'anarchisme a eu ses criminels. Le royalisme a eu Saint-Réjan ; le césarisme a eu Fieschi ; le nationalisme a eu Berezowski ; le libéralisme a eu quasi toute la série des nihilistes ; le catholicisme a eu Ravailiac ; le protestantisme a eu Poltrot de Méré ; l'anarchisme a eu Ravachol.

Les criminels anarchistes sont des fanatiques, des émotifs et des sensitifs, plus que des raisonnants.

Le crime a sa genèse en les conditions de notre vie sociale.

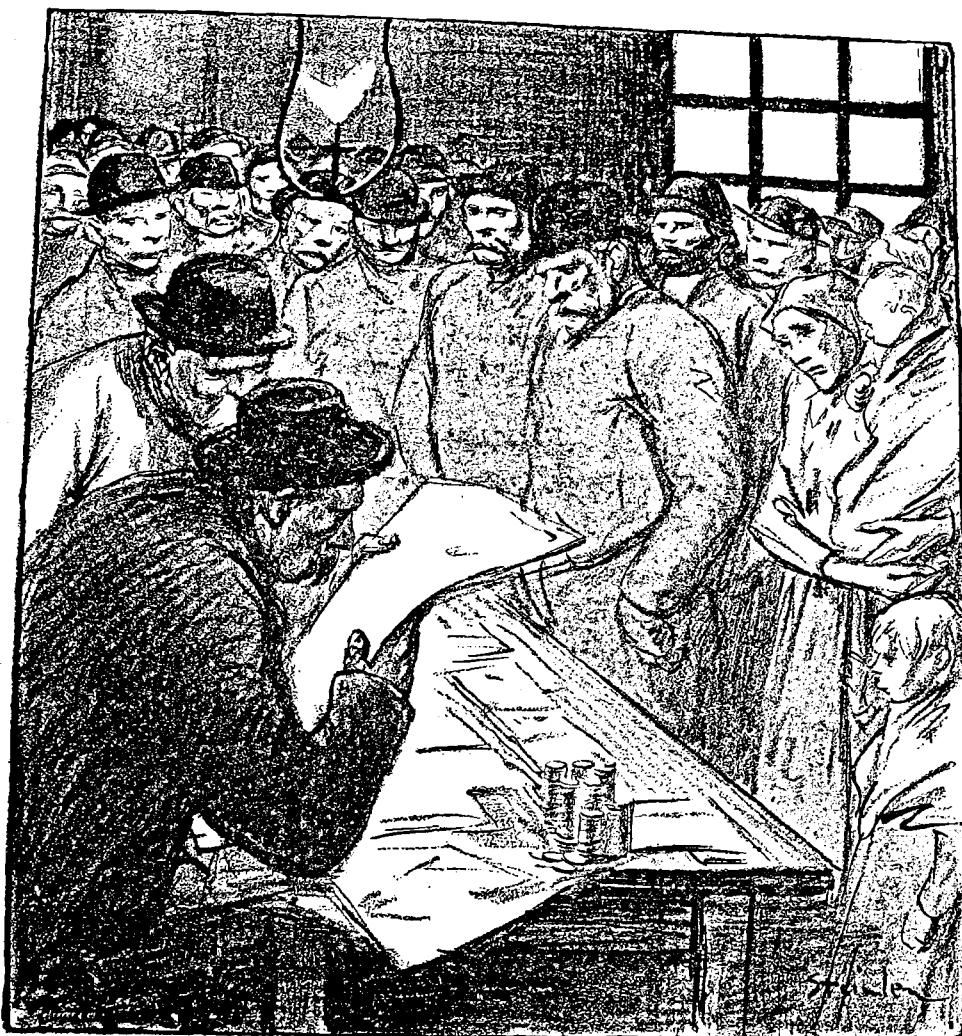
La presse ne crée pas le crime ; elle peut en donner la forme. Elle cristallise les impressions éparses en l'encéphale, impressions produites par les phénomènes externes auxquels l'individu assiste.

Les nationalités, petites ou grandes, sont les produits de multiples facteurs parmi lesquels le sol et le climat, en un mot, l'ambiance physique.

A. HAMON.

Trop souvent j'ai remarqué que la tonsure ne rase pas seulement les cheveux : le même coup de rasoir enlève la conscience et la vertu.

LE POUËE.



Caisse de grève.

Dessin de STEINLEN (*L'Assiette au Beurre.*)

- Et le citoyen ministre, il n'envoie rien ?
- Si, 3,000 hommes de troupe.

PAGE DE GRÈVE

Les Cantines Communistes à Montceau

La grave, l'inquiétante question qui, dès les premiers jours de grève, requit l'attention du bureau syndical et des militants socialistes, fut celle des secours, des subsistances.

Comment, par quels moyens assurer des vivres à cette armée gréviste qui comptait près de huit mille soldats, avec, derrière eux, les vieillards, les femmes, les enfants, au total près de trente mille êtres humains ?

Sans doute les mineurs montcelliens savaient pouvoir compter sur la solidarité ouvrière ; déjà d'ailleurs, dans la presse, dans les organisations socialistes des appels étaient lancés, des souscriptions ouvertes, la mitraille de gros sous commençait à pleuvoir dans la Caisse de grève ; mais, par l'exemple des grandes grèves précédentes

on connaissait à peu près la somme de sacrifices que le prolétariat pourrait consentir et les prévisions les plus optimistes ne permettaient pas de résoudre le problème de l'alimentation en allouant à chaque famille gréviste des secours pécuniaires, pas même en distribuant des secours en nature.

L'embarras était grand quand un militant socialiste émit cette idée qu'aux situations exceptionnelles il fallait savoir opposer des moyens exceptionnels.



MAXENCE ROLDES

« Demandons, dit-il, à nos camarades de modifier leurs conditions d'existence ; ils acclament la Sociale, demandons leur de la montrer au patronat, rudimentaire, en germe dans un organe de structure Communiste qui, nous faisant réaliser de considérables économies, décuplera notre force de résistance. »

« Demandons leur de renoncer à l'alimentation isolée, familiale, pour vivre en commun, par quartiers, d'une même nourriture. »

A peine cette idée de repas en commun, eut-elle été exposée en réunion de grève, où l'ac-

cueillaient d'enthousiastes approbations, qu'elle devint la cible sur laquelle s'exerça, pesante, l'ironie des dirigeants de la mine et de leurs créatures.

Les plumitifs bourgeois en parurent très amusés. Soupe Communiste, c'était là, déclaraient-ils, un bel échantillon de fumisterie socialiste. Elle n'était pas près d'être trempée cette soupe et si les grévistes attendaient après elle pour sustenter leurs estomacs ils pourraient attendre longtemps.

Le bureau syndical laissait dire et travaillait ferme. De longues séances furent employées à dresser des tableaux, à préciser les conditions de fonctionnement de l'organisme d'alimentation. Le syndicat des mineurs, — la population ouvrière étant disséminée dans plusieurs hameaux ou villages assez éloignés les uns des autres, — avait dû se subdiviser, pour la perception des cotisations, en trente-trois sections. La section devint, avec, suivant son importance, une ou deux cantines, l'unité alimentaire. Au collecteur syndical étaient dévolues tout naturellement les fonctions de fourrier. Il devait recevoir les demandes de participation aux repas en commun, en dresser chaque jour un état, d'après lequel le comité de secours établirait les quantités de denrées alimentaires à lui délivrer. Quant au matériel, on laissait à chaque quartier le soin d'en pourvoir sa



Les soupes populaires distribuées par le Comité de la Grève aux Mineurs et à leurs Familles.

cantine. On n'eut pas à regretter cette mesure ; l'émulation aidant, ce fut à qui aurait le plus vite installé et dans les meilleures conditions de commodité, de confort, le matériel nécessaire.

Le 10 février, quelques jours après que l'idée eut été émise, toutes dispositions étant prises, les plus menus détails d'avances réglés, il fut décidé que l'inauguration des repas en commun aurait lieu le surlendemain 12, et le surlendemain, à la sonnerie des clairons, plusieurs milliers de grévistes, leurs femmes, leurs enfants venaient prendre place au premier repas communiste.

Du coup la verve rageuse des capitalistes et de leurs chiens de garde fut éteinte, c'en fut fait des propos gouailleurs.

A la déclaration de grève, la Compagnie minière était persuadée que la résistance des mineurs ne pourrait dépasser vingt à vingt-cinq jours et voici que, grâce à ce système communiste d'alimentation, dans lequel chaque portion, chaque repas coûtait moins de 8 centimes, c'était pour les mineurs la certitude de tenir en échec pendant des semaines, des mois même, la puissance patronale ; voici qu'au moment où la Compagnie s'attendait à voir les grévistes fléchir, ceux-ci s'asseyaient autour des tables communistes, devant la soupe ou le ragoût fleurant bon, tous heureux de sentir écartée pour longtemps de Montceau, la faim, complice ordinaire des égoïsmes patronaux.

La Compagnie s'efforça de paralyser l'œuvre de défense ; ses agents parcoururent les campagnes environnant Montceau, essayant d'intimider les cultivateurs qui, admirables de solidarité, envoyaient aux grévistes, légumes, pommes de terre à pleins chariots. Toutes ces manœuvres n'aboutirent qu'à provoquer en faveur des ouvriers montcelliens un redoublement de sympathie.

Le système d'alimentation en commun qui, dès le premier jour, avait fonctionné sans heurts, sans à-coups, continua d'être mis en pratique jusqu'à la fin du conflit ; il avait permis de distribuer DEUX MILLIONS CENT VINGT SEPT MILLE QUATRE CENT DIX-SEPT repas lorsque, aux premiers jours de mai, l'indifférence, l'aveuglement coupables des ministérialistes politiques, les intrigues, les trahisons des ministérialistes syndicaux forcèrent la vaillante armée gréviste à mettre bas les armes après une résistance qui avait duré près de trois mois et demi.

Cette défaite momentanée ne ternira en rien l'éclat glorieux de la page ajoutée par Montceau à l'histoire des grèves. Le prolétariat qui seconda fraternellement leur effort saura se rappeler le superbe exemple de résistance tenace, héroïque, donné par les mineurs montcelliens ; il saura à l'occasion se servir de l'arme de défense, si puissante qu'ils forgèrent en plein combat.

Quant à vous, Compagnons de Montceau, quelque douloureux qu'aient été les lendemains de grève, les coupes sombres exécutées dans vos rangs par le patronat, ils ne sauraient vous faire oublier les jours d'ardent enthousiasme, d'étroite et touchante fraternité ; pour garder plus vivace votre espoir de prochaine et éclatante revanche, vous vous souviendrez, vous ferez réalité la belle et prophétique vision du poète (1).

Et, dans l'ombre pesante et chaude où l'homme rampe
Eclairant l'avenir, comme une faible lampe

Eclaire votre dur chemin,

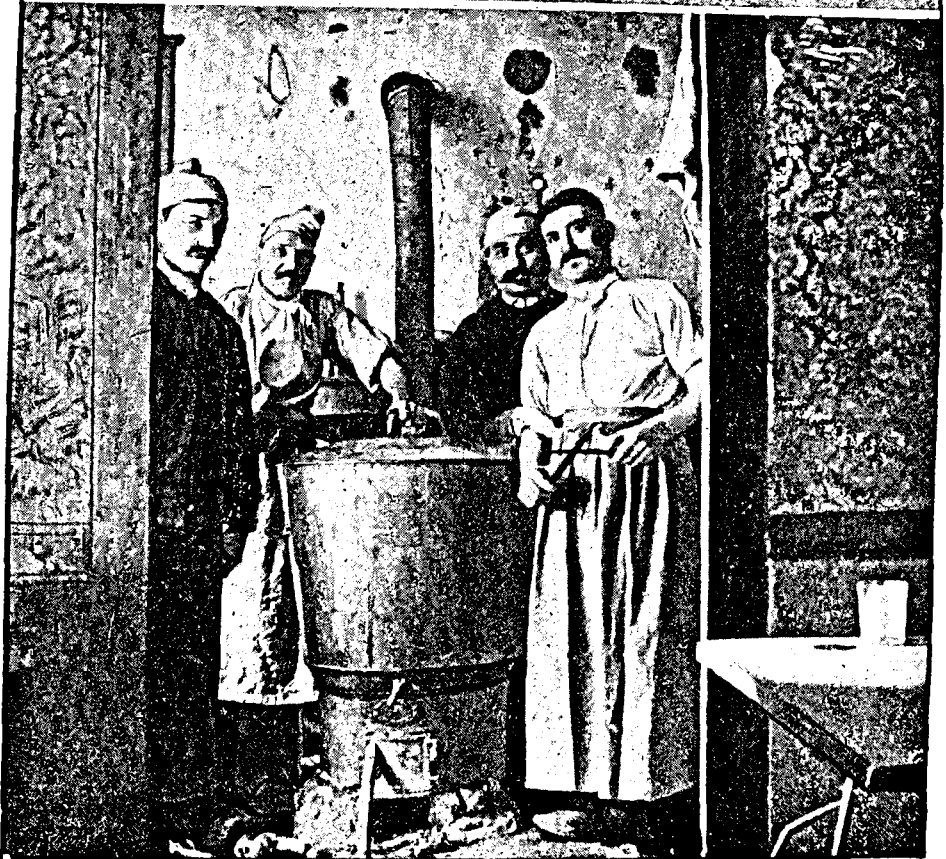
Elle rayonnera souvent dans vos pensées

La Soupière fumant sur des tables dressées

Pour la fête du genre humain !

Maxence ROLDES

(1) Maurice Bouchor : *La Soupe des Mineurs*.



Afin de prolonger la résistance, et pour que les grévistes et leurs familles ne souffrent pas trop de ce long chômage forcé, le Comité de la grève a organisé des **Soupes populaires**, qu'alimentaient le produit des subventions envoyées par les syndicats ouvriers, ainsi que les dons en nature expédiés par les sociétés coopératives. La soupe est distribuée en divers points de la ville aux grévistes, comme le montre notre gravure supérieure; et voici en dessous le portrait des hommes de bonne volonté qui la préparent.

Du poème de la Cloche

LA SERVANTE

Dédié aux adversaires de la
recherche de la paternité.

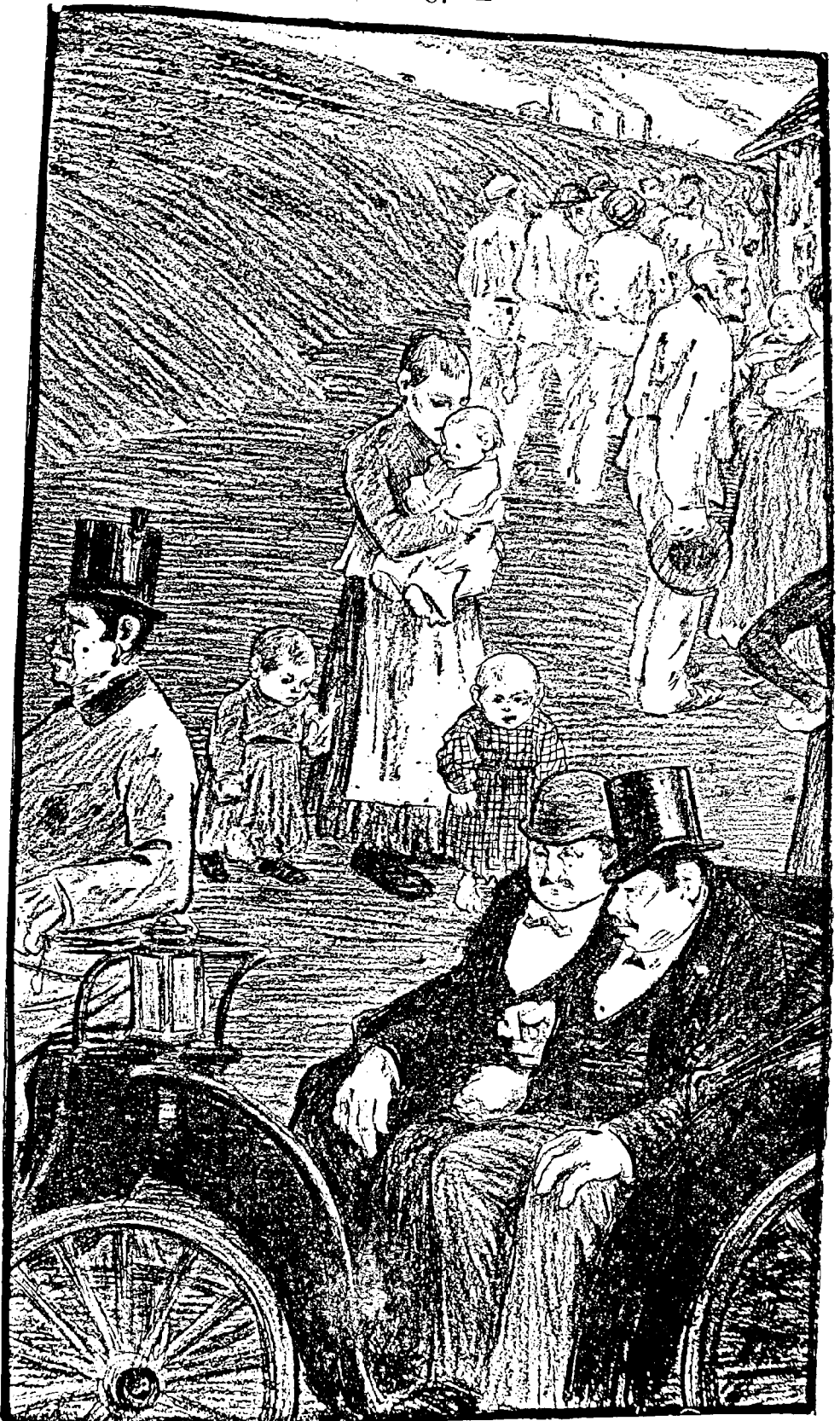
La campagnarde pleure au sein de la cité,
Car la voix des bourdons l'isole de la plaine.
Cruelle aux douloureux et de mystères pleine,
La voix des bourdons lourds vague en l'immensité,
Avec la brise, avec la nue, avec l'haleine.
De la ville gueulant la misère et la haine.

Evoquant son enfance avec ténacité
Afin qu'un souvenir la console au passage,
La campagnarde pleure au sein de la cité.
Tout au fond de son cœur, elle veut rester sage,
Mais ses seins ont frémi sous le chaste corsage,
Car la ville l'effraie ! elle a peur de faillir !
Et comme le soleil a sombré, comme l'ombre,
Multiple gueuse, accourt aux carrefours sans nombre,
Elle évoque les soirs où, venant de cueillir
Des roses parfumant ses mains de prolétaire,
Elle sentait son cœur longtemps s'enorgueillir,
Païenne que charmaient les spendeurs de la terre.

Et les fêtes, plus tard, sous les arbres du val !

Avec des rires doux dansaient les pastourelles
Au son des violons soudains joyeux pour elles.
Les ramiers du Désir, perchés sur les tourelles,
Roucoulaient, enivrés par le calme estival.
Les aveux devinés, les molles confidences
Se prolongeaient, et puis c'était la fin des danses,
Et par les chemins noirs bordés de hauts taillis
Le lent déroulement des couples recueillis.

Les bourdons se sont tus. L'idylle décevante
Cesse alors de fleurir au cœur de la servante :
Maintenant, c'est la nuit et ses enchantements.
La nuit descend. Câline et souple, elle enveloppe
Les chercheurs d'anormal, les blasés, les amants,
Les naïfs, espérant de purs embrassements,
Et qu'attend sans émoi la fatale Salope
Exhibant ses seins mous hors du bouge interlope.
La campagnarde rêve au sein de la cité.
Elle voit ambuler d'exquises jouvencelles,
Une auréole au front, les yeux pleins d'étincelles,
Et dont le rire clame à l'éphèbe excité



Dessin de A. DELANNOY (*L'Assiette au Beurre.*)

Au pays des Gueules noires.

— *Ca s'plaint d'avoir le ventre creux !... Nous sommes fatigués de leur faire des enfants.* Les Passerelles du Temps - Lyon 2009 -

L'appel de la luxure et de la liberté.
C'est l'heure du plaisir savouré sans contrainte.
Nul ne sait que l'amour est toujours décevant ;
La Femme a le désir d'une brutale étreinte ;
Celle qui se dévoue et celle qui se vend,
Celle dont le baiser n'est pas encor savant,
La trop vieille oubliant ses filles impubères,
Qui rôdent, pour savoir, autour des réverbères,
Toutes, toutes ! le Pan païen rit en bavant ;
Le rut universel s'exhale en longs murmures.

Au loin, par la campagne, un calme immense endort
Toute rumeur de vie au giron des ramures,
Et la lune vacille au fond des ruisseaux d'or.
La campagnarde rêve et pleure l'infidèle ;
Son amant d'autrefois ne se souvient plus d'elle !
Et qu'importe, après tout ! comme elle est jeune et belle,
Elle en trouvera bien qui lui feront la cour
Et qui l'épouseront sans doute quelque jour.
Elle a besoin d'amour ! seule en la morne ville,
Traînant le dur boulet de sa besogne vile,
Elle a besoin d'amour pour vaincre l'ennui lourd !
Et c'est l'entraînement de la nocturne orgie :
Elle va se livrer. Pour la félicité
De sentir des baisers mordre sa peau rougie,
La campagnarde vague au sein de la cité.
Vers le lit de hasard la nature la pousse ;
Le Travail est amer, mais la nuit sera douce :
L'amour saura payer l'abandon de son corps.
Et puis...

Viendra le temps des suprêmes efforts
Pour tromper les regards soupçonneux de la faute,
Et la fille des champs dont les bras étaient forts,
Dont les yeux étaient fiers, dont la voix était haute,
Comprendra que son nom sera déshonoré
Si son secret ne reste à jamais ignoré.
Alors, la plébéienne au crime sera prête :
Oubliant ce que la nature lui défend,
Sous le poids de la honte elle perdra la tête,
Et sa main maternelle étranglera l'enfant.

Sonne, bourdon sonore, au loin de l'étendue !
Appelle l'avenir par les champs de l'azur !
L'âme humaine est ainsi qu'une corde tendue :
Quand le Désir la touche, elle vibre éperdue,
Et le son qu'elle rend est toujours juste et pur.
On a droit au bonheur, si l'on a droit de vivre :
Pourquoi donc mépriser la femme qui se livre,
Quand l'instinct éternel au Mâle la conduit ?
Et plaignons celles-là que le déshonneur suit,

Que des baisers d'enfants n'ont jamais consolées !
Et toi, réveille-toi, bourdon du haut beffroi ;
Lance dans l'infini tes sonores gueulées :
La Puissance et la Force en blémiront d'effroi.
Ramène l'espérance aux âmes esseulées ;
Enseigne le respect de la maternité :
C'est notre faute à tous, si dans l'iniquité,
La chercheuse d'amour, pâle, tombe et se vautre ;
Sonne, bourdon vengeur, et silence aux railleurs !
Qu'à ton sonore appel, hâtant les temps meilleurs,
Le Juge épouvanté se transforme en Apôtre.

Eugène THEBAULT

(Les Analogies)

UN PEU DE STATISTIQUE

La Lutte pour la Vie en France.

Il y a quelque temps, la préfecture de la Seine publiait un tableau comparatif du nombre des emplois vacants annuellement dans ses divers services avec le nombre des candidats inscrits pour ces emplois. C'est ainsi que l'on a pu constater que 27.905 personnes sollicitaient un emploi de « cantonnier de voie publique » ; autrement dit de balayeur. Comme, bon an, mal an, il ne se produit que 520 vacances, on voit combien peu de chances possède chaque candidat. Mais il n'y a pas que des balayeurs à Paris. La direction des travaux de la Ville emploie des cantonniers pour les promenades et plantations, des cantonniers pour les eaux, des cantonniers pour les égouts et l'assainissement : elle dispose en moyenne de 172 places par an et le nombre des candidats inscrits dépasse 9.150, ce qui donne une proportion de 1 place par 53 candidats.

Cette proportion, déjà considérable, est dépassée par les solliciteurs d'un poste de commis aux écritures au Mont-de-Piété : nous trouvons 8 places pour 2.400 candidatures ; l'emploi de garde-magasin et de manutentionniste dans la même administration n'est pas moins recherchée : 2.450 demandes pour 8 places, avec cette aggravation que la moitié des emplois est réservée aux sous-officiers réengagés. Une situation analogue se rencontre dans les demandeurs d'emplois, de garçons de bureau, hommes de peine et facteurs qui sont 6.350 pour 20 places ; les sous-officiers pouvant prétendre aux trois quarts des vacances !

L'enseignement, où jadis on trouvait tant de candidatures de jeunes filles, paraît quelque peu « décongestionné », sans doute parce que les chances ont été si vaines que nombre de candidates se sont découragées et ont abandonné la partie. Il n'y a plus que 1.176 demandes pour 100 vacances annuelles. Seulement, que cette constatation n'amène pas de jeunes filles munies de leur brevet, à penser qu'elles auront plus facilement qu'autrefois un poste d'institutrice adjointe à Paris ou dans la banlieue. Elle ne doivent pas oublier qu'il y a, dans le département de la Seine, une Ecole normale destinée à pourvoir aux besoins de l'enseignement de la Seine ; et quand les normaliennes ont été promues, il reste bien peu de places disponibles pour les autres.

Nous pourrions citer d'autres chiffres tout aussi éloquents pour montrer l'avalanche des solliciteurs aux emplois municipaux ; nous nous bornerons à signaler le cas des concierges d'écoles communales. Ils sont 9.155 candidats pour vingt places. Ce qui fait une proportion de 457 candidats pour un emploi. De sorte que si tous les termes du problème restaient invariables, le dernier inscrit n'aurait chance d'être nommé que dans quatre siècles et demi. Voilà un chiffre qui résume assez bien la situation.

Sic vos non vobis

La fortune mobilière des onze principales puissances de l'Europe est estimée 446 milliards de francs. La France entre dans ce total pour 80 milliards, l'Allemagne pour 92 milliards et l'Angleterre pour 182 milliards 600 millions. Ces trois pays, les plus industriels du globe, possèdent donc 354 milliards et demi, soit les quatre cinquièmes de la fortune mobilière totale.

Et qui donc a sué ces richesses ?

Les classes ouvrières, c'est-à-dire des millions de prolétaires que le travail épuise, que la faim tourmente, que la maladie torture, que la mort fauche...

La richesse vient en.... dormant

En 1320 (sous Philippe V) les quatre hectares que couvre actuellement l'Opéra de Paris valaient six cents francs. Il valent actuellement quarante millions. Chaque franc, sans labour, rien que par l'effet du temps, s'est changé en un capital de soixante-six mille francs

Belle preuve que la propriété est le fruit du travail !

Capitalisme et Dépopulation

Le capitalisme est un fléau qui frappe de stérilité tout ce qu'il touche. Il importe donc d'en délivrer la Terre si l'on ne veut pas qu'il la dépeuple.

L'Irlande, pays de grande propriété et d'exploitation effrénée, comptait, en 1841, 8.196.597 habitants ; en 1901, sa population était tombée à 4.456.546 habitants. Perte, en soixante ans, 3.740.051, habitants ou 45 0/0, près de la moitié.

Tel est le résultat de l'accaparement par une poignée de verrats capitalistes, des sources de la richesse : terre et instruments de travail.

Le Capitalisme est l'ouvrier de la Mort.

La concentration du Capital aux Etats-Unis

New-York, 4 août.

M. Thomas G. Sherman vient de publier dans *Forum* un article qui démontre que moins de 45.000 personnes possèdent aux Etats-Unis la moitié de la richesse du pays, et que les deux tiers de cette richesse se trouvent entre les mains de 1/70 d'habitants.

M. Sherman cite les immenses fortunes des Astor, Vanderbilt, Rockefeller, etc., et il prouve que sur les 13 millions de familles du pays il y en a 70 qui possèdent ensemble plus de 13 milliards de francs, c'est-à-dire beaucoup plus que 1/30 de la richesse nationale.

L'amour dans le Mariage

Un membre du Parlement anglais vient de dresser la statistique suivante de l'état matrimonial de la ville de Londres et du comté de Middlesex :

Femmes qui ont quitté leur mari.....	1.872
Maris qui ont quitté leur femme	2.371
Ménages divorcés	4.720
Ménages vivant en guerre perpétuelle.....	191.023
Epoux qui se haïssent réciproquement, mais qui le cachent en public.....	162.315
Epoux qui vivent ensemble dans une indifférence absolue à l'égard l'un de l'autre	510 152
Ménages heureux en apparence	1.402
Ménages relativement heureux	115
Ménages réellement heureux.....	12

[Macédoine de petites Statistiques]

La force motrice employée dans les fabriques belges est passée de 20 000 à 250.000 chevaux en 50 ans.

* * *

Il y a, en Europe, 10 millions d'hectares cultivés en maïs ; aux Etats-Unis, 30 millions.



Pour M. PIOT

— Quoique célibataire, j'aime les familles nombreuses.
— Ça fera des soldats qui s'font tuer pour défendre vos propriétés,
monsieur le comte.

Le monde produit, annuellement, 2 milliards 500 millions de kilogrammes de coton ; sur cette quantité, 300 millions sont employés en Chine.

**

Le charbon vaut, en Chine, 2 fr. 50 la tonne et, dans l'Afrique du Sud, 150 francs.

**

En 1840, l'Europe produisait les quatre cinquièmes du blé récolté dans le monde. C'est à peine, aujourd'hui, si elle produit la moitié.

La Grèce, qui avait 500,000 habitants en 1800, en a aujourd'hui 2,500,000

En 1830, l'Italie exportait 1 million d'hectolitres de vin par an ; elle en exporte aujourd'hui 60 millions.

Les sept plus puissants Etats ont en tout 15 millions de soldats.

De tous les Etats du monde, c'est la France qui a la plus grosse dette, les Etats-Unis la moindre.

48.000 Turcs ont été exilés de leur pays dans le cours de ces onze dernières années.

Les chemins de fer du monde entier transportent, chaque année, deux milliards de passagers et 950 milliards de kilogrammes de marchandises.

Le fil d'une araignée se compose en réalité de quatre fils associés et chacun de ces quatre fils de 1,000 fils plus petits.

Le Canada peut se vanter d'avoir la plus vaste forêt du monde ; elle s'étend sur tout le Labrador et les bords de la baie d'Hudson, sa largeur est d'environ 2,000 kilomètres et sa longueur de 3,000.

Le revenu des nations européennes est 53 fois plus fort aujourd'hui qu'en 1680.

L'Afrique produit maintenant 44 millions de boisseaux de blé par an.

Il n'y a dans le monde que 20 rois contre 24 présidents de la république.

En 1896, la France a exporté pour 500,000 francs d'automobiles ; l'année dernière, cette exportation était quinze fois plus forte.

L'Allemagne ne compte que 58 individus dont le revenu annuel dépasse 1,250,000 francs par an : l'Angleterre en compte 300.

Un ouvrier peut à lui seul, couper à la main, en un jour, 6,000 verres de montre.

LE CERVEAU LIBRE

Des polémiques de presse — qui durent encore au moment où cet Almanach est mis sous presse — ont, cette année, ramené l'attention du parti socialiste sur un cas de conscience malheureusement trop fréquent.

On a reproché à Jaurès d'avoir fait baptiser sa fille avec l'eau du Jourdain, de l'avoir laissée communier au banquet de l'eucharistie.

Jaurès a répondu :

« J'ai dit que ma femme était chrétienne et pratiquante, et que, pour l'éducation des enfants, une transaction nécessaire était intervenue entre la mère, pratiquante et chrétienne, et le père, socialiste et libre penseur. J'ai pensé que je n'avais pas le droit d'interdire aux enfants de participer au culte sous la direction de leur mère. Mais j'ai pensé aussi que mon devoir était, en les faisant élever dans des établissements laïques, d'assurer la liberté de leur esprit. A ce devoir je n'ai jamais manqué.

« C'est au lycée Molière que ma fille est élevée. Elle n'a pas eu, elle n'aura jamais d'autres maîtres que des maîtres laïques. Et j'espère bien que je saurai l'aider à s'élever sans souffrance et sans crise à ce qui est à mes yeux la vérité. »

Voulant élever le débat au-dessus des personnalités, je ne reproduis rien de plus. Je ne puis cependant me dispenser de remarquer que, pour des contradictions de ce genre, certains comités socialistes ont assumé le devoir douloureux d'exclure de leur sein de simples militants, qui, certainement, n'ambitionnaient pas la direction du parti socialiste et s'étaient crus dès lors en droit de « transiger » avec leur femme pratiquante et chrétienne.

S'il ne me convient pas de pousser plus loin l'examen de cette situation particulière, en laissant le soin à la conscience publique, je garde au moins le droit de défendre l'avenir des jeunes générations, victimes de semblables « transactions », contre des agissements qui m'apparaissent néfastes.

En effet, quoi qu'en pense Jaurès, il est impossible à un être humain de passer « sans souffrance et sans crise » de l'ombre religieuse à la lumière socialiste.

Déjà pèse sur la cervelle de nos enfants le long atavisme d'une humanité façonnée durant des siècles par le mensonge clérical. Si à ce mal vient s'ajouter une première éducation religieuse, complétée par l'enseignement spiritualiste des établissements publics d'instruction, on conçoit qu'il devienne difficile à guérir.

Ici j'en appelle à la bonne foi de ceux qui se sont affranchis tardivement : par combien d'hésitations n'ont-ils pas passé avant de rompre définitivement avec la superstition qu'on leur avait enseignée ? Et, si l'on doutait de cette réalité, j'en fournirais la preuve immédiate en montrant les terreurs qu'un trop grand nombre d'hommes éprouvent devant la mort et qui les ramènent à leurs croyances d'enfant.

C'est donc s'illusionner grandement que de s'imaginer pouvoir, sur un signe, libérer l'intelligence de ses enfants après qu'on l'a livrée sans défense à son pire ennemi : l'obscurantisme religieux.

Il n'est jamais trop tôt pour affranchir l'être humain : c'est au berceau qu'on doit le prendre, alors qu'il ébauche ses premières pensées, qu'il bégaye ses premières paroles.

C'est même plus tôt qu'il faut agir, en éclairant la mère future sur son devoir, sur tout ce qui touche à la Vérité, en dissipant les erreurs de son éducation.

Si vraiment on désire des enfants libérés, on ne doit pas s'abaisser à la lâcheté de conduire sa fiancée devant un autel auquel on ne croit pas. Ce n'est pas le lendemain du mariage qu'on doit convertir sa femme, c'est la veille. Le mariage religieux n'est que le prélude des capitulations à venir.

Véritablement, en ces questions, on ne peut conclure des « transactions ». Ceux qui sont sérieusement anticléricaux, qui ne se contentent pas d'une libre pensée d'apparence, ne s'y sont jamais prêtés. Car ils savent trop qu'en matière de compromis de conscience, il n'est pas possible de s'arrêter. Ils craindraient surtout de ne pouvoir arracher aux oiseaux de proie la chair de leur chair, s'ils la leur abandonnaient une seule seconde. Ils ont d'ailleurs tant vu d'enfants, séparés de leur père par un hasard de la vie, livrés aux bêtes, qu'à aucun prix ils ne consentiraient à les y exposer eux-mêmes.

La secte cléricale est trop puissante — par les préjugés, par l'atavisme, par les influences d'argent — pour qu'un socialiste puisse ne pas être un libre penseur. Et, s'il l'est vraiment, s'il a la haine du mensonge et du

fanatisme, il a la stricte obligation de garder à ses enfants la pensée libre et vierge de toute souillure.

Certainement, si tous ceux qui n'ont pas la foi comprenaient suffisamment le devoir de propagande qui s'impose à eux, s'ils n'acceptaient pas pour eux-mêmes et leurs enfants les hypocrisies sociales, la démocratie serait en meilleure voie vers son épanouissement.

Plus on est grand intellectuellement, plus on se croit de forces, plus j'estime qu'on doit montrer l'exemple. Aussi je m'étonne qu'aucun Congrès socialiste n'ait encore inscrit dans son programme la guerre au fléau dévastateur des consciences comme il y a inscrit la guerre au militarisme et au capitalisme.

Ce sont des questions qui ne se peuvent séparer. Blanqui — qu'on oublie et qu'on méconnaît tant — a toujours mené ce triple combat, dont seuls des sophistes osent nier l'importance.

Il faut avoir la pensée libre d'entraves si l'on veut affranchir son corps, et nul n'a le droit de laisser sur les membres de ses enfants les chaînes qu'il a arrachées de ses poignets.

Tant pis pour ceux qui s'arrêtent à mi-route, victimes de la lassitude morale. Ils n'atteindront pas la Terre libre, vers laquelle l'Humanité est en marche depuis des siècles et dont ne peuvent que l'écarter les transactions politiciennes ou familiales.

HENRI PLACE.

PENSÉES COMICO-PHILOSOPHIQUES

Par *l'agio* qui court, on met tout en action, excepté la morale.

Beaucoup de gens ne peuvent être heureux que par un malheur de famille.

L'orgueil est un ballon qui a la sottise pour hydrogène.

Le malheur est une maison dont les pauvres habitent le comble.

L'emphase est une pompe d'où jaillit de l'eau trouble.

J'aime encore mieux un faux col qu'un style empesé.

Il est plus aisé d'éclairer à *giorno* que les ignorants.

Souvent les malheureux sont exposés à la *morgue*.

Josué a arrêté le soleil. C'est ça qui, de nos jours, vous poserait un gendarme.

La passion des femmes conduit en enfer, disent les cléricaux ; mais en tout cas, en passant par le paradis, croyons-nous.

Aujourd'hui, la dot est la raison du mariage, l'amour en est le prétexte.

On n'a jamais froid dans une soirée, parce qu'on rencontre des femmes qui vous font suer.

L'ignorance est l'inanition de l'esprit.

La science est le bec de gaz de l'humanité.

J'aimerais mieux être compris de mon siècle que dans une liste de proscription.

Entre un potentat et un pot-au-feu, je ne saurais hésiter.

Ne me parlez pas de la vertu d'une musicienne, ni de celle d'un bas-bleu.
Une femme qui compose est bien près de se rendre.

L'espérance fait vivre l'homme, mais ne le nourrit jamais.

Je préfère les tables d'hôtes aux tables de la loi.

Si les moines sont gras, c'est qu'ils sont toujours à l'office.

Il me serait impossible de passer par la Porte ottomane.

On doit sentir mauvais de la bouche, quand on a les dents qui se déchaussent.

On mange les dindes aux truffes et les oies aux marrons. Les fourrures se mangent aux vers et les loups ne se mangent pas... entr'eux.

« Pardonner, c'est comprendre », a dit un célèbre écrivain. Je lui pardonne cette expression, mais je ne la comprends pas.

En Russie, la liberté est un vaste champ dont bien des gens voudraient avoir la clef.

Chacun, dit-on, a sa manière de voir. Moi, je vois avec mes yeux.

En Russie, les diplomates sont les chiens bassets qu'on envoie à la cour,

Souvent les traits qu'on fait à sa femme ne sont pas des traits d'esprit.

Aimant beaucoup la retraite, j'en veux beaucoup à ceux qui la battent.

Ce qu'une femme ne pardonne jamais à son mari, c'est de n'avoir rien à lui reprocher.

A nos lecteurs.

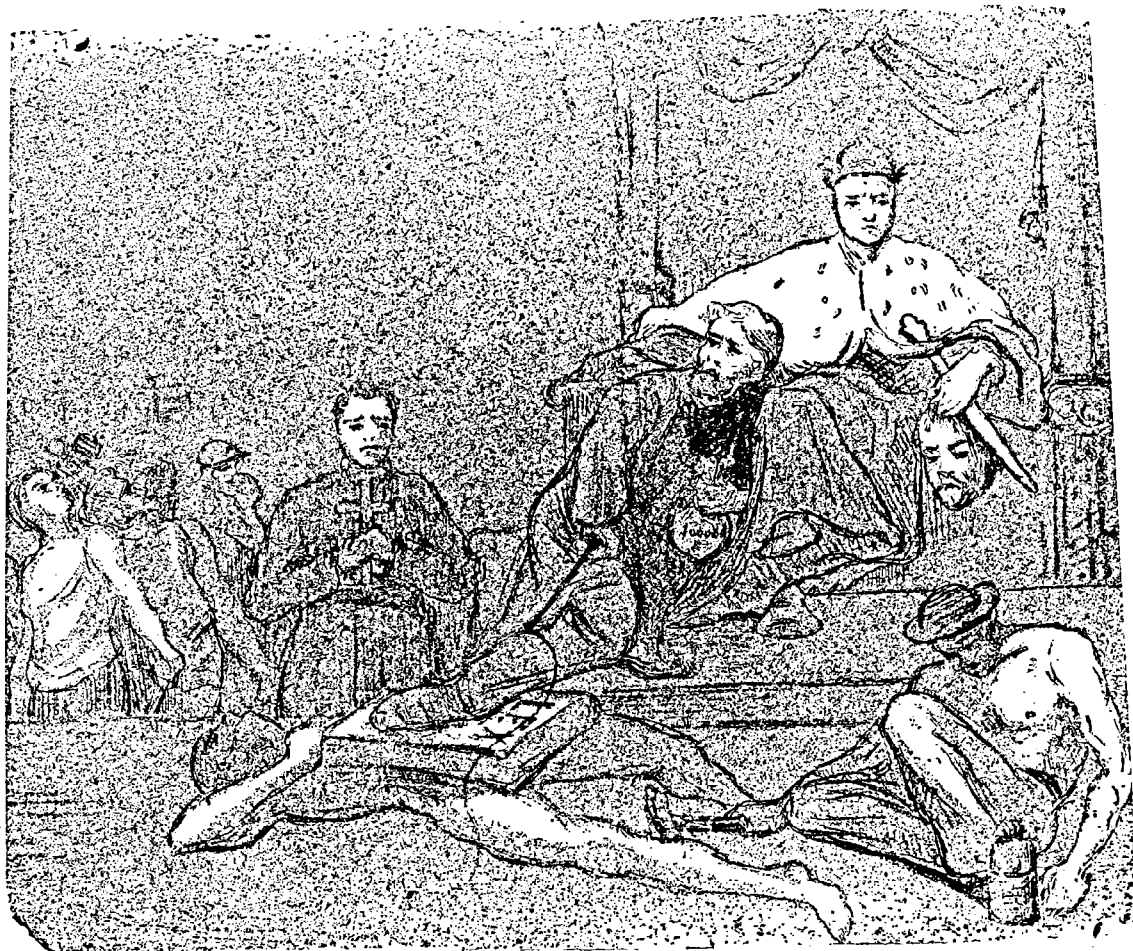
Soyez heureux... C'est là le vrai bonheur !!



Dessin de RICARDO FLORES.

LA GRÈVE

— Vous me mettez sur la paille ! Jamais ma femme et mes enfants ne pourront aller à Nice cet hiver.



LA TRIPLICE DE L'OPPRESSION HUMAINE PAR UN MACÉDONIEN

MALTHUSIENS

Le spectacle écœurant de cette prétendue société trouve encore des admirateurs qui, malgré les angoisses, les misères fouaillant la pauvre humanité prétendent que tous ces maux et tortures sont indispensables à l'équilibre (?) social!...

Rien n'est plus archi-faux que ces prétentions, la science a, depuis bon nombre d'années, démontré que depuis les plus petits insectes jusqu'aux lourds pachydermes, les espèces se reproduisent en raison directe de leur faiblesse et en raison inverse de leur puissance dans la lutte pour l'existence. Ainsi la bourgeoisie qui a pour bouclier le prolétariat, qui lui produit et sert tout le confortable et au-delà, est-elle moins prolifique que le prolétariat, sans cependant chercher à l'être moins. De même les espèces les plus faibles sont beaucoup plus prolifiques que les espèces les plus fortes ou les mieux armées pour la lutte de l'existence.

Si donc chacun avait, dans l'organisation socialiste, la liberté de satisfaire ses besoins sexuels, il pourrait se produire pendant quelques générations une augmentation considérable de population. Mais, de par le bien-être augmentant beaucoup plus rapidement ; étant donné le retard considérable que le capitaliste fait subir aux inventions et à leur multiplication sur tous les champs de l'activité humaine : l'humanité se trouverait par ce fait même dans la situation de la bourgeoisie actuelle et ses facultés prolifiques seraient proportionnelles à sa nouvelle puissance.

La terre est à peine peuplée en raison des immenses étendues de territoires incultes et cependant féconds s'ils étaient cultivés.

Toutes les énigmes du sphinx bourgeois sont devinées par les OEdipe du prolétariat ; mais moins heureux que l'OEdipe antique ils devront précipiter leur sphinx dans le néant car il n'a pas le courage de s'y précipiter lui-même.

A. MONTANT



En Chine :

L'EUROPE : « *J'espère que, maintenant, après mes exploits récents on ne me demandera plus de défendre les Arméniens !* »

AUX ARMÉNIENS !

Votre bourreau d'Yldiz-Kiosk vous guette :

Dans sa sombre retraite, peuplée des spectres sanglants de vos frères égorgés, il aiguise sa hache criminelle et homicide contre vous.

La peur qui l'assiège continuellement le rend encore plus lâche, plus féroce.

Vous n'avez pas de grâce à attendre de cette hyène couronnée.

Votre totale extermination est décidée.

Dans cette âme tremblante, sombre, solitaire et tyrannique, ce qui est décidé sera exécuté.

Vous êtes à sa merci, à la merci de ses hordes féroces et sanguinaires.

La diplomatie d'Europe, faite d'intérêts, de calculs et d'hypocrisies, a déjà assisté, froide et impassible, à l'assassinat de vos frères, à l'égorgement et au viol de vos femmes, à l'incendie de vos villages, à l'extermination de votre patrie.

Tandis que vous râliez, que vous agonisiez sous le yatagan des Kurdes, elle, éclaboussée de votre sang, laissait faire et pactisait avec votre infâme oppresseur.

Il n'y a pas d'humanité, de sensibilité où prime l'intérêt.

Ceux qui, négligeant la nécessité d'une force révolutionnaire nationale, font briller à vos yeux l'espérance d'une intervention diplomatique, vous trompent ; s'il vous la promettent, vous trahissent.

Il faut donc, à force d'audace, de courage, d'héroïsme, de grands sacrifices, et, surtout, d'une insurrection forte et intelligemment préparée, et encore plus intelligemment exécutée et commandée, forcer la sympathie des peuples, lesquels, à leur tour, pourraient forcer une intervention diplomatique en votre faveur.

Nos gouvernants encouragent l'égoïsme et l'indifférence pour tout ce qui est grand et noble, la soumission à la force, au vice, à l'argent ; cependant, il ne faut pas désespérer.

La virilité disparaît, elle fait place à la soumission, qui est lâcheté. Mais on aime et on admire le courage chez les autres.

Un peuple lâche et soumis n'est pas digne d'intérêt. Le mépris, c'est son lot. Le vôtre doit être une histoire de luttes héroïques, comme elle est de votre martyrologe.

On ne subit pas l'oppression, on la combat.

C'est de la légitime défense d'opposer la force à la force.

Cela ne vaut rien de gémir ; il faut réagir, agir, frapper.
Un peuple fort et conscient de sa destinée n'implore des secours ni de dieu,
ni des hommes.

Il s'unit, s'organise, s'arme, frappe, et, vainqueur ou vaincu, vivra dans
l'immortalité.

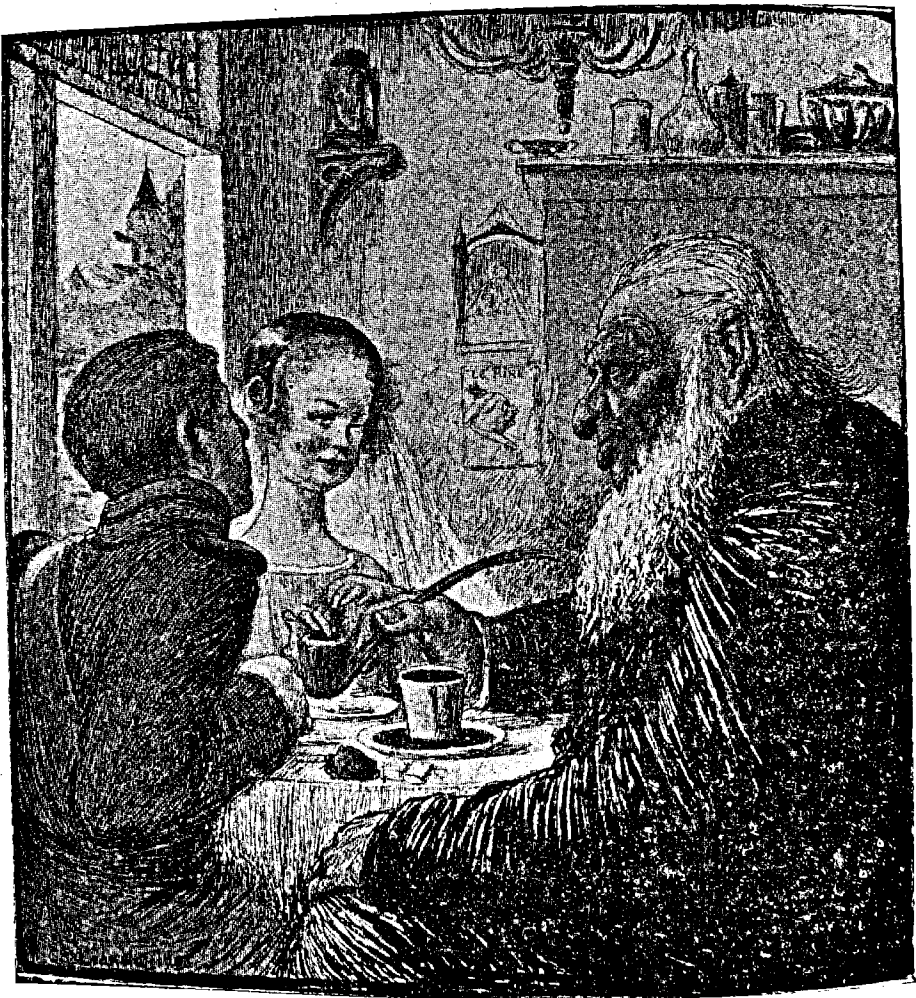
Pour cela, il faut être drapé dans une idée.
Une révolution qui ne combat pas au nom d'une idée, n'est pas une révolu-
tion. C'est une bagarre que l'histoire méprise et ne daigne enregistrer dans ses
pages immortelles.

Une fois éclatée, malheur à ceux qui l'entravent et cherchent à l'arrêter ; car
une révolution qui s'arrête, signe un arrêt de mort pour ses défenseurs.
Il faut donc, toujours et toujours, être prêt à l'action : action *intelligente*,
réfléchie, *raisonnée*.

Il y a dans la vie d'un peuple un moment où il faut agir ou périr.

Alors, pas de pitié pour des ennemis impitoyables !
Le sabre dégainé, il faut en jeter le fourreau et ne quitter la lame qu'avec la
vie.

AMILCARE CIPRIANI.



(Dessin de LÉANDRE. — Paroles de Clovis HUGUES.)

LE BON GITE

Le Kaiser étalant sa pourpre souveraine,
A dit au vieux : « Va-t-en ! Que viens-tu faire ici ? »
Le vieux s'en est allé vers la petite reine :

« Je suis las, belle enfant, et j'ai peine et souci. »

Le vent pleurait, les cœurs battaient comme des ailes,
Pendant que le bon vieux parlait, terrible et doux :

Et lors la reine a dit en joignant ses mains frêles :

« Assieds-toi, fume, bois, grand-père, et bénis nous ! »

NOTRE DEVOIR

Le prolétariat n'a pas à s'étonner du dédain avec lequel il a été, est et sera toujours considéré par les gouvernants qui se sont succédé et se succéderont à la tête de l'Etat. Le contraire serait plutôt étonnant !

Comme l'a si souvent et si bien démontré Marx, les idées politiques, religieuses et juridiques d'une époque n'étant que le reflet de la vie économique de cette époque même, il est évident qu'en société bourgeoise le gouvernement ne peut que représenter la classe bourgeoise. Par conséquent, il est tout naturel que les lois présentées et soutenues par les gouvernements que le prolétariat a eu et a le déshonneur de voir à sa tête, ne sont et ne seront que des lois *pour* la classe bourgeoise, *contre* la classe ouvrière.

Devant ce résultat fatal, les prolétaires n'ont pas à perdre leur temps à maudire et à invectiver ceux qui dirigent la galère de l'Etat ; ils doivent le consacrer tout entier à développer les forces socialistes en vue des luttes politiques et économiques futures, afin de pouvoir combattre victorieusement la bourgeoisie cléricale et libre-penseuse, dont toute la puissance est faite de la pusillanimité de la classe productrice !

Un pas est déjà fait dans cette voie. Jadis, les travailleurs marchaient à la remorque des divers partis bourgeois et hissaient ceux-ci à tour de rôle au gouvernement sans que pour cela leur situation économique fût en rien améliorée.

Orléanistes à la Thiers ou conservateurs à la Fourtoul ; libéraux à la Ribot ou radicaux à la Bourgeois ; radicaux-socialistes à la Mesureur ou socialistes à la Millerand, tous, tour à tour, émargèrent dans les ministères et ne laissèrent à la classe ouvrière, en signe de leur passage, que le souvenir amer des espérances déçues, des illusions perdues.

Ces faits furent des leçons, et ces leçons, commentées pendant de longues années par les Vaillant, les Guesde, les Lafargue, ne furent point perdues pour le prolétariat. Petit à petit, les éléments conscients du monde du travail se détachèrent des différentes fractions bourgeoises qui, jusqu'alors, s'étaient disputé leurs suffrages et formèrent — ou firent grossir ce Parti, dont on constate aujourd'hui, à chaque élection, et la puissance et la discipline : le Parti socialiste.

Mais ce Parti n'a pas encore la victoire. De ci, de là, des contrées lui sont acquises ; mais, il faut le dire en toute franchise, la majorité du prolétariat n'est pas encore avec lui. Trop d'inconscients parmi ceux qui vivent dans l'enfer du travail — torturés et exploités dans leur chair et dans la chair de leurs enfants — bornent encore toute leur activité cérébrale à se lamenter sur leur misère et oublient, le

jour des élections, de consacrer par un vote leurs lamentations continues.

C'est à ceux-ci que nous devons aller, et c'est vers eux que tous les militants doivent diriger leurs arguments convaincants, afin d'éveiller l'esprit de révolte qui sommeille dans toutes les consciences ouvrières.

Beaucoup de... camarades, en ce moment — et c'est la mode, comme pour les femmes de porter des paletots-sacs, une vilaine, très vilaine mode — parlent d'unir, de conglomérer, de coordonner, d'englober, etc... etc... en un vaste tout qui... que... etc... etc..., toutes les écoles socialistes — écoles qui sont des forces qu'ils n'ont généralement pas contribué à former — et passent beaucoup de temps à étaler de magnifiques projets le long des colonnes de journaux ou à prononcer d'admirables harangues, remplies d'idées aussi originales que biscornues sur la façon dont devront mourir les vieilles organisations. Je crois, pour ma part, qu'ils feraient beaucoup mieux de venir dans nos campagnes où pullulent les trop nombreux travailleurs dont je parlais plus haut, de les éduquer et de les amener à nous. C'est là l'utile et nécessaire besogne (qui, trop souvent, échoit aux pauvres petits militants, les grands ténors et les gros barytons étant occupés à pérorer dans les grandes villes devant des milliers de convertis).

Quant à l'Unité, elle se fera d'elle-même, quand tous nous aurons bien en nous le même idéal socialiste-révolutionnaire et que les mauvais éléments seront rejetés au-dehors du Parti. Avant ce temps elle serait prématurée, et, qui sait, peut-être funeste au socialisme français.

COMPÈRE-MOREL.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE

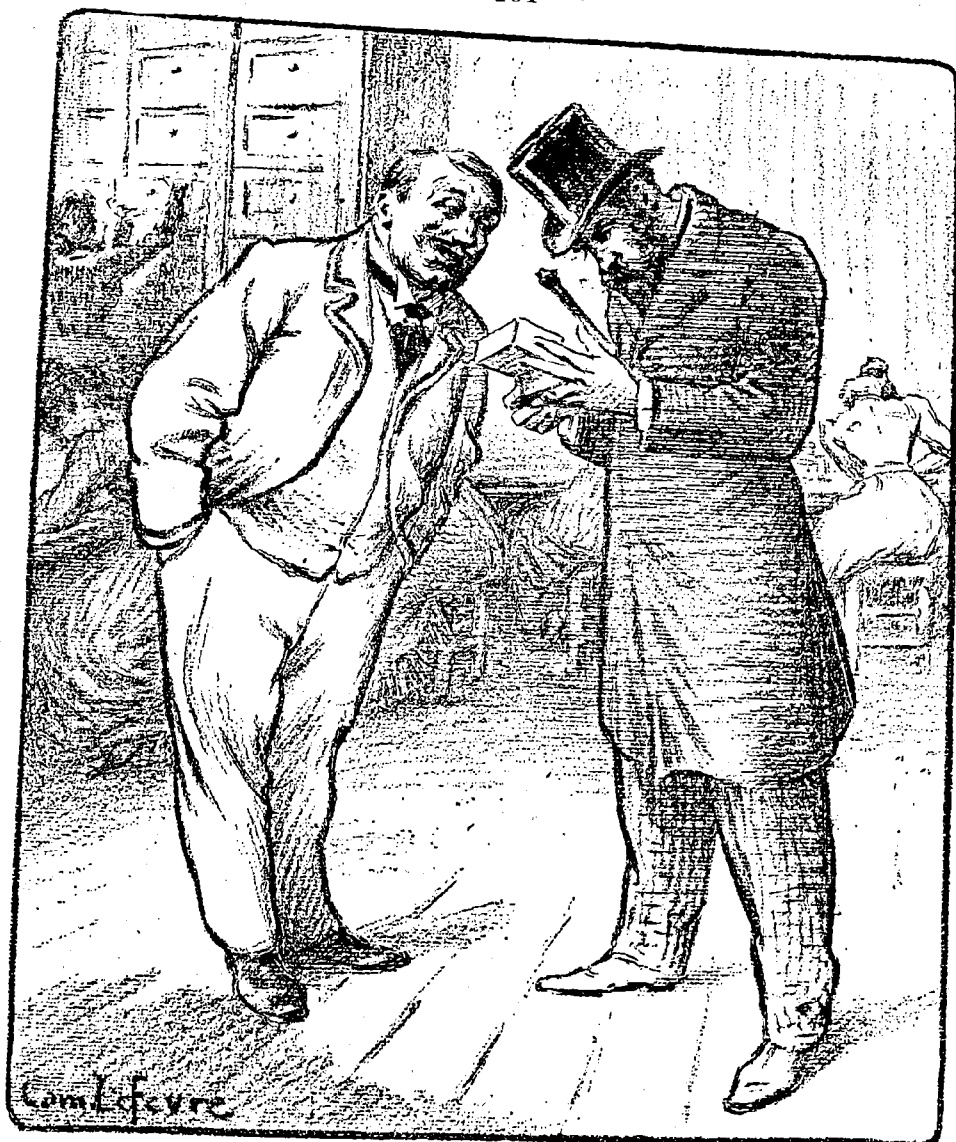
Spoliés et bénéficiaires de l'état social du « Chacun pour soi » dont le cœur et l'intelligence ont reconnu que votre intérêt exige la conquête de l'état social du « Chacun pour tous », le Collectivisme-Intégral appelle votre attention sur la nécessité de concentrer tous vos efforts sur les moyens pratiques et rapides d'arriver sûrement à cette conquête, en ne vous laissant plus distraire de votre objectif pour des motifs qui n'ont rien à voir avec lui.

Comme ces motifs et les intérêts particuliers qui leur donnent naissance varient constamment, en affectant toutes les formes, il vous conseille, pour les juger, de prendre des critères invariables : Le but que vous voulez atteindre, les moyens que vous devez employer, les précautions qu'il vous faut prendre.

Ce but, ces moyens, ces précautions se confondent toujours avec la justice absolue et la véritable humanité ; mais ils ne s'accordent pas avec les actes de réclame et de panaches individuels, avec les duplicités pour et par lesquelles des roublards créent de factices et successives opinions publiques.

Citoyens sincèrement Socialistes, comme vous n'êtes présentement qu'une minorité, deux facteurs sont indispensables à la réussite de vos efforts : Le temps et la possibilité d'éclairer ceux de vos concitoyens qui se laissent encore duper par les boniments individualistes.

Pour conserver ces deux facteurs, démasquez sans pitié les individus se disant patriotes, républicains, socialistes, anarchistes qui, par de spécieux trompe-l'œil et des phrases redondantes, agitent l'opinion publique pour toute



Dessin de LEFÈVRE (*L'Assiette au Beurre*).

CONFIDENCES

- *Epatant, hein!... Mon cher, celle qui fait ça me gagne 30 fr. par jour...*
- *Et tu la paies?*
- *Trente sous.*

autre cause que la conquête de la réelle égalité sociale en vue d'arriver à l'émancipation et au bonheur de tous.

Ces individus ne veulent que servir leur vanité et leurs intérêts personnels.

Leurs actes donnent de fallacieux prétextes au syndicat gouvernemental des privilèges sociaux pour comprimer vos efforts d'émancipation par des lois d'exception et des difficultés extérieures dont, toujours, vous payez les frais.

Les gens de cœur, les travailleurs, les spoliés, dans n'importe quel pays, peuvent-ils espérer quelques avantages des acrobaties politiciennes et de ce que leurs mandataires — surtout s'ils se réclament du socialisme — font beaucoup de bruit et de personnalités :

Pour réclamer de très anodins et momentanés palliatifs sociaux ;

Pour que ce soient tels ou tels individus, plutôt que tels autres, qui se partagent l'assiette au beurre sociale et gouvernementale, alors que le travail seul la fournit ;

Pour que dans leur prétendue patrie, ou dans toute autre, les exploiters du

labeur des salariés arrondissent ce qu'ils appellent le *Domaine national*, en faisant s'entretuer des prolétaires sous toutes sortes de prétextes, etc., etc.; cela au lieu de poursuivre, sans trêve, la réalisation de mesures sérieuses en vue de la transformation absolue de l'état social actuel.

Non, mais de ces duperies, il résulte que l'attention générale est détournée du but à atteindre, que la chaîne de misères et d'esclavages sociaux devient de plus en plus lourde pour le plus grand nombre.

Gens de cœur, travailleurs, spoliés sociaux, ne restez plus les complices conscients ou non des audacieux qui, abusant de la confiance que vous accordez à leur astuce, font leurs affaires à votre détriment : Imposez à vos candidats à n'importe quelle fonction publique un programme sérieux avec une sanction inéluctable ; sinon, votre faiblesse et votre imprévoyance seront la cause d'un nouvel escamotage de la République et du Suffrage universel, moyens nécessaires pour la transformation sociale, et l'avenir sera plus cruel pour vos enfants que le présent ne vous est difficile.

E. BOULARD.

NOTRE PRÉTENDUE SOCIÉTÉ

On veut nous faire croire que nous vivons en *Société* dans le régime actuel. Or, c'est complètement faux. Prenons le livre le plus positif de notre époque ; le Code civil ; il définit la *Société* dans son article 1832, ainsi qu'il suit :

« La *Société* est un contrat par lequel deux ou plusieurs personnes conviennent de mettre quelque chose en commun dans la vue de partager le bénéfice qui pourra en résulter ».

Or, y a-t-il quelque chose qui ressemble à une *Société* dans le régime inique sous lequel nous vivons ? Point.

C'est, au contraire, l'opposé d'une *Société*, car ce sont justement ceux qui font le plus gros ou tous les apports qui ne reçoivent rien ou presque rien en retour, tandis que ceux qui n'apportent rien prennent tout ou presque tout.

C'est tout au plus une affreuse *Société* léonine.

Et nous nous considérons malins en la subissant !

ARGYRIADÉS.



— « C'est désagréable, mais comme cela nous aurait coûté 80 francs pour le faire expulser, nous y avons du bénéfice ! »

La Propagande dans les Campagnes

Je suis bien jeune encore, et depuis trop peu de temps dans le mouvement socialiste pour me permettre de donner des conseils ; aussi me bornerai-je à faire part des observations que maintes fois m'ont faites des militants de notre Fédération. Ces observations touchent à deux points de la propagande dans nos campagnes : son objet et la façon de la faire.

L'objet de la propagande, selon les militants de l'Yonne, devrait être surtout économique, un peu moins politique. Le paysan est assez peu enthousiaste de sa nature ; les beaux discours font sur lui peu d'effet, ou s'il les applaudit, il les oublie les jours suivants. Mais ce qui touche nos campagnards, c'est leur intérêt immédiat, leur bas de laine.

Or, il est bien facile, dans l'Yonne, de faire appel à l'intérêt personnel et de montrer au paysan sa misère. Le département, presque uniquement composé par la petite propriété, était autrefois rendu riche par ses vignobles. Mais le phylloxera est venu, et, comme les économies des petits propriétaires ne leur permettaient pas de reconstituer rapidement les terrains ravagés, la gêne a suivi de près l'aisance. Aujourd'hui les terres sont lourdement hypothéquées ; les dettes des vigneron s'accumulent ; la campagne se dépeuple. Certains villages comme Coulanges-la-Vineuse — un nom significatif — ruinés aujourd'hui, ont vu leur population tomber en moins de 20 ans de 1200 à 600 habitants ; et, preuve meilleure encore, le département de l'Yonne est à l'heure actuelle, celui qui fournit le plus fort contingent d'émigrants à Paris. Enfin, lorsque, comme ces deux dernières années, la récolte est superbe, le vin ne se vend pas, et le vigneron souffre de ce que Lafargue appelle la « misère dans l'abondance ».

Il y a là, vous semble-t-il, un terrain tout préparé pour la propagande socialiste. Montrons au paysan qu'avec l'association, il eût suppléé, pour la reconstitution du vignoble, au manque de capitaux ; montrons-lui l'impuissance de la petite propriété à se libérer des hypothèques qui la rongent, à faire vivre ceux qui peinent sur elle ; dénonçons-lui les accapareurs qui l'empêchent de vendre son vin ; encourageons-le à se syndiquer pour préserver de la gelée et de la grêle, par les nuages artificiels et les canons, ses vignobles menacés. Montrons-lui surtout, et c'est important dans l'Yonne, sorte de sief radical, que ni l'impôt sur le revenu, ni la séparation des Eglises et de l'Etat ne remédieront à sa mauvaise situation. Il nous écouterà avec plaisir, se passionnera, discutera avec nous, et inévitablement deviendra, sans le vouloir, un socialiste convaincu.

Il le deviendra d'autant mieux qu'on saura mettre la propagande à sa portée. Comme je le disais plus haut, le paysan est médiocrement enthousiaste, il écoute un orateur avec attention, mais passivement, trouve qu'il a « bien parlé », et les jours suivants, ne pense plus à ce qu'il a entendu. Ce qui serait préférable à la conférence, ce serait la causerie familière, devant un auditoire restreint qui faciliterait la contradiction. La conversation amicale devant la table d'un marchand de vin ou d'un vigneron produirait aussi d'excellents résultats. En Puisaye, un de nos camarades, le citoyen Faule, a syndiqué des centaines de bûcherons en allant tous les dimanches, dans les cafés, s'attabler avec eux et les éduquer sans qu'ils s'en doutassent.

Puis, ce que n'ont pas la plupart des militants qui nous viennent de Paris, et ce qu'ils devraient s'efforcer d'acquérir, c'est la clarté et la simplicité ; trop

souvent ils oublient qu'ils ne sont plus devant des auditoires d'intellectuels ou de travailleurs conscients. Ils font des phrases, visent à l'effet, emploient de grands mots : adéquat, concept, partie aliquote, indubitablement, inéluctablement etc., autant d'expressions qui ne sont pas saisies par les cerveaux de nos paysans, qui les déroutent et les fatiguent.

Il faudrait être plus simple, s'habituer à considérer l'auditoire comme une bande d'écoliers ; il faudrait hérissier ses causeries d'exemples bien choisis, pris dans le domaine courant ; ne jamais citer de trop grands chiffres, qui ne disent rien, mais plutôt les ramener à des proportions simples, se servir de comparaisons.

Tout ceci peut paraître banal, mais c'est important à dire et à répéter.

En résumé, faire surtout de la propagande économique, frapper le paysan dans son point faible, l'intérêt personnel ; substituer dans une large mesure la conversation et la causerie à la grande conférence publique ; être clair, simple, un peu... pédagogue ; voilà, nous semble-t-il, à nous autres militants de l'Yonne, les meilleurs moyens de propager chez nous et en général dans les campagnes.

Ces réflexions peuvent paraître un peu... pédagogiques ; mais on n'a pas été apprenti maître d'école pour rien !

G. FRADET.

LA LUTTE CONTRE LE MILITARISME

Les socialistes ne sont pas les premiers protestataires contre la guerre et le militarisme. De tous temps et en toutes les langues, au nom d'un Dieu ou au nom de l'humanité, les écrivains vraiment dignes du nom flétrirent les tueries et les tueurs. De tout cela il ne reste rien, que des phrases. Personne n'attaqua efficacement le mal ou ceux qui le voulurent se heurtèrent à l'opiniâtre résistance des classes au pouvoir dont les armées encasernées sont le soutien le plus sûr.

Dans cette unanime condamnation de la guerre et des guerriers, les bourgeois se montrèrent les plus ardents et les plus sévères. Ils feignirent même parfois, de passer à l'action. Ils organisèrent des ligues pour le maintien de la paix ; ils établirent des projets de conseils d'arbitrage. Mais ligues, conseils ou congrès avaient pour consigne de « ronfler » et les pacifiques ligueurs poussèrent l'amour de la paix jusqu'à s'abstenir de toute lutte. C'est que, pour supprimer la guerre, il fallait supprimer les armées permanentes qui la permettent quand elles ne la font pas naître. Or la bourgeoisie, privilégiée d'un régime d'inégalité et d'oppression, ne peut maintenir ses privilèges que par la force. Supprimer l'armée, c'eût été supprimer sa force ; les plus beaux vers, les plus solides arguments, les discours les plus enflammés se brisèrent toujours à cet insurmontable obstacle.

Si des exemples étaient nécessaires, il suffirait de jeter un coup d'œil rétrospectif sur cette affaire Dreyfus, qui — au dire de certains — devait ébranler le vieux monde. De longtemps on n'avait vu une si vigoureuse



Dessin de HERMANN Paul (*L'Assiette au Beurre*).

Il en a tué quatre... il a pris des fourrures et des bijoux... il va avoir la croix!...

attaque des institutions militaires. La bataille finie, Dreyfus sauvé, tous les bourgeois — dreyfusards et anti-dreyfusards — se sont retrouvés dans une commune défense du militarisme qui frappe et du patriotisme qui divise les prolétaires du monde.

Conquérante de marchés coloniaux ou « gendarmerie intérieure », l'armée est l'instrument nécessaire à la domination bourgeoise ; les bourgeois la défendent et la maintiennent par intérêt de classe, en dépit des déclarations et des discours.

Seuls les prolétaires sont vraiment anti-militaristes. Ils sont contre la

guerre et l'armée, non seulement pour des raisons humaines, non seulement parce qu'ils en sont les victimes sur les champs de bataille ; mais aussi parce que les armées de casernes consolident et prolongent le régime capitaliste et qu'ils ne peuvent s'émanciper qu'en renversant ce régime. Aussi de tous ceux qui ont dressé des réquisitoires sévères contre les guerres et contre les armées, les prolétaires sont-ils les seuls à descendre des hauteurs sentimentales ou philosophiques, sur le terrain des luttes réalisatrices.

Depuis qu'un parti socialiste existe, il combat, par la plume et la parole de ses militants, pour la transformation des armées encasernées en milices, véritables instruments de défense, mais inutilisables pour l'agression ou pour la répression des grèves. Dans les assemblées de tous les pays, les représentants socialistes réclament la réduction progressive ou rapide du temps passé à la caserne. L'un des premiers actes de la commune de 1871, fut le décret supprimant l'armée. Mais, hélas, c'est l'armée qui, deux mois plus tard, noya la commune dans le sang de ses combattants.

Les socialistes ont compris la nécessité de créer un nouvel instrument de lutte contre le militarisme. L'honneur de cette création revient à la Belgique et aux intelligents organisateurs des jeunes gardes socialistes. L'exemple a été suivi en France où, grâce aux efforts du Parti Socialiste Révolutionnaire, des organisations de jeunesse socialistes se sont constituées et font une propagande active. En Suède, en Hollande, en Danemark, en Autriche, en Roumanie, en Italie, des organisations similaires fonctionnent ou sont en voie de création.

Leur tâche est l'éducation des conscrits et des soldats.

C'est le prolétariat qui peuple les casernes. Ce sont les prolétaires qui composent l'armée. Ce sont donc les prolétaires qui, par les conquêtes de colonies ou par les massacres de grévistes travaillent à l'affermissement du régime qui les exploite. Comme de tous temps, c'est la force inconsciente des opprimés qui, utilisée par les oppresseurs, maintient et prolonge le régime d'oppression. Pour obtenir ce résultat, il a suffi au bourgeois d'aveugler leurs victimes par une éducation savamment orientée.

Dès l'école dont ils sont maîtres, ils façonnent les cerveaux d'enfants. Sous le masque patriotique, à grand renfort de tirades, avec des idées de revanche et de victoires, ils acheminent les jeunes intelligences à l'abdication de leur droit d'examen. Ils les préparent à cette obéissance passive qui « fait la force principale des armées » et la sécurité des exploités.

Les organisations de jeunesse et de jeunes gardes socialistes interviennent pour éveiller la conscience de ceux que l'école bourgeoise est chargée d'endormir. Dans leurs groupes où elles les attirent, elles montrent aux jeunes gens leurs intérêts. Elles leur montrent de quelle duperie ils seraient victimes si, un jour, tournant leur force contre leurs camarades en lutte, ils renforçaient eux-mêmes les chaînes qui les attendent au retour de la caserne. Tout l'effort des jeunes socialistes consiste à faire comprendre aux futurs soldats que les prolétaires restent prolétaires sous tous les uni-

formes et dans toutes les circonstances et que le jour où des travailleurs agissent contre la classe ouvrière, c'est contre eux-mêmes qu'ils travaillent.

Cette propagande a déjà donné des résultats qui permettent d'espérer. En Belgique, les colonels répondant à leurs ministres, durent avouer que leurs « troupes n'étaient plus sûres ». Cela se passait au moment des troubles de 1899 au sujet du suffrage universel. Aussi n'osa-t-on pas opposer les soldats aux manifestations populaires.

En France, nous avons vu des soldats refuser de remplacer des grévistes dans leur travail, nous en avons vu refuser de croiser la baïonnette de — des officiers si peu sûrs de leurs troupes qu'ils n'osaient les sortir de leur casernement.

En Italie, où la propagande est plus difficile, les récits du massacre de Bera nous disent que l'officier dut abattre avec son sabre, les fusils qui refusaient de « tirer dans le tas ».

Ce sont là des faits isolés qui n'importent que par l'impression qu'ils produisent sur la classe bourgeoise.

Notre propagande ira plus loin. Déjà, pour prévoir non seulement les cas où l'armée opère comme gendarmerie nationale, mais aussi les cas où elle aurait à opérer comme gendarmerie internationale, toutes les organisations de jeunes gardes et jeunesses socialistes se sont réunies en une fédération internationale. La fédération internationale des conscrits, quelle plus belle ligue de la paix ?

De la fédération internationale comme des fédérations nationales, part une propagande des plus vigoureuses. Dans les groupes, par les meetings on fait entendre la parole socialiste aux conscrits. Pour atteindre ceux qui ne fréquentent pas les réunions, des journaux spéciaux sont publiés à la veille du tirage au sort ou du départ à la caserne. Ces journaux sont envoyés au domicile de tous les conscrits.

C'est cette propagande qui désarmera la bourgeoisie. Ses casernes seront peuplées de soldats qui, tous, auront été touchés par la parole socialiste. Le mutisme que ses règlements imposent à tous les militaires l'empêcheront de reconnaître ceux dont la conscience de classe sera éveillée et ceux que notre action n'aura pu tirer du sommeil. Ce jour-là, c'en sera fini des massacres des prolétaires par les prolétaires, car la bourgeoisie n'osera pas mettre des balles dans des fusils dont elle ne sera plus sûre.

Albert TANGER.

La chute de la Commune fut un deuil pour l'humanité.

G. GARIBALDI.

Du même.

L'Internationale est le soleil de l'avenir.

POUR LA PAIX



La délégation des ouvrières et ouvriers français, à bord du paquebot faisant le service entre Dieppe et Newhaven.

C'était une superbe et grandiose manifestation que celle à laquelle participaient les cinquante à soixante délégués qui sont allés à Londres. Et il faut espérer qu'elle sera féconde en conséquences et sera le point de départ d'ardentes campagnes en faveur de la Paix.

Il est même à souhaiter que malgré que de semblables manifestations semblent dénuées de sanction pratique, celle-là soit suivie de manifestations similaires auxquelles, alors, pourraient affirmer leur haine de la guerre, des travailleurs de tous pays.

Trop souvent on fait endosser aux peuples des opinions qu'ils réprouvent et que mettent en circulation des politiciens ou des faiseurs impudents.

Parce que ces méprisables individus ont le moyen, grâce aux rotatives et aux millions dont ils disposent, d'inonder un pays de papier noirci de mensonges et d'excitations, ils ont le cynisme de se proclamer les porteparole de l'opinion publique.

Et leur affirmation, pour fausse qu'elle soit, n'en est pas moins acceptée pour vraie. Qui pourrait, en effet, les qualifier de menteurs? Les travailleurs n'en ont pas la possibilité; les protestations qu'ils pourraient émettre ne peuvent, faute de publicité, détruire l'effet des mensonges mis en circulation par les charlatans qui, en spéculant sur l'ignorance de nombre d'entre nous, peu au courant de ce qui se passe hors frontière, affirment que les peuples voisins sont animés d'intentions belliqueuses à notre égard.

Or, pour prouver la fausseté de ces allégations intéressées, rien n'est plus utile que les manifestations internationales du genre de celle qui a eu lieu à Londres pour la Paix.

EMILE POUGET.

Pensées, Maximes, Mots de Combat

Une nation en révolution est comme l'airain qui bout et se régénère dans le creuset.
DANTON.

L'opinion qui rencontre le moins d'obstacle est celle des baïonnettes.
DUSSAULT.

Les apôtres du vol, les pourvoyeurs de la mort sont les économistes.
PROUDHON.

Le privilège est une vermine qui carrie insensiblement la liberté.
MACHIAVEL.

Le mérite n'a pas besoin d'autre avantage que sa propre excellence.
MORELLY.

Il y a lâcheté ou mauvaise honte à taire les vérités qui condamnent la perversité humaine sous prétexte qu'elles seront bafouées comme des nouveautés absurdes ou des chimères incompréhensibles.
Thomas MORUS.

On a trouvé, en bonne politique, le secret de faire mourir de faim ceux qui, en cultivant la terre, font vivre les autres.
VOLTAIRE.

Il y a dans chaque village un flambeau allumé ; le maître d'école, et une bouche qui souffle dessus : le curé.
Victor HUGO.

Parmi les progrès de l'esprit humain les plus importants pour le bonheur général, nous devons compter l'entière destruction des préjugés qui ont établi entre les deux sexes cette inégalité de droits funeste à celui même qu'elle favorise.
CONDORCET.

Travailler comme un nègre, comme un forçat ; il faudrait dire : travailler comme un homme libre.
Paul-Louis COURIER.

Ce qu'on appelle la justice, nous autres, les pauvres, nous ne la connaissons que lorsqu'elle nous tombe dessus.... par le mal qu'elle nous fait.
BRIEUX.

S'il n'y avait plus de bienfaiteur, l'humanité pourrait, peut-être, espérer un peu plus de justice et par conséquent un peu plus de bonheur.
Octave MIRBEAU.

L'homme et la femme qui s'aiment sont époux.
SAINT-JUST.

Sans la liberté, la vie est pire que la mort.
Gustave CHARPENTIER.

Est-ce que les bons lits, les belles robes, comme le soleil, ne devraient pas être à tout le monde !
(Réflexion d'une petite chiffonnière.)
Gustave CHARPENTIER.

Dans un pays où règne l'esclavage, le seul endroit qui convient à l'honnête homme, est la prison.

THOREAU.

* * *

La terre ne saurait être un objet de propriété particulière ; elle ne saurait être un objet de vente et d'achat ; pas plus que l'eau, pas plus que l'air, pas plus que les rayons du soleil. Tous les hommes ont un droit égal à la terre, et à tous les biens qu'elle produit.

Henry GEORGE.

GUSTAVE CHARPENTIER

Dans une société où la considération est le prix de la richesse et où la richesse ne s'acquiert que par l'exploitation d'autrui ; dans une société où il y a tout à gagner en flattant les riches et les puissants, dispensateurs des protections et des faveurs, il est rare de rencontrer des hommes plaçant au dessus de tout, leurs principes, leurs convictions, leur dignité. Ces hommes sont encore plus rares quand, doués d'un grand talent et ayant eu la chance d'être reconnus de leur vivant, ils refusent les fêtes, le luxe, l'argent que cette société leur offre.

Ces caractères méritent d'être signalés dans une publication comme celle du Citoyen Argyriades qui ouvre toutes grandes ses colonnes aux hommes de talent et de cœur dont peut, à juste titre, s'honorer l'Humanité. — Parmi ces natures d'élite, je veux citer l'auteur de « Louise », cette œuvre géniale comme musique

et empreinte d'une si noble audace révolutionnaire comme pensée : j'ai nommé Gustave Charpentier. Charpentier aime le Peuple de toutes les forces de son être ; il lui a consacré tout son génie et toute sa vie.

Dans les couronnements des Muses du Peuple, il glorifie l'Ouvrière jeune et pure, au cœur tendre et ému, ouvrant ses bras à la souffrance de ses Frères.

A côté de l'Eglise de laideur et de cruauté, de haine et de mort, il chante la Beauté et la Bonté, l'Amour et la Vie !

Et tandis que ses confrères prostituent leur talent dans les salons mondains, lui, songe à l'humble ouvrière qui, sous un toit glacial ou calciné, termine en hâte les toilettes luxueuses dont se pareront les belles dames. — Pour ces Mimi Pinson dont les 20 ans se fanent entre les quatre murs de l'atelier, il réclame leur part de joie



GUSTAVE CHARPENTIER

en attendant leur intégrale émancipation économique : œuvre de la Révolution sociale. Et quand la Société fraternelle de Demain se remémorera les artistes et les penseurs qui auront le plus contribué à son avènement, elle pourra placer au premier rang : GUSTAVE CHARPENTIER.

Suzanne CARRUETTE.

L'ART & LA VIE SOCIALE

Il y a, au jour où nous vivons, un vaste courant d'idées neuves qui circulent sous la croute refroidie du vieux monde et qui tantôt, en une poussée soudaine, vont faire éclater le creuset trop étroit où leur bouillonnement, d'instant en instant plus tumultueux, se sent emprisonné, tend vers l'air libre et vers la libre expansion. Qu'on appelle un tel phénomène, socialisme, évolution, révolution, collectivisme ou individualisme, il est. Personne ne saurait le nier : il a l'évidence de la lumière du soleil et de la rumeur de l'Océan. Il emplit les âmes de tous, soit qu'il les agite dans l'impatience des temps ardemment souhaités, soit qu'il les inquiète dans leur indolente placidité comme le continuel présage d'un cataclysme inévitable. Les esprits qui ne se satisfont point de l'actuel mode social entretiennent le généreux espoir d'un meilleur avenir ; ceux qui trouvent, dans le déséquilibre de nos lois, de nos mœurs et de nos institutions, la protection de leurs grosses fortunes et de leurs basses morales, ne peuvent complètement oublier qu'un ennemi sans cesse grossissant agrège ses bataillons autour des citadelles bourgeoises et constitue, au pied des remparts où s'est retirée la féodalité moderne, la horde menaçante qui, demain peut-être, disciplinée et décidée aux grandes actions, fera sauter les donjons et dispersera aux quatre vents de l'horizon toute l'antique machine sociale. Cette discipline manque encore au parti militant : mais il se retrouve d'accord sur les principes même et sa force chaque jour grandit par la constatation des injustices nouvelles. L'exemple formel de l'Histoire, — l'Histoire qui toujours se recommence — atteste déjà que la lave frémissante des idées qui montent passera fatalement sur les ruines de ce monde qu'elle ronge dès aujourd'hui dans ses assises fondamentales. Politiques et sociologues aboutiront tôt ou tard, à la transformation économique qu'ils envisagent dans leurs présentes théories et les temps ne sont peut-être pas éloignés où l'éruption volcanique par quoi se traduiront les aspirations de ceux d'en bas recrachera vers les églises, vers les tribunaux, vers tous les prétoires, vers les parlements et les casernes son feu purificateur.

Alors commencera un âge nouveau. Sera-t-il l'âge d'or ressuscité ou sera-t-il marqué dès ses premiers jours de vie par les stigmates du perrissable, du momentané et des prompts sénilités ? Durera-t-il en Beauté ainsi que le présagent les fervents de l'Idée ? Ne périlitera-t-il pas dans les aventures, dans les compromissions ? Le fruit murissant aura-t-il un ver au cœur ? Ma tâche n'est point d'en augurer la destinée. D'autres, avec plus de compétence, ont laissé pressentir que la récolte serait féconde et que la vie serait belle pour tous dans le grand champ du monde et que nul orage ne saurait plus coucher sur pied les beaux épis de joie qui germent lentement au sillon de l'Espoir. Une éducation de chacun tendra à l'harmonie de tous. Une communauté de biens

entraînera une communauté d'idées. Déjà, pour ce qui a trait à l'économie générale du grand projet de transformation sociale, ceux là qui y ont foi, ceux là qui en surveillent l'aube rouge, ont su classer quelques vérités primordiales et se bien déterminer la formule de ce que serait, politiquement, administrativement, l'Etat collectiviste. Je voudrais seulement, pour ce qui me concerne, souligner qu'une culture des esprits s'impose, plus vaste, plus étendue et que la recherche de la vérité ne comporte pas seulement des préoccupations de vie pratique, matérielle et concrète. La Vérité a deux filles qui sont la Raison et la Beauté. Le rationalisme économique aboutira, gardons en l'espoir, à l'instauration dans l'Etat d'une Vérité grâce à laquelle les injustices actuelles prendront fin.

Voici pour le concret. Mais il importe qu'un rationalisme esthétique vienne consolider et compléter dans l'esprit de chaque citoyen ce sens de la Vérité et que la Beauté elle aussi, soit purgée des tares, des laideurs et des chancres dont cent années de béotisme bourgeois l'ont cruellement et ignoblement abâtardie : voilà pour l'abstrait. Il est de toute urgence que les citoyens mènent de front le légitime souci de constituer une forme sociale où chacun d'eux jouisse de la vie matérielle dans la plus large mesure, et aussi la logique prétention d'exalter en eux les facultés de l'Esprit, dans la fréquentation psychique de la Beauté la plus pure et la plus raisonnée.

Pour arriver à parfaire cette éducation, il n'est qu'un moyen, c'est de laver la Beauté de toutes ses souillures et de la redresser debout, nue et magnifique, devant les yeux de tous ceux qui l'aiment encore. Et pour ce, il faut revenir à l'œuvre d'art, en décomposer les raisons de perfection, en analyser la qualité esthétique, et étudier de sang froid pourquoi l'on se sent ému dans le flamboyant rayonnement de sa splendeur.

Lorsqu'un ouvrier qui s'en va à son travail, avec ses outils sur l'épaule, préférera regarder une belle statue dans un jardin public qu'une stupide image coloriée chez un libraire, lorsqu'un enfant retiendra avec plus de goût une belle phrase musicale qu'un grossier refrain de café concert, lorsque la femme au foyer saura bien choisir une étoffe pour le mur ou un rideau pour la fenêtre, l'Idée sociale aura fait un grand pas, parce que la Beauté l'aura conduite infailliblement sur les chemins de la Raison, et parce que la Beauté et la Raison unies l'une à l'autre constitueront toujours une *force* contre laquelle nulle force, nulle autorité fondées sur l'arbitraire, la laideur et le mensonge ne sauraient longtemps prévaloir.

Pascal FORTHUNY.

Que la tyrannie s'exerce par la superstition, par le glaive ou par l'or ; qu'elle se nomme influence du clergé, régime féodal, ou règne de la bourgeoisie, qu'importe à cette Mère qui pleure sur le fruit de ses entrailles ?

Louis BLANC.

Comédie politique de l'année 1901



Record Herald (Chicago). — Les rois européens se sauvent à toutes jambes devant Pierpont-Morgan, qui finira par créer un trust des rois.

Philadelphia Inquirer. — L'Amérique menace l'Europe avec ses trusts formidables.



Doub (journal turc paraissant à Folkestone). — Le sultan rouge rêve de pouvoir faire dresser à Constantinople un échafaud gigantesque où il pourrait faire exécuter ses ennemis... et amis.

Comédie politique de l'année 1901



Ulk (Berlin). — L'épopée d'un ours : Tantôt il dévore des pays (Mandchourie), tantôt il « déchire » des millions d'hommes (Finlande), s'attaque aux étudiants et offre avec tout cela la branche d'olivier (La Haye) au monde stupéfait.



Comédie politique de l'année 1901



Ulk (Berlin). — Delcassé en Russie : Encore un voyage comme celui-là et j'y laisserai mon pantalon.



Humoristische Blätter (Vienne). — La France heureuse. — Après tant de tristesses passées, elle recueille les fruits de sa sagesse.



Fischetto (Turin). — Le début du nouveau maître.....

Comédie politique de l'année 1901



Grelot (Paris). — Pauvre budget ! Plus on l'engraisse et plus ils (les ministres) engraisent.



Flachtetto (Turin). — Entre deux civilisateurs — en Chine.

Comédie politique de l'année 1901



Simplicissimus (Munich) dessin de Bruno Paul. — Les Anglais semblent quand même fortement attachés (rivés) au pays des Boers.



Comédie politique de l'année 1901



Floch (Vienne).— LE SAINT-SYNODE : Que la foudre du ciel vous frappe.
Tolstoï : J'en ai j récisément besoin pour faire éclairer les ténèbres russes

LE PETIT COMMERCE S'EN VA

Dans notre article redressant les sophismes et les mensonges de Deschanel sur la question sociale, nous avons donné beaucoup de chiffres prouvant la fausseté de ses affirmations. Voici une petite statistique toute chaude, montrant, par mois, la progression des faillites.

Nous prenons ces chiffres dans le *Bulletin Officiel du Travail* de cette année (1901). Il s'agit seulement du département de la Seine.

Mois de	1900	1901
Janvier.....	100	135
— Février.....	106	119
— Mars.....	121	137
— Avril.....	99	136
— Mai.....	112	127
— Juin.....	117	135
— Juillet.....	123	128

On voit que ce n'est pas un accident, mais bien une progression suivie du nombre des faillites, du nombre de ceux que le capital écrase. Et je parie, qu'à peu d'exceptions près, ceux-ci veulent conserver l'état actuel des choses dont ils sont les malheureuses victimes, tellement l'ignorance est puissante et pernicieuse, c'est à leur faute personnelle qu'ils attribuent leur faillite.

M. JAURÈS

La vérité scientifique du Socialisme étant une, l'*Almanach de la Question sociale*, depuis sa fondation, n'a ni varié dans ses idées, ni rien changé de ses principes.

Avec la naïveté qui me caractérise, j'admets donc, dans ces conditions, l'absurdité qui consiste à *ne jamais changer d'opinion* — surtout si ce changement est calculé.

Or, notre Almanach étant un livre de propagande de ces mêmes principes et de ces mêmes théories qui ne peuvent varier du jour au lendemain selon les intérêts de quelques arrivistes, c'est en quelque sorte un Panthéon d'écrivains qui, dans une même communion d'idées, y collaborent, contribuant ainsi à la grande cause de l'affranchissement humain ; mais, en même temps, il devient un pilori pour ceux qui tournent le dos à cette belle cause, après avoir fait semblant, pendant quelque temps, de l'adorer et la servir.

Tel est le cas de M. Jaurès.

Sa trahison et sa roublardise ont éclaté partout aujourd'hui, malgré le cabotinage dont il fit preuve naguère lorsqu'il menait grand tapage pour la justice et la vérité dans la fameuse Affaire, et malgré son enthousiasme factice d'il y a quatre ou cinq ans pour la Révolution sociale.

Il faut donc clouer au pilori de l'histoire ce faux bonhomme qui, avec l'art d'un comédien parfait, trompe encore quelques naïfs et est défendu par quelques félons intéressés comme lui.

Il faut, par le temps qui court, avoir le courage d'appeler les choses par leur nom, car si la gangrène d'apostasie continue ainsi chez ceux-là même qu'on croyait les plus honnêtes, c'en serait fait de notre idéal de progrès car les hommes désillusionnés et dégoûtés par les apostats se détourneraient de toute propagande socialiste et se jetteraient dans les bras d'un dictateur rétrograde quelconque.

Prenons garde, camarades, on nous guette !

Jaurès est assez connu déjà par ses actes inqualifiables et assez démonétisé sans que mon intervention soit nécessaire.

Cependant, comme il y a des morts qu'il faut qu'on tue, je ne crois pas inutile de contribuer, pour ma part, à la dégringolade de ce politicien sans retenue et sans vergogne.

D'abord, je veux raconter à quelle occasion très curieuse je vis pour la première fois Jaurès.

Ce récit mérite l'attention des sincères et fait voir que les clairvoyants devinaient déjà son jeu.

C'était dans les commencements de 1894. Il y avait un jour réunion des militants socialistes à la salle Bertin, rue Pastourelle. La discussion venait d'être portée sur la grève générale, question qui, quelque temps auparavant, avait été traitée au congrès de Marseille et défendue, dans ce même congrès, par Briand et notre regretté ami Thivrier. — A cette époque, il y avait un réel courant dans le Prolétariat en faveur de la grève générale. — Comme on parlait donc de la grève générale dans cette réunion de la salle Bertin, je vis un citoyen que je ne connaissais pas, prendre la parole et défendre l'idée de la grève générale, lorsque, tout à coup, Thivrier, indigné, se précipite vers l'orateur et l'apostrophe en ces termes :

« — Tais-toi, Jésuite ! (*sic*) Comment, après avoir combattu la grève il n'y a pas longtemps, tu viens maintenant, ici, la soutenir impudemment ! »

Ceux des militants qui ont assisté à cette réunion doivent se souvenir de cet incident.

Mon inconnu, interloqué, bredouilla. Je ne me souviens plus de ce qu'il répondit; mais, surpris de cette violente sortie de Thivrier, qui m'est restée gravée dans la mémoire, je m'enquis du nom de l'orateur attaqué. J'appris que c'était Jaurès.

J'eus d'autant plus une vive impression de cet incident, que je connaissais personnellement Thivrier comme un socialiste très sincère et un révolutionnaire convaincu, et que la renommée, seule, m'avait appris jusqu'alors le nom de Jaurès.

Toutefois, par la suite, celui-ci alla de plus en plus vers l'idéal socialiste révolutionnaire et les plus sceptiques se laissèrent prendre à la hardiesse qu'il mit à le défendre.

Je voulus donc, sa vogue grandissant, avoir un article de lui pour mon Almanach. Je lui écrivis à cet effet deux lettres aimables.

C'était vers le mois d'août 1894; je demandais un article pour mon Almanach de 1895. Non seulement je ne reçus pas d'article, chose que je considérai comme toute naturelle, car il n'était pas obligé de m'en donner un — quoique pourtant mon Almanach faisait, je crois, de la bonne propagande socialiste — mais encore je n'eus aucune réponse à mes deux lettres. Rien. Silence le plus absolu.

J'étais très étonné; mais ce qui me surprit encore davantage et me fit fortement réfléchir sur la manière d'agir de cet homme, c'est que je vis avec stupéfaction, quelque temps après, un article de lui dans l'*Almanach de la Paix*, publié sous le patronage de Jules Simon, avec sa collaboration et celle des plus décidés antisocialistes, tels que Trarieux, Frédéric Passy, etc.

Je me dis : C'est un éhonté que ce Jaurès; tout en se disant socialiste, il reste avec ses anciennes amours du centre-gauche.

Et, furieux, je lui écrivis la lettre suivante :

Paris, Janvier 1894.

Monsieur,

Je vous ai écrit deux lettres consécutives vous demandant un article pour mon *Almanach de la Question sociale* qui, depuis cinq ans déjà, répand à travers le monde l'idée socialiste.

Je croyais que mon Almanach, se plaçant au-dessus des divisions du Parti socialiste (1) et ne dirigeant ses batteries que contre l'ennemi du Socialisme, c'est-à-dire le capitalisme, vous auriez daigné envoyer une ou deux pages pour cet almanach, qui m'impose des sacrifices considérables, comme toutes mes autres publications d'ailleurs.

Certes, c'était votre droit de ne pas m'envoyer d'article et d'en donner à l'*Almanach de la Paix*, patroné par Jules Simon. Mais lorsque quelqu'un lutte, comme moi, depuis plus de vingt ans pour faire avancer une idée émancipatrice et triompher la vérité scientifique du Socialisme, il mérite au moins, je crois, une réponse.

D'ailleurs, en dehors même de cette considération, il me semble que la bien-séance exige qu'on réponde à une lettre, d'où qu'elle vienne, surtout lorsqu'elle ne blesse pas celui auquel on l'adresse.

Or, vous en avez reçu deux, très polies, et vous n'avez pas daigné y répondre.

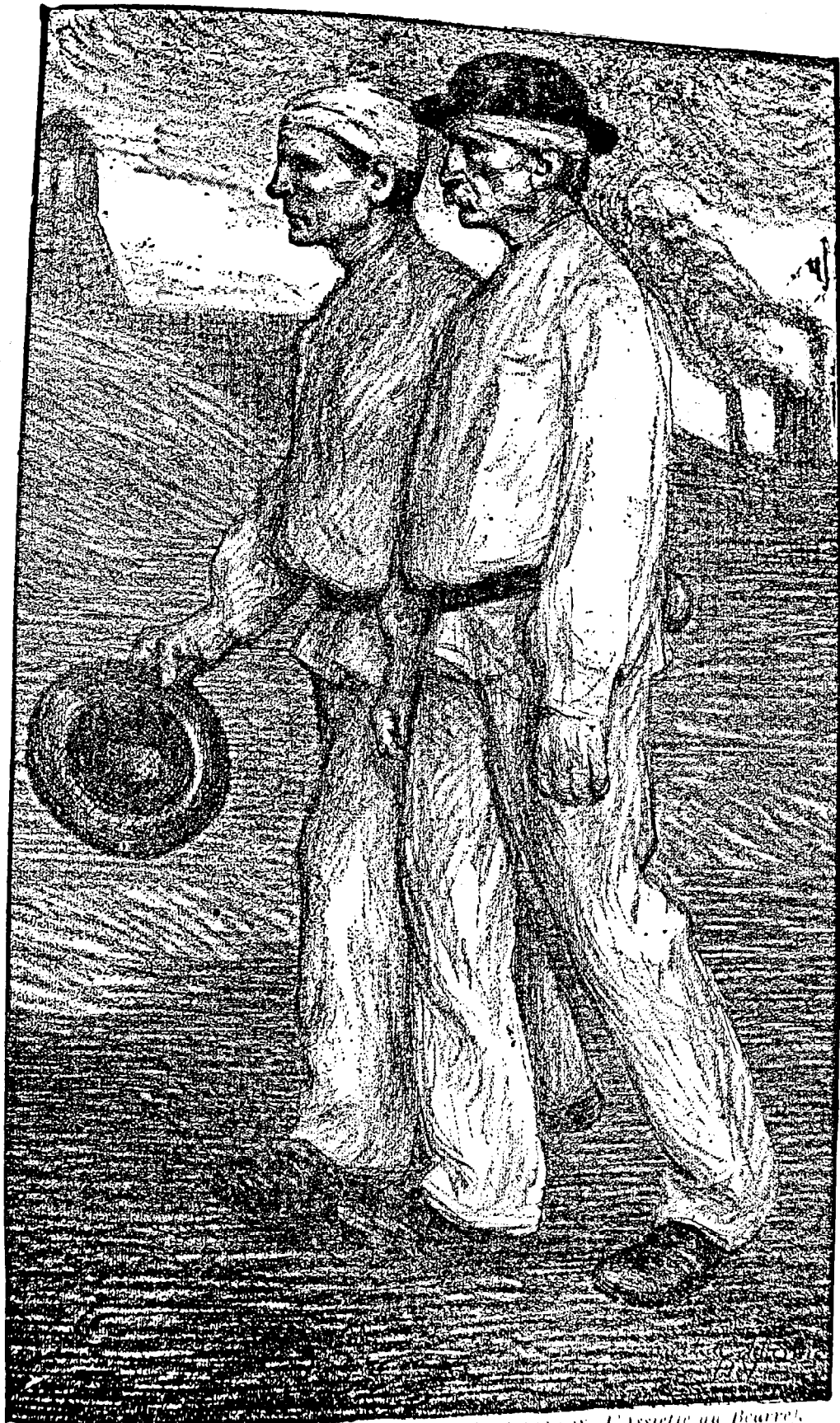
Un peu d'urbanité, Monsieur, n'aurait pas nui au talent qu'on vous attribue.

Et il me semble que, quoique nous soyions d'une naïveté incorrigible, nous, quelques-uns qui poursuivons patiemment notre idéal et tirons les marrons du feu pour les autres, il me semble, dis-je, que nous méritons un peu de politesse, sinon de reconnaissance.

Enfin, soyez fidèle aux revendications socialistes; c'est le vœu que je forme.

P. ARGYRIADÈS.

(1) Les divisions n'étaient pas alors de principes comme celle créée par la Nouvelle Méthode.



A. DELANNOY (L'Assiette au Beurre).

Au Pays des Gueules noires.

— La grève générale? On mettra le temps pour en recauser... Basly m'disait : « Ça s'rait idiot d'emmerder Millerand! »

Ce que je lui souhaitais n'est pas arrivé. En effet, il n'est pas resté fidèle au Socialisme, il l'a trahi.

Mais n'anticipons pas.

Voici sa réponse à cette troisième lettre, car cette fois j'en reçus une :

Paris, 6 janvier 1895.

Citoyen,

Les reproches que vous me faites sont si mérités que je ne vous en veux pas de la forme que vous leur avez donnée. Songez cependant, comme circonstance atténuante, que, depuis deux ans, j'ai dû bien des fois excéder mes forces, que je donne à notre parti deux articles par semaine, et qu'au retour de tournées de conférences si épuisantes pour moi parce que j'ai le malheur de me dépenser beaucoup, j'ai été quelquefois découragé devant l'accumulation de mon courrier en retard.

Je n'en ai pas moins manqué à ce que je devais à un militant comme vous et je vous prie de croire que s'il y a eu lassitude d'abord, négligence ensuite, il n'y a jamais eu méconnaissance des services rendus par vous à notre parti, alors que j'en ignorais même l'existence.

Je désire, citoyen, qu'il ne reste dans votre esprit aucune trace de cet incident.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

JEAN JAURÈS.

Ma foi, après une telle lettre, je ne pouvais pas lui tenir rigueur, d'autant plus qu'il marchait bien alors au Parlement et dans le pays, faisant une active propagande. Je le revis plus tard ; il me donna même un article sur la grève de Carmaux pour mon Almanach de 1896 et tout alla bien jusque vers le milieu de l'affaire Dreyfus et la formation du ministère Galliffet-Millerand, qui amena, comme par miracle, l'éclosion de la *Nouvelle Méthode*.

L'affaire Dreyfus, qui l'avait complètement absorbé, lui avait fait oublier la propagande socialiste, et ce monsieur, qui n'avait pas fait de livre en faveur du Socialisme, en fit un pour le millionnaire Dreyfus. Ceci donnait déjà beaucoup à réfléchir. Mais là où il se découvrit complètement, c'est lorsqu'il commença à défendre — quand même — la formation du ministère Galliffet-Millerand, qui avait déconcerté les plus modérés des socialistes et même des radicaux sincères, tels que Pelletan. Faisant volte-face vers ses anciennes amours de réactionnaire centre-gaucher, il inventa sa *Méthode Nouvelle* pour détourner le prolétariat de son droit chemin.

Et, pour donner le change, il eut le soin de mêler à ses idées rétrogrades les mots collectivisme ou communisme dont il renvoyait la réalisation aux calendes grecques.

Mais ce n'est pas tout. Se voyant l'objet d'une certaine popularité, emporté par le désir d'exploiter en sa faveur le grand parti socialiste, il commença sa campagne pour la soi-disant Unité du Parti socialiste, qui, en réalité, a amené la division la plus funeste aux progrès de ce Parti. Nous l'avons alors vu se livrer aux plus incroyables escobarderies, et par ses sophismes essayer de soutenir des idées de recul insoutenables, en tout cas néfastes pour la marche en avant du Socialisme.

Ce qu'il y eut de plus révoltant dans ses essais de domestiquer tout le Parti, ce fut les moyens inavouables qu'il employa — ce prétendu défenseur de la *Justice* et de la *Vérité* — contre ceux qui ne voulaient pas laisser déshonorer et perdre le Parti.

Il s'est livré, lui et quelques comparses, à la salle Japy et surtout à la salle Wagram et à Lyon, aux pratiques les plus révoltantes et aux plus misérables procédés. On fit d'abord des faux par centaines pour délégations de groupes ou comités non existants. On a vu, ô ! turpitude ! des *bockeuses* de brasserie du Quartier Latin se dire déléguées de groupes ou comités socialistes et prendre part aux délibérations du Parti.

On viola les plus solennels des engagements pris par toutes les organi-



Dessin de Jules HÉNAULT (*L'Assiette au Beurre.*)

Le Pétrisseur de Cerveaux.

Breveté avec garantie du gouvernement..... et concours assuré de Jean Jaurès.

sations sur le mode de votation au Congrès. En effet, alors qu'on devait voter par nombre de mandats, ce qui garantissait l'honnêteté des votes, on transforma la minorité en majorité en déclarant que l'on voterait par délégués (il y en avait qui avaient dix mandats), cela par calcul, pour faire triompher de malhonnêtes intentions, jeter le trouble et la division dans le Parti et annihiler pour longtemps son action sérieuse.

Et Monsieur Jaurès, qu'on croyait jusqu'alors l'honnête homme par excellence, n'a pas reculé devant la calomnie la plus éhontée pour nuire à ses adversaires du P. O. F.

Voici, en effet, une scène du Congrès tenu salle Wagram, enregistrée par un spectateur impartial : M. A. Hamon, qui a rendu exactement compte du Congrès dans la revue *L'Humanité nouvelle* dont il est le directeur (1).

Viviani était à la tribune, défendant la politique gouvernementale : « Dans le bruit, dit M. Hamon, s'échange ce joli dialogue entre Jaurès et Viviani :

« M. JAURÈS. — *N'oubliez pas le banquet des Maires.*

« M. VIVIANI. — *Ils n'y étaient pas, les guesdistes.*

« M. JAURÈS. — *Qu'est-ce que cela fait ? »*

Ce seul mot caractérise M. Jaurès : « *Qu'est-ce que cela fait ?* » Calomniez ! calomniez ! il en restera toujours quelque chose. Et voilà jusqu'à quelle infamie jésuitique peut aller M. Jaurès pour arriver à ses fins, lui, le prétendu grand défenseur de la justice et de la vérité.

O tempora ! O mores !

Après cela, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait inventé une méthode nouvelle pour justifier toutes les palinodies, toutes les trahisons et qu'il élève ses enfants chez les cafards, ayant été lui-même élevé dans les doctrines jésuitiques.

En vertu de cette nouvelle méthode, il justifie la formation d'un ministère où Millerand et Galliffet sont côte à côte, à la stupéfaction universelle, vante toutes les monstruosité antisocialistes, législatives et gouvernementales, comme l'augmentation des heures de travail de l'enfance, qu'il donne, sans rougir, comme la plus grande réforme du siècle, excuse toutes les violences et tous les massacres des gouvernants sur les prolétaires, vient en aide à ces gouvernants pour sauver les congrégations, recommande et justifie la plus grande escroquerie du siècle qui se prépare sous prétexte de retraites ouvrières, change trois ou quatre fois d'opinion sur la grève générale, et, enfin, pousse si loin le cynisme que, lui, grand chef de l'anticléricalisme — qui, dans son journal, a fait fausement et avec la dernière violence, accuser Zévaès de cléricalisme — livre sa propre fille à la peste religieuse, s'attirant ainsi l'opprobre universelle.

Après l'indécence de Millerand s'alliant avec le monstrueux assassin des Parisiens, on croyait qu'on ne pouvait aller plus loin dans la bravade de l'honnêteté et du qu'en dira-t-on.

Il nous était réservé de voir Jaurès franchir la limite de l'impudence.

P. ARGYRIADÈS.

P.-S. — Le journal *La Raison*, dont le directeur, dans un premier article sur le cas Jaurès, se déclarait déçu par celui-ci dans ses espérances (la nouvelle méthode nous a fourni bien d'autres déceptions et des plus sérieuses, comme on l'a vu, et nous en promet bien d'autres, si on ne met le holà), le journal *La Raison*, dis-je, publie un autre article (2) sur le même cas, article tout contraire au premier et dans lequel un certain Téry, attaché aux *Cent Mille Paletots* — un nom à retenir — exhorte au lieu de blâmer l'acte de Jaurès faisant communier sa fille.

Le nommé Téry, flagorneur nauséabond de Jaurès, dit textuellement : « *La prétendue faiblesse de Jaurès est une marque nouvelle de son incomparable générosité.* »

Après celle-là, il faut tirer l'échelle et, dans ces conditions, la *Raison* peut bien s'appeler *Déraison*.

Mais ce Monsieur Téry, qui ose imperturbablement formuler une telle

(1) Numéro de Janvier 1901, page 85.

(2) Numéro du 18 août 1901.

ânerie, va encore plus loin dans son délire d'arriviste et nous donne des théories abracadabrantes, déjà usitées d'ailleurs chez les cafards.

Il donne en exemple les cléricaux qui, dans leur solidarité, dit-il, défendent leurs brebis galeuses, couvrent leurs forfaits et cachent leurs infamies, et il gourmande les socialistes qui, eux, dénoncent les tares de leurs amis.

Pensez-vous donc M. Téry que les cléricaux supporteraient qu'un des leurs et qui plus est, un chef, joue manifestement double jeu au point de vue des principes religieux et ne l'expulseraient-ils pas comme un malpropre de leur Parti ?

Que diriez-vous, monsieur Téry, et que diraient surtout les cléricaux, si le comte de Mun, défenseur de la doctrine chrétienne et adversaire irrécyclable des libres-penseurs et des socialistes, que diriez-vous vraiment, si, en supposant par impossible que sa femme soit libre-penseuse ardente et athée, si le comte de Mun, pour être généreux envers elle et respecter ses droits, l'accompagnait ostensiblement à un banquet gras, organisé le vendredi saint par les libres-penseurs de Paris et auquel, libre-penseuse, elle désirerait assister ?

Croyez-vous sincèrement que les cléricaux permettraient une telle faiblesse, une telle générosité et en même temps une telle félonie ?

Farceur ! Les droits de la femme, dont vous vous fichez au fond, ne sont qu'un prétexte pour défendre l'indéfendable !

Et que faites-vous donc des droits de l'homme, c'est-à-dire des droits du père et de ceux de l'enfant ? Mais, là-dessus, Gohier vous a répondu mieux que je ne puis le faire.

Vous vous vantez d'être socialo-jésuite ; je veux bien croire que vous êtes *jésuite*, mais vous ne serez jamais un *socialo* avec de telles doctrines.

P. A.

DEUX ANECDOTES D'ACTUALITÉ

A un dîner offert par un prince de la finance américaine, le nationaliste Boni de Castellane fut placé à côté de Bernard Lazare. Celui-ci n'existe pas pour l'aristocrate qui est antisémite enragé et s'en vante. Malheureusement, il lui vint l'idée d'afficher ses sentiments en se servant de son esprit comme arme tranchante. On parlait précisément de la Turquie et des Turcs. Alors le noble comte profita de l'occasion pour observer, en se tournant pour la première fois vers son voisin d'origine sémite, que sur un point il approuvait complètement les Turcs. « Sur quel point ? » se vit obligé de demander Bernard Lazare. — « Leur mépris des ânes et des juifs, » répondit assez haut M. de Castellane. — « Quelle chance pour nous deux alors de ne pas y être, » riposta fort poliment l'attaqué.

A une des réceptions de la Ratazzi, Mme Durand de Valfère, nonchalamment appuyée au bras de Viviani, demandait précieusement à celui-ci :

— Combien d'années me donnez-vous ?

Notre homme, que les grâces de la bonne dame ne touchaient plus, répartit :

— Ma foi, madame, vous en avez assez sans que je vous en donne.

— Ce n'est pas moi que l'on pourrait attraper ainsi, s'exclama Gyp qui avait entendu, je suis trop rusée.

— Ah ! madame, lui répondit Clovis Hugues qui passait, c'est un air (1) que vous vous donnez.

(1) Pour les lecteurs du « Drapeau. »



(L'Actualité).

Boers prisonniers, conduits par chemin de fer au Cap.

La guerre du Transvaal

Considérons un peu de près. — relativement à la guerre présente entre l'Angleterre et les républiques sud-africaines — ce qui s'est passé dans l'Afrique du Sud, parmi les peuples de différentes races :

L'établissement et le séjour des Boers dans le Natal et les deux républiques sud-africaines sont marqués de sang. Leurs pactes avec les chefs Zoulous, les massacres des indigènes à *Blaw-Krantz*, décrits par John Bird dans ses *Annals of Natal*, ne peuvent s'expliquer que par le sentiment qui dirigeait les Boers. Ces Calvinistes sectaires se considéraient comme un peuple élu dans ces temps modernes et désigné par Dieu pour s'établir dans un nouveau Chanaan.

Avec l'aide de Dieu, ils devaient vaincre et exterminer les indigènes noirs de l'Afrique du Sud, comme les anciens Israélites avaient exterminé les indigènes de Chanaan. Le teint foncé des Zoulous et des Cafres n'indique-t-il pas la malédiction divine ? D'autres usurpateurs cependant sont venus à leur tour. Déjà en 1835, ils occupent le Natal et depuis cette date, maltraitent les Boers comme ceux-ci avaient maltraité les races inférieures indigènes.

La lutte formidable qui s'est engagée et dure encore à l'heure actuelle entre l'Angleterre et les deux républiques sud-africaines, n'est qu'un épisode dans l'entreprise de conquête faite par l'Angleterre dans l'Afrique du Sud. Dans cette lutte, cependant notre sympathie doit aller aux Boers.

Si l'histoire de la race des Boers est celle du succès de la force brutale, il n'est rien pourtant qui puisse justifier la campagne anglaise devant le monde civilisé. Le succès des Anglais, s'il s'affirme, reposera, lui aussi, sur la force brutale, et l'Angleterre le devra à un armement plus formidable.

Au point de vue de la civilisation générale, et bien que nous ne défendions pas les Boers, nous sommes catégoriquement contre l'Angleterre, de même que, sans défendre les massacres commis récemment par les Chinois, nous sommes catégoriquement contre

la politique immorale suivie par les grandes puissances vis-à-vis de la Chine.

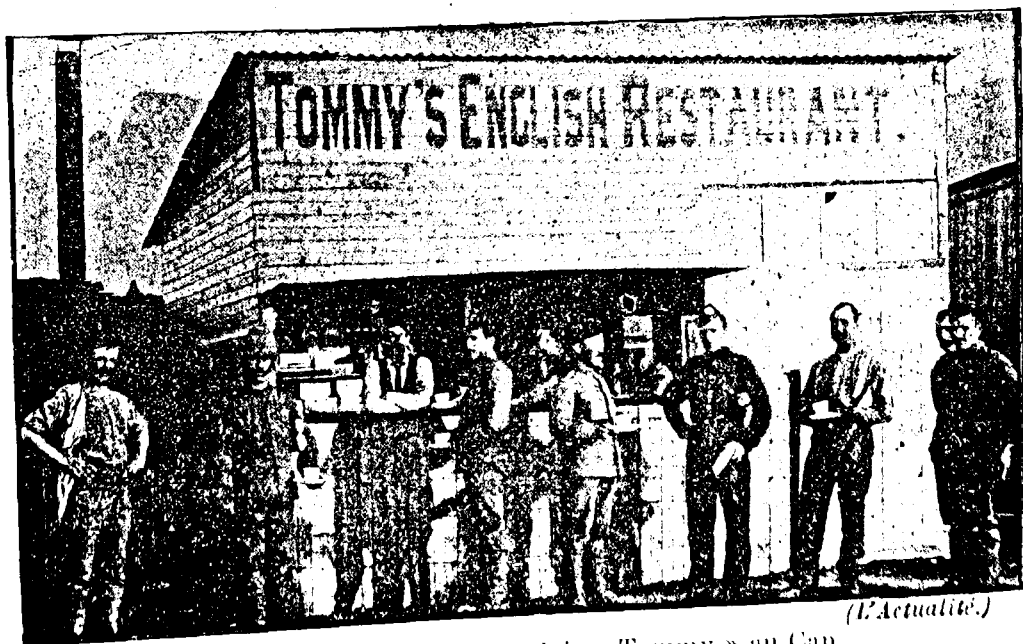
Lorsque l'Angleterre, pays de civilisation plus avancée, tente de s'emparer de toute l'Afrique du Sud, en versant plus de sang que n'en ont répandu les Boers, lorsqu'elle veut jouer envers le peuple boer le rôle abominable qu'elle joua au Soudan envers les Derviches, nous ne pouvons que protester au nom de l'humanité et de la civilisation, sachant bien qu'en notre monde la violence victorieuse devient malheureusement la loi et la justice.

Du reste, la guerre avec l'Angleterre et les républiques sud-africaines, n'est qu'un échantillon des guerres coloniales en général. L'Angleterre n'agit pas autrement au Transvaal que la France à Madagascar, la Hollande dans l'Atjeh ou les Etats-Unis aux Philippines.

Au fond de toutes nos guerres coloniales on retrouve l'égoïsme des



Le dernier portrait du général Botha.



(L'Actualité.)

La cantine du soldat anglais « Tommy » au Cap.

LES DEUX ENNEMIS



(L'Actualité.)

Par une curieuse coïncidence, on nous apporte, en même temps, ces deux photographies, qui se trouvent avoir été prises à deux jours d'intervalle, du Président Kruger entouré de sa suite, sur la porte de sa villa d'Hilversum, en Hollande, et du fameux Chamberlain K. J. G. au moment où il se retire, tout content de lui-même, d'une audience que vient de lui accorder le roi d'Angleterre.

peuples et des individus. En le style économique, (et égoïsme marque le besoin de nouveaux débouchés pour l'écoulement des produits du gros commerce et de la grande industrie ; il faut que de nouvelles mines soient exploitées, de nouvelles spéculations commerciales et financières entreprises. Voilà le dernier mot de la politique des états colonisateurs qui se disputent les différentes contrées du monde :

Dans aucune guerre moderne cette cause économique ne s'est manifestée de manière aussi claire que dans celle de l'Afrique du Sud. Le Transvaal est particulièrement riche en or, en autres métaux et en diamant. Durant les premières années qui suivirent la découverte de l'or, la production n'avait pas encore une grande importance, mais, depuis, elle s'est accrue dans des proportions étonnantes.

Les influences économiques et financières qui ont engendré la guerre entre l'Angleterre et les républiques sud-africaines sont donc faciles à constater.]

Le sol dans lequel nos capitaux, sont hasardés doit être à nous ! Voilà, formulé en quelques mots, ce qu'exigent les grands financiers anglais ; voilà ce qu'ils pensent sur la grande question qui se pose dans l'Afrique du Sud.

L. CORNÉLISSSEN RUPERTUS.



M. STEIJN

Président de la République d'Orange.

L'ignorance est la plus grande maladie du genre humain.

MONTAIGNE.

L'entière ignorance s'ignore elle-même.

ll.

La Coopération en Grèce

On ne se douterait pas que la Grèce a été le berceau en Europe des premières associations coopératives.

C'est la région de la Thessalie, de Tournavos à Larisse, rendue fameuse par tant de combats sanglants, qui vit se former ces associations et cela remonte vers la fin du XVIII^e siècle. Elles avaient surtout pour but l'exploitation des fils de coton et des produits agricoles.

Il s'agissait de procéder à une juste répartition des gains, proportionnellement au travail fourni et au capital apporté. Un fonds de réserve était constitué, au surplus, et ce fonds avait un emploi parfaitement déterminé ; il devait servir à donner quelque instruction aux enfants, à assurer des subsides aux veuves et aux orphelins, des secours aux malades et à ceux des associés devenus incapables de travailler. On trouve là, en germe, les services d'assistance que tant de nos sociétés de secours mutuels ont su développer ensuite, au courant de notre siècle, avec un si grand esprit de méthode et une foi si persévérante.

Plusieurs des associations, sinon toutes, rendirent d'immenses services. Les populations vivaient heureuses sous l'égide des municipalités, qui en contrôlaient le fonctionnement et en assuraient parfois la réussite en y coopérant elles-mêmes pour une part très importante. Il faut citer, entre autres, celles de Raba, de Rapsani, de Tournavos, de Larisse, de Pharsale, qui cultivaient la vigne, le mûrier, l'olivier, le tabac et le cotonnier ; celle de l'île de Chio, qui travaillait la soie et fabriquait, avec ce produit, des étoffes très recherchées ; celle d'Ambélakia également, dont les membres, au nombre de plus de 6000, appartenaient à 22 villages différents et dont l'industrie consistait principalement dans la fabrication des fils de coton d'une solidité et d'un éclat de couleurs extraordinaires, dûes en grande partie aux sources dans lesquelles on les trempait et qui abondent dans ce pays. La culture de la garance était aussi en grand honneur dans toute la contrée, à cause du prix minime de la matière employée.

Presque tous les habitants de la province de Thessalie, pourvu qu'ils fussent valides, entrèrent dans ces diverses associations ; l'on y admit même les femmes et les enfants, et ce fut pendant un quart de siècle le pain assuré et la misère enfin vaincue.

Les plus intelligents et les plus expérimentés des coopérateurs furent envoyés au loin. On fonda des comptoirs, on installa des magasins à Londres, à Vienne, à Lyon, à Rouen, à Amsterdam, à Odessa et jusque chez les oppresseurs, à Smyrne et à Constantinople dont les habitants avaient fini par apprécier les remarquables produits apparus sur leurs marchés publics.

Le capital mobilisé s'éleva jusqu'à 20.000.000 de piastres turques (1).

L'association ne se contentait pas de cultiver la garance, de filer le coton, de le livrer aux apprêts de la teinture ; elle développait ses multiples opérations partout, de telle sorte que les membres associés passaient alternativement d'une branche d'exploitation à une autre, qu'elle fût agricole, industrielle ou commerciale. Les femmes blanchissaient et teignaient le coton, le liaient par écheveaux et le mettaient en paquets ; les enfants les y aidaient. Plus tard, devenus hommes, les jeunes auxiliaires s'adonnaient d'abord aux travaux des champs, puis on les attachait à d'autres besognes. Les anciens inspectaient les manipulations qui se faisaient dans les familles, car la plupart des préparations avaient lieu isolément ; ils présidaient aux livraisons, ou bien ils rassemblaient les fils de coton travaillés et teints et les transportaient dans les magasins où ils restaient provisoirement en dépôt jusqu'à ce qu'on les expédiât à Salonique.

S'agissait-il de nommer des commissions spéciales et d'y faire entrer les membres qui s'étaient plus particulièrement distingués par leur savoir et leur habileté professionnelle ? Des réunions s'organisaient, et les candidats prenaient la parole ou trouvaient des orateurs pour faire valoir leurs titres. L'assemblée se formait ainsi une conviction et se prononçait ensuite en connaissance de cause. Tous les habitants, riches ou pauvres, réunis en assemblée générale, prenaient part à l'élection, pourvu qu'ils eussent vingt et un ans accomplis ; et il arriva souvent

(1) A cette époque la piastre turque valait 2 francs ; elle ne vaut plus que 0,30 à 0,35 centimes aujourd'hui.

que les plus modestes d'entre les coopérateurs s'élevèrent aux premières charges de l'association, en raison de leurs qualités morales ou de leur expérience acquise (1)

Les commissions arrêtaient les charges générales, veillaient sur les pâturages et les champs communaux, distribuaient les sommes allouées, sur la caisse centrale, aux écoles, au personnel occupé à tracer et à entretenir les routes, aux œuvres de bienfaisance, et répartissaient les bénéfices entre tous les coopérateurs.

Cette répartition se faisait avec quelque solennité, en pleine assemblée générale. Ni tumulte, ni cris. Chacun avait la conviction que le partage ne pouvait donner lieu à la moindre réclamation, tellement la confiance était absolue dans l'intégrité de ceux qui avaient la mission d'y procéder.

Et puis, un autre sentiment dominait dans cette réunion formée de tant d'éléments divers, mais jamais antagonistes, celui de la solidarité des intérêts. On faisait partie d'une grande famille où chacun coopérait suivant ses aptitudes et ses moyens à l'œuvre poursuivie. Personne n'était oublié que celui-là seul demeuré étranger aux actes de la collectivité et qui consentait à vivre en paria, loin de cette concentration de forces agissantes et toujours en période de production.

Et quelle prévoyance, quelle sagesse inspiraient tous ces modestes paysans dans leurs projets d'agrandissement !

Ce qui peut permettre, d'ailleurs, d'apprécier à sa juste mesure l'état de prospérité de tout le pays, c'était la situation désastreuse qui jadis avait été faite à ses habitants, à la suite des exactions répétées des Turcs. Il est certain que si un point quelconque du continent européen avait été le siège de pareilles transactions, que si toute une contrée avait traversé une période aussi florissante, on aurait attribué à l'afflux de nombreux capitaux, au concours d'actifs et intelligents spéculateurs cette série de brillantes opérations et de profits récoltés.

Mais il n'en était pas ainsi.

Dans la province de Thessalie, tout avait été créé : de riches moissons étaient sorties des champs incultes, d'immenses bâtiments avaient été élevés où ne se voyaient auparavant que de pauvres masures. Un centre d'affaires était né là où le paysan, le *raya* avait traîné jusque-là son existence paresseuse et misérable.

Et c'est la courageuse initiative de quelques paysans, pleins de foi dans les vertus et les principes de l'association, qui avait opéré ce miracle, qui avait apporté la vie en ces lieux désolés, qui avait fait de tous les coopérateurs les artisans de leur propre fortune et les véritables pionniers de cette œuvre de civilisation et de progrès.

Par la simplicité des moyens et la loyauté dans les actes, bien plus que par les procédés scientifiques appliqués, par la juste rétribution aussi allouée au capital et au travail, ces associations avaient offert le plus rare exemple d'énergie et d'intelligent labeur en même temps que de solidarité et de fraternelle union.

Hélas ! cette ère brillante, inaugurée par l'alliance étroite de tous les citoyens hellènes, devait bientôt prendre fin. Cette prospérité dont ils étaient si fiers ne pouvait qu'exciter la défiance et l'envie de leurs oppresseurs ; les Turcs usèrent de duplicité pour s'emparer de ces magasins remplis de marchandises, de ces entrepôts, de ces richesses amassées.

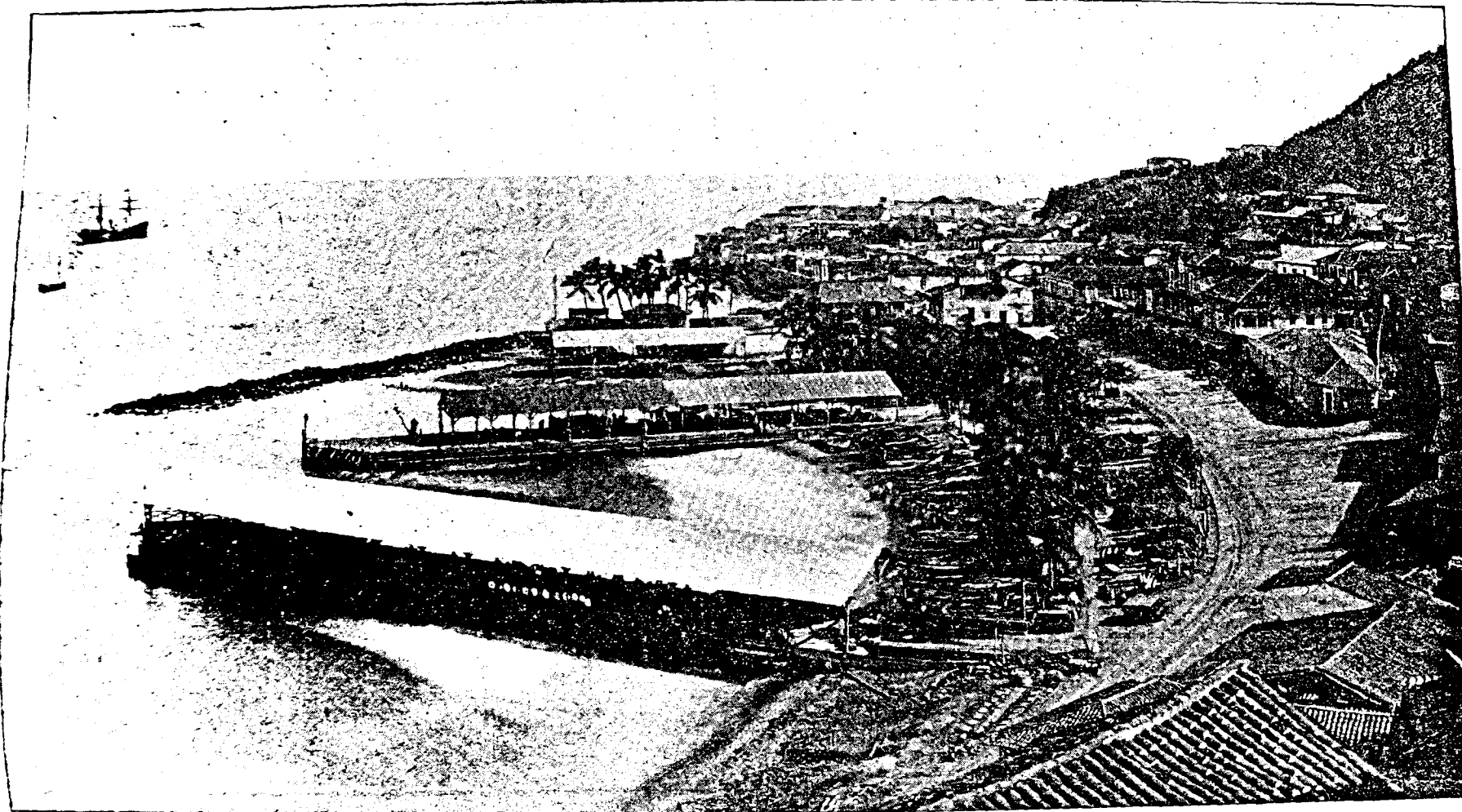
Ils prirent prétexte d'une discussion, suivie de rixe entre quelques-uns de leurs coreligionnaires et les gens d'un village, pour mettre tout à feu et à sang. Ils ravagèrent la contrée et en dispersèrent tous les habitants. Ce fut le fameux Tepe-delen-Ali, pacha de Janina, qui accomplit cette œuvre de destruction et de mort. Ceci se passait en 1811. « Ce farouche guerrier, dit une feuille de l'époque, qui s'était entouré de tous les chefs de clans de l'Albanie et de la Thessalie, avait été jusqu'à rêver le sultanat après sa révolte contre Mahmoud, dont l'énergie se trouvait alors paralysée dans Constantinople par l'indiscipline et la corruption de ses janissaires. Voyant que toute cette contrée des monts Pélion et Ossa devenait une vaste république, il n'eut qu'une pensée, celle de détruire ces associations florissantes qui étaient en mesure de s'opposer à ses vues ambitieuses, et il déchâta contre elles ses Arnauts en leur faisant espérer un riche butin. »

Dès lors les associations coopératives en Grèce avaient vécu.

Eugène ROCHETIN.

(1) L'un des plus pauvres habitants de la contrée se distingua, entre tous, par sa probité scrupuleuse et ses talents d'organisateur. Il savait à peine lire et écrire.

CONFLIT ENTRE LA COLOMBIE & LE VÉNÉZUÉLA. — VUE DE LA GUAYRA & DU MOLE DE DÉBARQUEMENT



(L'Actualité.)

La Guayra est le port de Caracas, capitale du Vénézuéla. C'est par là que l'Europe communique et fait ses échanges avec les diverses villes de l'intérieur; et c'est là que les navires étrangers, envoyés pour protéger leurs nationaux, viennent d'arriver.

LA COOPÉRATION ET LA QUESTION SOCIALE

Les différents congrès socialistes qui se sont occupés du coopératisme, ont été surtout indifférents au mode de propagande qu'est la coopérative de consommation et de production.

Moyen que la bourgeoisie a trouvé excellent, puisqu'elle l'a développé et s'en est servi comme du mutualisme, pour faire dévier l'esprit des classes prolétariennes des grands problèmes sociaux qui préoccupent les penseurs du monde entier.

Les socialistes avaient peut-être raison de se désintéresser d'un mouvement aussi mal dirigé, leurs préoccupations étaient plus grandes, leur besogne tellement difficile, qu'il est très normal que parmi les moyens de combat, ils aient négligé surtout celui qui devait apporter des résultats immédiats. — L'on ne devait songer qu'à l'avenir.

Mais aujourd'hui, il doit en être autrement, de nombreuses coopératives versent à la propagande socialiste et ont su attirer l'attention du monde socialiste ; en Angleterre, en Belgique, en Saxe, en Danemarck et en France les exemples ne nous manquent point.

La nouvelle méthode de commerce et d'industrie qu'est la coopération semble plus équitable — elle l'est effectivement, — puisque la consommation tend à répartir des produits d'alimentation au prix d'achat, tout en donnant chaque année aux consommateurs le trop perçu ; que la seconde tend à établir la juste rémunération du travail en même temps que l'application des décisions des congrès corporatifs.

Actuellement, le commerce sans capitaux n'est plus possible, ce n'est que par des trusts ou syndicats financiers que l'on peut opérer, de même, qu'une coopérative ne peut vivre qu'avec une collectivité de familles lui constituant des débouchés.

C'était d'ailleurs la conception d'Owen, le novateur de la coopération, qui partant de cette idée que le mal vient de la concurrence des producteurs entre employeurs et travailleurs, le remède serait dans la coopération systématisée ou organisation du travail, de façon à coordonner et à régulariser tous les efforts.

En un mot, chercher par des moyens transitoires la recherche d'améliorations immédiates, ayant pour but l'éducation administrative et l'organisation du prolétariat, dans le but d'arriver à l'abolition du salariat, avec le concours des pouvoirs publics d'abord influencés, puis conquis.

C'était toute une théorie et son essai de New Lamarek lui donna raison.

Holyoake, dans son histoire de la coopération en Angleterre, dit : « Owen considérait les adultes comme les propriétaires du monde, dont le devoir d'accueillir les nouveaux arrivants selon les lois de la plus généreuse hospitalité, il considérait les enfants comme de petits hôtes auxquels il fallait souhaiter la bienvenue avec courtoisie et tendresse, auxquels il fallait offrir la sagesse et l'amour, qu'il fallait charmer avec des chants et des fleurs, de manière à ce que ces petits fussent heureux et fiers d'être venus dans un monde qui leur donnait le bonheur ne leur demandant en retour que la bonté ».

Il avait donc eu conscience que l'entreprise commerciale qu'il tentait, devait avoir pour but d'arriver à une réforme sociale, en transformant le système basé sur l'intérêt personnel, mesquin, par un système basé sur l'intérêt collectif, solidaire.

Aussi les Anglais, peuple pratique, aidés en cela par des hommes de toutes les classes, tels que le réverend Maurice, l'avocat Ludlow, le pasteur Kingsley, etc... développèrent-ils la coopération dans des proportions admirables.

D'après un rapport du « *Central Co-operative Board* » de 1870 à 1862 il y avait en Angleterre et dans le pays de Galles 1053 sociétés coopératives ; en Ecosse, il y en avait 282 ; ces sociétés représentaient 660.000 adhérents.

Dès le principe, on se préoccupa d'organiser des sociétés d'achat en commun il en fut créé à Manchester, à Newcastle, à Leeds, à Londres, à Liverpool, à Bristol. Ce fut le point de départ de la fédération coopérative nationale.

Quelques chiffres pour indiquer les résultats généraux :

En 1883, la *Wolesale England* possédait huit sièges ; elle possédait un capital de 41.641 actions de cinq livres chacune augmenté d'un fond de dépôts s'élevant à 441.112 liv. st., ses immeubles avaient coûté 257.430 liv. st., son fonds de réserve était de 21.340 liv. st. Elle possédait 3 navires de 450, 500 et 600 tonnes qui exportent des produits anglais et importent des denrées continentales. Elle possédait des comptoirs d'achat en Amérique, en Islande, à Copenhague, une succursale à Londres pour les thés et cafés. Bref, ici fabriquant, la achetant, elle tirait la quintessence de toutes choses pour les 500.000 clients des coopératives stores auxquelles elle vendait plus de cent millions de marchandises.

De plus, elle avait un comptoir de banque dont le mouvement de fonds n'était pas inférieur à 14 millions de liv. st.

Actuellement elle possède une fabrique de biscuit, à Crumpsall, les confitures se font à Middleton, à Leicester et Heekmondwicke la chaussure ; à Durham, le savon ; à Batley, les lainages ; à Leeds, l'habillement ; à Broughgton, l'ébénisterie ; à Manchester, l'imprimerie et la reliure et enfin en 1893, il a établi à West Hartlepool, une raffinerie de saindoux.

Les moulins de Dunstou, sur la Tyne, sont les plus vastes de l'Angleterre. La Belgique a surtout développé ses coopératives dans le sens éducatif, les *Maisons du Peuple* belges et les *Wooruit* de Gand sont des exemples à citer comme types de coopératives modèles, les sociétaires en entrant à la coopérative et moyennant la contribution statutaire sont assurés de leurs besoins matériels, plus de soucis du lendemain, on trouve à la maison du peuple, en même temps que le pain et les aliments nécessaires à la vie, les soins en cas de maladie, la retraite pour la vieillesse, l'éducation pour l'enfance, le lieu de réunion pour discuter ses intérêts, en un mot, c'est la véritable maison du peuple.

En France, le mouvement ne fait que de naître, une évolution très grande s'est faite depuis 1893, et ce, sous la poussée des socialistes, des œuvres nombreuses ont été créées, des immeubles se sont construits, l'effectif depuis cinq ans a décuplé et aujourd'hui l'organisation fédérative est à l'état d'embryon.

La Bourse socialiste des coopératives de consommation de France a contribué pour une large part à cette transformation

Après avoir posé dans son premier congrès de juillet 1900 le principe que les coopératives étant d'essence socialiste devaient reconnaître les principes fondamentaux du socialisme et affecter une part de leurs bénéfices à la propagande socialiste, principe qui a été voté, elle va continuer avec le congrès de 1901 l'exécution des décisions prises antérieurement et se rattachant à la conception d'Owen :

1° Fédération d'achats et magasins de gros.

2° Achats directs aux producteurs

3° Création de pharmacies coopératives.

Voulant prouver par toutes ces démonstrations pratiques que les travailleurs doivent faire leurs affaires eux-mêmes et se débarrasser des intermédiaires, et pensant que mieux que toutes les théories, la démonstration des conceptions socialistes par la coopération sera plus efficace et avancera plus rapidement l'heure de la révolution sociale.

XAVIER GUILLEMIN

L'amour de la liberté rend les hommes indomptables et les peuples invincibles.

B. FRANKLIN.

*
**

Il n'y a point de violence ni d'usurpation qui ne s'autorise de quelque loi.

VAUVENARGUES.

A la Station de Chimie végétale de Meudon



(L'Actualité.)

M. BERTHELOT, dans son laboratoire, préparant une expérience sur la fixation de l'azote par les plantes, au moyen de l'effluve électrique.

La Jeunesse Socialiste, organe mensuel de la fédération des groupes de jeunesse de France. — P. S. R. — (Alliance Communiste). — Abonnement : 1 fr. 50 pour la France, 2 fr. pour l'étranger. — S'adresser au cit. FLORIMONT J., 33, rue de la Légion d'Honneur, à Saint-Denis.

La Revue Blanche, bi-mensuelle. — Alexandre NATHANSON, directeur. — 1 fr. le numéro. — 12^{me} année. — 20 fr. les 24 numéros.

NOS MORTS

Par une curieuse coïncidence, nous avons eu cette année, à deux dates qui nous sont chères, les obsèques de deux de nos bons amis, elles ont été célébrées au milieu d'une affluence considérable de citoyennes, de citoyens... et de policiers. Le Gouvernement ne les avait pas ménagés, comme les précédents du reste — ce qui prouve une fois de plus, que plus ça change plus c'est la même chose : socialistes ou autres au pouvoir. Ce sont : Gustave Lefrançais et Paule Mink dont les obsèques ont eu lieu, pour le premier, le jour de l'Anniversaire de la chute de la Commune, pour la seconde, le 1^{er} Mai.

Nous avons eu en outre à déplorer la perte de Chapoulie, Privé, Pelloutier, Lissagaray... et les anonymes.

Par contre, nous apprenons qu'au mois d'Août on a inauguré à Salins un monument à Victor Considérant, dont le buste, dû au ciseau de Mme Syamour, a figuré au Salon cette de année. Bientôt Agricol Perdiguier, qui fut représentant du Peuple à la Constituante de 1848, aura aussi son monument à Avignon.

Les adhésions et souscriptions sont reçues ici, aux bureaux de *l'Amanach de la Question Sociale*.

Nous protestons contre l'interdiction arbitraire de la Préfecture et du Ministère, de l'inscription demandée pour la case de Dereure au Colombarium du Père Lachaise et ainsi conçue tout simplement :

Simon DEREURE
ANCIEN MEMBRE DE LA COMMUNE
1830-1900

nous protestons, d'autant plus énergiquement, que le présent Ministère se montre plus réactionnaire que le ministère Brisson-Allain Targé, qui, en 1885, autorisaient eux, la plaque d'Amouroux, membre de la Commune.

CHAPOULIE

Le citoyen Chapoulie fut un militant de la première heure, ouvrier, c'est dans les milieux ouvriers qu'il aimait à porter la parole pour la diffusion des idées collectivistes qu'il professait avec un réel talent d'orateur et une ardeur infatigable.

Fortuné PRIVÉ

Fortuné Privé est décédé le 11 Janvier de l'année 1901 à la Charité, à l'âge de soixante-huit ans.

Ancien membre de l'Association internationale des Travailleurs, fondateur de la Fédération des Sociétés ouvrières de la place de la Corderie, il fut combattant de la Commune.

LISSAGARAY

Un tempérament d'historien, un combattif, un polémiste hors ligne, tel fut Lissagaray. Ce basque trapu, nerveux, venu à Paris en 1864 à vingt-cinq ans, arrivant d'Auch après un voyage en Amérique accompli dans des conditions extraordinaires, devait rapidement conquérir Paris. Il fonda les conférences de la rue de la Paix qui avaient un caractère d'hostilité ouverte contre l'Empire qui plusieurs fois fit intervenir la censure.

Au premier symptôme du soulèvement parisien, il accourt prendre sa place parmi les fédérés qu'il ne quittera plus qu'au Père-Lachaise, les derniers coups de feu tirés. Il applaudit au mouvement du 18 Mars et dès le 4 Avril, il réclamait la suppression sans phrases de tous les journaux hostiles à la Commune. Son journal *La Tribune du Peuple* s'imprimait encore que les Versaillais étaient déjà dans les rues de Paris.

Il put gagner Londres, où il vécut péniblement de correspondances politiques et de leçons. De là, il lança une étude où palpitait l'âme agonisante de Paris ; c'est le récit vécu de la conquête de Paris par l'armée de Versailles, écrite au jour le jour de la Semaine sanglante, pris sur le vif : *Les Huit Jours de Mai derrière les Barricades* et publia une sorte de Lanterne intitulée : *Rouge et Notre*.

Cette étude entra dans sa première édition de l'*Histoire de la Commune*, parue en 1876 chez Kistemackers, de Bruxelles.

En 1880, à son retour, il fonda *La Bataille*, qui fit besogne utile. La Révolution n'a pas eu d'admirateur plus enthousiaste, plus fidèle.

Lissagaray mourut en janvier 1901, à l'âge de soixante-deux ans ; il fut inhumé au Père-Lachaise.

GUSTAVE LEFRANÇAIS

Encore un de cette superbe phalange de 1871 qui s'en va. Il meurt à soixante-quinze ans, après une longue et douloureuse maladie. Je l'ai connu au groupe *La Commune*, après l'amnistie.

Le 26 mars 1871, il est nommé membre de la Commune pour le IV^e arrondissement ; il fait partie de la Commission exécutive, de celles des Finances et du Travail.

On le voit aux avant-postes jusqu'au jour de l'entrée des Versaillais dans Paris. Ce n'est que le 3 juillet qu'il s'échappe de Paris pour se réfugier à Genève, d'où il ne revint qu'après l'amnistie. Le 31 août 1872, il avait été condamné à mort.

Outre nombre de brochures et un livre paru pendant l'exil, à Neuchâtel, sur le *Mouvement communaliste de 1871*, Lefrançais publia, en 1886-87, dans le *Cri du Peuple*, une histoire anecdotique qui va de la fin du règne de Louis-Philippe à juin 1871, sous ce titre : *Souvenirs d'un Communard*, dans laquelle il juge sévèrement mais justement la plupart des hommes politiques de ce temps.

Il fut toute sa vie un propagandiste absolument révolutionnaire et rigide, ainsi que le prouve le testament politique qu'il a laissé et dont voici un passage :

« Je meurs de plus en plus convaincu que les idées sociales que j'ai professées toute ma vie et pour lesquelles j'ai lutté autant que j'ai pu, sont justes et vraies.

« Je meurs de plus en plus convaincu que la société au milieu de laquelle j'ai vécu, n'est que le plus cynique et le plus monstrueux des brigandages.

« Je meurs en professant le plus profond mépris pour tous les partis politiques, fussent-ils socialistes, n'ayant jamais considéré ces partis que comme des groupements de simples niais, dirigés par d'éhontés ambitieux, sans scrupule ni vergogne...

PAULE MINK

L'une des plus connues peut-être de toutes les femmes qui, depuis la fin de l'Empire jusqu'à nos jours, se soient occupées activement de Politique, sociologie, féminisme, et elles sont légion. Convaincue, sincère, insouciant de elle-même et de sa vie, qu'elle mena précairement, elle ne voyait rien au-dessus de l'Action, de la Propagande ; et par la plume et par la parole, elle a lutté sans repos pendant près de quarante années, sillonnant la France en tous sens, allant porter la bonne parole au fond des provinces les plus reculées ; ce fut l'apôtre éloquent et ardente ; sa vie est un exemple : « Paule Mink n'a vécu ni pour elle ni pour les siens, elle a vécu pour l'Humanité dans un éternel élan d'amour. »

Petite, brune, yeux noirs vifs, intelligents, parole facile, entraînant, captivante même, elle était infatigable.

Fille d'un Polonais, exilé après l'insurrection polonaise de 1830, et d'une mère française, elle naquit à Clermont-Ferrand en 1843, A vingt-quatre ans, elle débuta dans le journalisme et dans les réunions publiques — qui, alors, étaient réglementées.

Pendant la guerre de 1870, elle se trouvait à Auxerre, les envahisseurs approchaient. Le Conseil municipal hésitait à organiser la résistance. Paule Mink vint à la mairie, pénétra dans la salle, harangua les conseillers...

— Mais que dit le peuple, demanda l'un d'eux.

— Il dit — répond-elle — que vous êtes des lâches !

Et elle décida la municipalité à prendre immédiatement des mesures pour la protection de la ville.

Elle-même fit le coup de feu contre les Allemands et fut blessée ; sans sa présence d'esprit elle était fusillée. M. Lepère, maire d'Auxerre, lui offrit la croix

de la Légion d'honneur; elle refusa, ne voulant pas d'une croix que Bazaine avait portée.

Pendant la Commune, elle parcourut la province affublée en marchande ambulante, enveloppant les denrées qu'elle vendait avec les proclamations du Comité central et de la Commune.

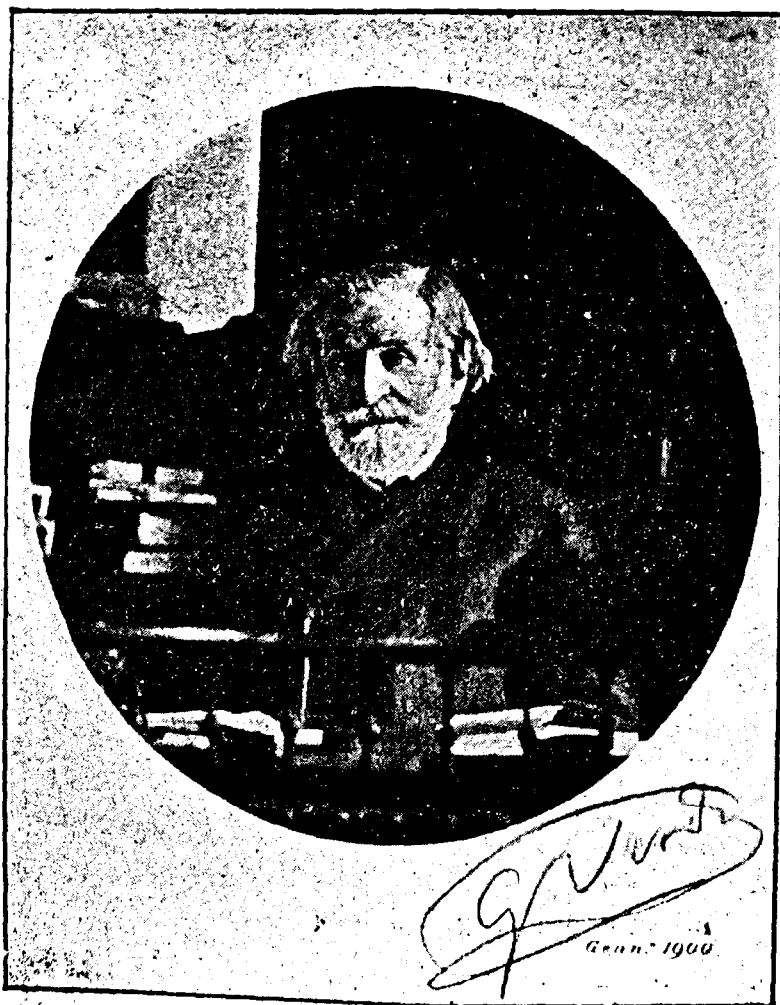
Après la défaite, elle fut poursuivie; elle put gagner la Suisse en agissant de ruse et y vivre pendant sept ans de leçons.

Après l'amnistie, en 1880, elle séjourna quelque temps à Lyon, où elle collabora à l'*Emancipation*, de Malou, puis à Marseille, puis à Montpellier où elle séjourna et où elle créa le *Qui-Vive!* Elle revint à Paris en 1893.

Paule Mink a publié sous l'Empire un pamphlet hebdomadaire : *Les Mouches et l'Araignée*. L'Araignée, c'est l'administration impériale, le clergé, la puissance capitaliste; les Mouches, c'est le peuple.

Collaboratrice avec nous au *Coup de Feu*, à la *Revue européenne*, à la *Question sociale*, elle prêta son concours à nombre d'autres journaux : à la *Petite République*, à l'*Aurore*, etc., etc. C'est en 1880 que je fis sa connaissance. Organisant le Parti socialiste à Saint-Quentin, je la fis venir quelques jours avec nous pour y faire des conférences; nous sommes restés bons amis toujours. J'ai suivi son cortège funèbre; si je dis cela, c'est pour affirmer que je l'ai aimée jusqu'à sa dernière heure, que je lui ai rendu un dernier hommage — sans compter celui-ci — et pour combler un oubli des journaux qui n'ont pas cru devoir mettre mon nom à côté de ceux qu'ils ont cités...

E. MUSEUX.



VERDI

L'auteur si populaire de la *Traviata*, du *Trouvère*, d'*Aïda*, de *Falstaff*, etc.-etc., mort en 1901.

BIBLIOGRAPHIE

Le Problème du Bonheur, par Désiré Descamps. — Etude sérieuse et très documentée. Notre ami D. Descamps est un travailleur, un laborieux en même temps qu'un socialiste convaincu. Aussi, a-t-il apporté les plus grands soins à son consciencieux travail et en a-t-il fait une œuvre utile.

Le sous-titre : *La Richesse et l'Amour dans le Présent et l'Avenir*, nous indique exactement sur quel point s'est particulièrement arrêté l'auteur.

A l'aide de nombreuses statistiques et d'une argumentation serrée, il fait bonne justice des criminelles en même temps que stupides doctrines de Malthus et de ses disciples :

« ... Ce n'est donc pas la population qu'il faut restreindre, c'est la propriété qu'il faut socialiser, c'est l'exploitation du travail qu'il faut supprimer ».

Nous voudrions multiplier les citations de cet excellent volume, mais nous ne le pouvons faute de place.

Le livre de D. Descamps est à lire en entier. Nous le recommandons à tous ceux qui s'intéressent au problème social. Et ils le trouveront, là, posé sur son véritable terrain.

Plein d'enthousiasme et de confiance en l'avenir, l'auteur termine par une postface d'une belle envolée : « Tout annonce, dit-il, l'avènement prochain du Socialisme. Eternelles, les chaînes du Travail ! Eternelles, la Misère et l'Ignorance ! Allons donc !

« A ceux qui espèrent pouvoir encore faire tourner en arrière la roue de l'Histoire, nous pouvons dire : « Il est trop tard ».

« .. Pionniers du Progrès, multipliez vos efforts et le monde cessera bientôt d'être une « Vallée de larmes » pour devenir un « Eden » distribuant le Bonheur à tous les enfants de la terre ».

L'Alcoolisme et la Question sociale, du même auteur, est un volume appelé à rendre de réels services. Que ceux qui cherchent des documents contre cette fatale passion : l'alcoolisme, le consultent ; ils y trouveront des chiffres suggestifs.

Comme toutes les questions sur lesquelles a entrepris d'écrire D. Descamps, celle qu'il traite dans ce volume est étudiée avec soin.

Aussi, est-ce avec intérêt qu'on le lit. Nous recommandons cet ouvrage à nos lecteurs.

Une Crise, par Pascal Forthuny. — Analyse subtile des luttes douloureuses d'un homme de cœur — littéraire en même temps qu'artiste — contre le charme enveloppant et trompeur d'un amour où seulement parlent les sens.

L'auteur a su, par un style vibrant, attacher le lecteur à son œuvre et faire croire, un instant, que son roman fut vécu.

Ce livre contient, sur le problème social, des pages qui promettent pour les œuvres à venir de P. Forthuny une étude sérieuse, de la question du bonheur de l'humanité.

Intégralisme par Ed. Boulard. — Edition revue et augmentée du volume intitulé « *Le Collectivisme Intégral* » dont nous avons rendu compte dans notre dernier almanach.

A notre grand regret, nous voyons que l'auteur a modifié la confession dans laquelle, l'année dernière, il faisait, en quelque sorte, amende honorable au matérialisme.

Quoique la doctrine de M. Boulard, sur la solidarité universelle, soit ingénieuse et très attrayante, elle n'existe malheureusement pas dans la nature. Au contraire.

Et c'est justement pour parer aux inconvénients de la nature et de la sauvagerie humaine que nous devons tendre vers l'organisation harmonieuse de la société qui amènera la vraie solidarité.

Promenades en Extrême Orient (1870-1898) par le commandant de Pimodan. — Ce sont des récits de voyages fort intéressants. L'auteur a parcouru le Japon, l'île For-



POUR LES PAUVRES :

— *J'suis sans domicile et fatigué de marcher.*

— *La République a pensé à vous..... y a la prison et le « panier à salade ».*

mosé, la Chine, etc., et il décrit par le détail les différentes contrées ou villes de ces pays. Les descriptions sont très attrayantes et paraissent fidèles, car entrant dans un détail très minutieux, elles semblent ne rien laisser à la fantaisie.

Nous aurions su gré davantage à M. de Pimodan, si, au lieu de nous tant parler de familles régnantes et dirigeantes il nous aurait un peu entretenus des classes laborieuses et du développement économique de ces pays.

JESUS L'ALEXANDRIN. — *Le Symbole de la Croix.* — Etudes historiques par Gustave Legeal. C'est un livre de critique sur des faits historiques mal éclairés de l'époque de la fondation du christianisme. Son auteur fait preuve d'une érudition sagasse et nous démontre que la secte des Thérapeutes donne en quelque sorte naissance au christianisme. Jésus qu'on appelle l'Alexandrin n'étoit qu'un *Thérapeute* et de la légende évangélique commentée par Celse, par Suetone, par Flavius Joseph résulte un Jésus naturel et humain.

Nous aimons l'auteur lorsque, commentant un passage de l'évangile de Mathieu, il dit : On pourrait tirer avantage du personnage ridicule que Mathieu fait jouer au Dieu tout puissant qui ne peut soustraire son fils unique à la mort dont le menace un simple mortel, que par la fuite qui n'a rien d'héroïque ni de divin.

Suit une étude sur l'origine du Symbole de la Croix. — C'est un livre à lire.

Répertoire de l'Officiel. — Ce répertoire qu'on peut appeler aussi : Casier parlementaire, publié tous les mois, par G. R. Pétrovitch, est indispensable à tout homme qui s'occupe de politique, à tout publiciste qui a des recherches à faire dans la trop volumineuse collection du journal Officiel.

Cette publication fort utile et fort intéressante a commencé en 1897 et compte déjà quatre volumes. Elle contient la table mensuelle alphabétique et méthodique complète de tous les documents officiels et administratifs (lois, décrets, arrêts, etc.), ainsi que les débats parlementaires (par nom d'orateurs) publiés dans le *Journal Officiel* de la République française.

Ceux qui veulent se rendre compte d'un seul coup d'œil de ce que leurs représentants ont fait à la Chambre pendant quatre ans, n'ont qu'à ouvrir ce répertoire.

Le Coopératisme (1), par A. D. Bancel. — L'auteur, apôtre déterminé de la Coopération sous toutes ses formes, accumule arguments sur arguments pour défendre sa cause et ma foi il le fait avec beaucoup d'intelligence, surtout lorsqu'il dit dès la préface de son livre que le coopératisme « agit non en vue du profit d'un seul, mais en vue du profit collectif, non en vue de la concurrence et de la lutte pour la vie, mais en vue de l'entente pour la vie, non en vue des propriétaires et des commerçants, mais en vue des consommateurs et des producteurs associés ».

Certes le mouvement coopératif est très fort en ce moment, mais nous n'espérons pas tant de lui que de l'expropriation de la bourgeoisie en vue de l'organisation sociale de la production au profit de tous.

Nous recommandons néanmoins la lecture de l'ouvrage, quoiqu'il soit imbus d'un libéralisme trompeur à l'instar de celui préconisé par les Yves Guyot et autres économistes bourgeois.

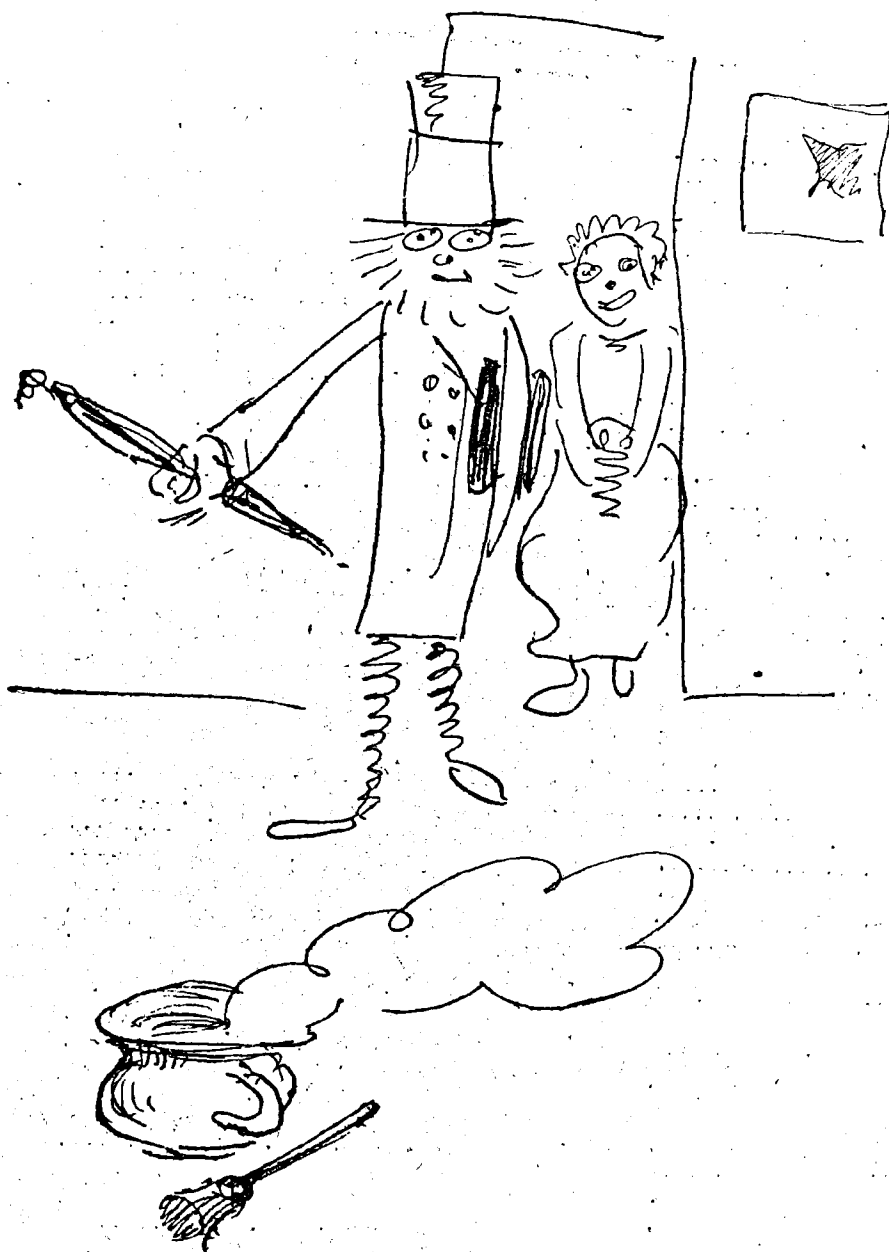
Le livre des réformes de l'année (2), autrefois *Libour Annual*, par J. Edward. Livre dans lequel on trouve la chronologie du progrès politique et social en Angleterre

Nous avons reçu en outre, les opuscules et brochures suivants :

- La Morale Démocratique, par le sociologue espagnol Ubaldo Quinones ;
- Rapport sur le mouvement naturiste, par H. Zisly ;
- Le Droit au bonheur, M^{me} M. L. Gagneur ;
- M^{me} M. L. Gagneur, biographie ;
- *La femme et la Liberté.* — *Le féminisme, la grandeur de son but.* — *La femme Intégrale*, par M^{me} Lyd e Martin ;
- *La Valeur, d'après Karl Marx, et les Socialistes.* par Henri Delalys ;
- *L'enseignement au point de vue pratique et professionnel*, par M. H. Campaux.
- *De la Liberté Individuelle*, par Henri Coulon.
- *Les Oubliés* (Cris d'Exil), par Quay-Cendre ;
- *L'Avenir de l'Instruction féminine*, par M. A. Ricardon.
- *Lettre à M. Edmond Thiaudière*, par J. E. Lagarigue ;
- *Lettre à M. Paul Déroutède*, par le même ;
- *Compte-rendu sommaire du Congrès universel de la Paix en 1900.*
- *Histoire du mouvement de la Paix en Suède.* par Halyvdan Koht.
- *Ce que coûte la Paix armée et comment en finir*, par Gaston Moch.
- *Le Clairon Socialiste*, brochure de propagande socialiste, par Ed. Boulard.

(1) Librairie C. Renwald, Schleicher frères, éditeurs.

(2) The Reformers year book



Cette petite fantaisie a été ramassée à Pont-Aven sur une table de café que venait de quitter Grün. L'auteur lui-même sera bien surpris de la trouver ici. Qu'il nous excuse.

Une Saisie fructueuse, par Grün.

Cartes postales révolutionnaires illustrées

L'Administration de la **Question sociale** a publié une série de cartes postales révolutionnaires parmi lesquelles le *Renversement de la colonne Vendôme*, les *Actes de la vraie Gloire*. Pour recevoir franco la collection qui, jusqu'à présent, contient quatre cartes, adresser **25 centimes** au lieu de 60 à l'Administration de la **Question sociale**, 5, boulevard Saint-Michel, Paris.
— Dépôt pour la Belgique : Librairie L. ROMAN, rue de Fer, 59, Namur.

Échange de Cartes postales illustrées

Ceux de nos lecteurs qui font collection de cartes postales illustrées et qui veulent en échanger peuvent en adresser à M^{lle} **MARIANNE ARGYRIADES**, 7, rue Théophile-Gautier, qui leur en enverra d'autres en échange.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages		Pages
AVANT-PROPOS.....	3	Pierrot-Misère, Paul Weil.....	78
Annuaire pour l'année 1902.....	4-10	Voiles déchirés et masques tombés, Léon Martin.....	78
Utilisme social, par Argyriadès.....	11	Vieilles vérités, A. Hamon.....	80
Le Salariat, E. Zola.....	16	Page de grève, Maxence Roldes....	81
Crise libératrice, Ed. Vaillant.....	17	La Servante, Eug. Thébaud.....	86
Épithape de Galilée.....	18	Un peu de statistique.....	89
Petite salade anarchiste, Touchatout	19	Le Cerveau libre, H. Placé.....	92
Socialisme aimable, E. Landrin....	20	Pensées comico-philosophiques....	94
L'Heure attendue, Ed. Thiaudière..	22	Malthusiens. A. Montant.....	96
Internationalisme, U. Gohier.....	24	Aux Arméniens, A. Cipriani.....	97
L'Esprit d'autrefois, Touchatout....	26	Notre Devoir, Compère-Morel.....	99
Le vrai Combat, H. Laudier.....	27	Précautions à prendre, E. Boulard.	100
La Maladie, c'est la misère, D. Descamps	29	Notre prétendue Société, P. Argy-	102
Chanson de geste, Félix Pagand....	32	riadès.....	
Le Portefeuille, O. Mirbeau.....	35	La Propagande dans les campagnes, G. Fradet.....	103
Annonces bizarres.....	38	La Lutte contre le militarisme, A. Tanger.....	104
La Lutte de classe, Suzanne Carruette	39	Pour la paix, E. Pouget.....	108
Le Suffrage des femmes, E. Van-		Pensées, maximes, mots de combat.	109
dervelde.....	41	Gustave Charpentier, Suzanne Car-	110
Le Fort Barraux.....	45	ruette.....	
Il faut écraser l'Infâme, Laurent		L'Art et la Vie sociale, Pascal Forthuny	111
Tailhade.....	48	Comédie politique de l'année 1901..	113-118
M. Deschanel, P. Argyriadès.....	50	Le petit Commerce s'en va.....	110
M. Deschanel et le socialisme, P. Ar-		M. Jaurès, P. Argyriadès.....	119
gyriadès.....	51	Deux anecdotes d'actualité.....	125
Victoires prochaines, Th. Jean.....	65	La Guerre du Transvaal.....	126
Le Monde comme il est.....	65	La Coopération en Grèce, E. Rochetin	130
La Caisse d'épargne obligatoire, Marcel		La Coopération et la Question sociale, Xavier Guillemin.....	133
Horviller.....	67	A la Station de Chimie végétale de	
Conscience de classe, Jouandanne..	69	Meudon.....	135
L'Homme et Dieu, Clémence Royer.	71	Nos Morts, E. Museux.....	136
Jeune bourgeoisie, Ch. Malato.....	72	Bibliographie.....	139
Carmagnole internationale, Louise			
Michel.....	73		
Les droits du cheval et du citoyen, Paul Lafargue.....	74		

Portraits et Gravures

Le Triomphe de la justice sociale, Sastre.....	2	Pour M. Piot.....	91
Ça s'arrage, ils ont faim, Delannoy.	16	La Grève, Ricardo Florès.....	95
Après trente ans de République, Steinlen.....	21	La Triplice de l'Oppression humaine	96
Portrait d'Urbain Gohier.....	25	En Chine.....	97
Les Grèves de Marseille en 1901...	28	Le bon Gîte, Léandre.....	98
Danse macabre, Vogé.....	31	Confidences, Lefèvre.....	101
Les Tapinophages, Jossot.....	36	C'est désagréable, mais.....	102
Le Voleur, Steinlen.....	40	Il en a tué quatre, Hermann Paul..	105
Riches et pauvres en villégiature, Roubille.....	44-45	Pour la Paix.....	108
Promesses en l'air, Roubille.....	49	Portrait de Gustave Charpentier....	110
Pour le terme, Hermann Paul.....	53	Comédie politique de l'année 1901. 113 à	118
Le Bachelier, Ricardo Florès.....	58	Au Pays des Gueules noires.....	121
La Séquestrée de Poitiers.....	64	Le Pétrisseur de Cerveaux, Jules	
Un délai pour le terme, Jeannot... 68		Hénault.....	123
Grève des ouvriers tailleurs pour		Boers prisonniers.....	126
dame.....	72	Portrait du général Botha.....	127
L'Hiver, Steinlen.....	75	La Cantine du soldat Tomny au Cap.	127
Pour Dieu, pour le Tsar, pour la		Les deux ennemis : Kruger, Cham-	
Patrie, Hermann Paul.....	77	berlain.....	128
Caisse de grève, Steinlen.....	81	Portrait de M. Steijn.....	129
Portrait de Maxence Roldes.....	82	Vue de La Guayra.....	132
Les Soupes populaires à Montceau..	83-85	Portrait de M. Berthelot.....	135
Au pays des gueules noires, A. De-		Portrait de Verdi.....	138
lannoy.....	87	Pour les Pauvres.....	139
		Une Saisie fructueuse, Grün.....	141

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

M. CHOQUET, 41, rue des Perchamps, PARIS-AUTEUIL
PORTRAITS, GROUPES, REPRODUCTIONS, AGRANDISSEMENTS
Travaux pour MM. les Amateurs. — Prix Modérés.



Cliché de M. CHOQUET.

Librairie J. STRAUSS, 5, rue du Croissant, Paris

*Choix de chromo-typogravures. — Assortiments de Chansons. —
Commission. — Papeterie. — Albums pour cartes postales, etc.*

« **LE CARTOPHILE** » bulletin mensuel de la carte postale artistique.

En vente à la librairie L. ROMAN

éditeur, 59, rue de Fer, 59, NAMUR

Histoire de la Commune de 1871, par LISSAGARAY (Beau vol de
576 p., édition pour la Belgique) 3 50

LA BATAILLE, organe socialiste hebdomadaire, paraissant le Dimanche
à Namur. — Abonnement : 3 fr. par an.

GRANDES CAVES DES MÉDECINS & PHARMACIENS FRANÇAIS

Groupement amical de producteurs fondé en 1869

VINS FINS & ORDINAIRES DU ROUSSILLON & D'ESPAGNE

Origine garantie par titres de propriétés, lettres de voitures, pièces de douane et de régie.

Fournisseur de l'Assistance publique, Hôpitaux et Hospices civils de Paris, de plusieurs Sociétés
coopératives de consommation et de la plupart des Médecins et Pharmaciens,

Direction générale à Paris, 15, rue Chevreul, N^o.

D. MARTY, Pharmacien de 1^{re} classe.

10 cent.
LE NUMÉRO

L'ACTUALITÉ

10 cent.
LE NUMÉRO

DIRECTION
LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
7, rue Blanche, 7
PARIS

Française, Étrangère et Littéraire illustrée
JOURNAL DE LA FAMILLE PARAISSANT LE DIMANCHE

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS ET ANNONCES
5 et 7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

ABONNEMENTS :

France, six mois, 3 fr. 25 ; un an, 6 fr. — Union postale, 8 fr.

L'illustration photographique de « L'ACTUALITÉ »

Voulez-vous avoir 1,000 photographies de l'actualité dans l'année, 50 planches en couleurs, de merveilleux portraits, 100 pages d'étourdissantes caricatures, avec plusieurs figurines de mode par semaine ? Voulez-vous lire les romans et les nouvelles des auteurs les plus célèbres ? Et connaître votre graphologie, vos attractions et talismans ? Dépensez seulement dix centimes, puisque tout cela, l'Actualité vous le donne ; car cette ravissante publication, qui vient d'entrer dans sa 3^e année, a marché à pas de géant, apportant une véritable révolution dans les publications de luxe illustrées.

Jusqu'ici, ce n'était qu'à des prix inabornables qu'on offrait au public l'illustration photographique de l'actualité ; mais de tels progrès ont été accomplis dans cette branche de l'industrie que les photogravures publiées par l'Actualité sont aussi belles et souvent bien autrement précises que celles de publications de prix cinq et six fois supérieurs. En cela, comme en tout, le progrès marche pour le bénéfice du public.

**

Il faut ajouter que jamais publication littéraire n'avait offert à ses lecteurs romans mieux choisis et plus nouveaux. Car c'est à l'Actualité que Pierre Sales, le grand romancier populaire, a donné ce merveilleux ouvrage qui s'appelle le *Ruban rouge* ; et elle vient d'en commencer le second épisode, le *Rachat de la Femme*, qui est considéré à juste titre comme le roman le plus émouvant de cette époque. C'est aussi l'Actualité qui a publié *Bijou*, de Gipp ; *Hania*, de Sienkiewicz ; *Eva*, de Jacques Morion ; *Bouche close*, de Léon de Tinseau, etc.

Quant aux deux pages que l'Actualité réserve à la caricature, Henriot, Nicolson, Draner, d'Aurian, Moriss, etc., y rivalisent d'esprit et de gaieté.

L'Actualité publie aussi des reproductions d'anciennes estampes lorsque les événements du jour les remettent à la mode.

La partie féminine y est traitée avec une délicatesse particulière par COLINETTE, toujours si informée des détails les plus raffinés de l'élégance, sans négliger les conseils les plus sérieux et les plus pratiques.

Enfin, l'Actualité est l'amie de toutes les femmes et leur révèle les détails les plus curieux sur leur caractère, grâce à l'écriture, et, sur leurs attractions et talismans, d'après la simple date de leur naissance.

C'est certainement la revue de famille la plus complète qui existe et en France et à l'étranger, malgré la modicité de son prix, **10 centimes le numéro**.

Et au bout d'un an, cela forme la plus ravissante et la plus intéressante des collections. Aussi ne faut-il pas s'étonner de son prodigieux succès, car son tirage a déjà dépassé 100,000 exemplaires par semaine.

Abonnements : France, 6 mois, 3 fr. 25 ; un an, 6 fr. ; union postale 8 fr. — Adresser mandat-poste à M. ORSINI, administrateur, 5, rue Lemaignan, XIV^e arrondissement, Paris.



M^{lle} Delvair dans le rôle de Sarah Mattison.